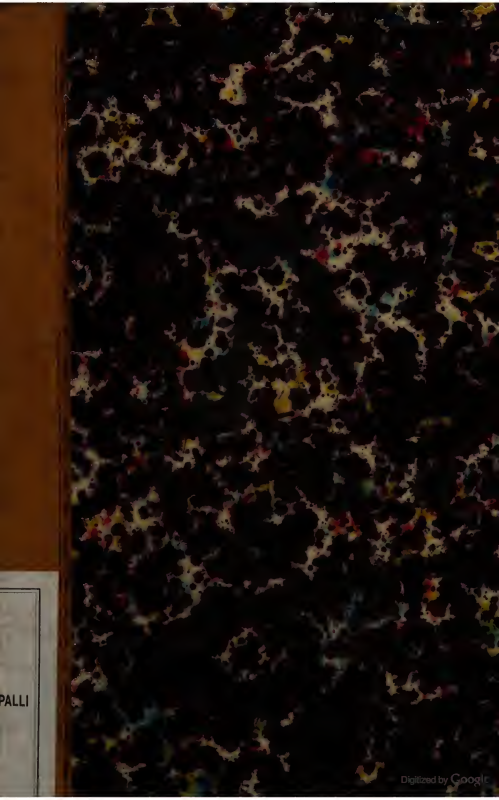
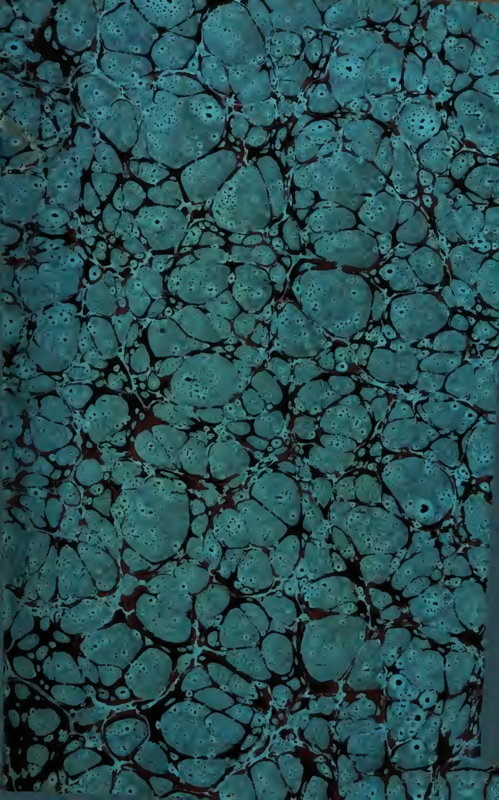


PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O. I. 8 - VIII 92




Digitized by Google

VOYAGE

SUR LE DANUBE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT-LA CHAPELLE),
rue de l'Eperon, n° 7.

VOYAGE
SUR LE DANUBE,

DE PEST A ROUTCHOUK,

PAR NAVIRE A VAPEUR,

ET

NOTICES DE LA HONGRIE, DE LA VALAQUIE, DE LA SERVIE, DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE,

PAR MICHEL J. QUIN;

OUVRAGE TRADUIT PAR M. J.-B. EYRIÈS,

et orné de Planches.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC. XXXVI.





VOYAGE

SUR

LE DANUBE.

CHAPITRE XV.

Thérapia. — Caïques. — Précautions prises pour éviter la peste. — Résidence de la légation britannique. — Lord et lady Ponsonby. — M. Urquhart. — Réflexions sur la profession diplomatique. — Drogmans. — Orage. — Cause de la peste. — Améliorations proposées pour assainir Constantinople. — Projets de la Russie.

Comme j'avais des lettres de recommandation pour lord Ponsonby, ambassadeur de la Grande-Bretagne, j'allai, le 18 octobre, lendemain de mon arrivée, à Thérapia, où la légation réside

depuis que son magnifique palais à Péra fut détruit dans un terrible incendie qui ravagea ce quartier il y a quelques années. Je ne puis évaluer la distance de Constantinople à Thérapia par terre; quant à la route par le Bosphore, qui est celle qu'on prend ordinairement, je l'estime une dizaine de milles anglais, et quelquefois elle devient du double plus longue quand il faut louvoyer pour prendre les vents variables de ce canal. Le temps peut vous encourager à vous mettre en chemin, mais un changement de vent peut vous retenir une semaine entière à Thérapia, parce que le seul navire à vapeur qui, jusqu'à présent, navigue sur le Bosphore, est réservé exclusivement pour le service du grand-sultan. Certainement personne ne peut regretter d'être emprisonné pendant une semaine ou un mois sous le toit de lord Ponsonby, car on ne trouve nulle part un compagnon plus éclairé, un hôte plus bienveillant, un ambassadeur qui représente mieux son pays; mais il n'est pas juste d'imposer à un ministre à l'étranger

la nécessité non seulement de recevoir ses compatriotes avec affabilité, mais aussi de tenir une sorte de caravansérail pour eux, afin de parer aux vicissitudes de chaque vent qui vient à souffler de la mer Noire ou de la mer de Marmara. Toutefois, j'apprends qu'on doit bientôt remédier à cet inconvénient, parce qu'on a pris des mesures pour bâtir à Scutari une résidence appropriée à la dignité d'une légation britannique.

Les caïques qui naviguent sur le Bosphore sont un peu plus grandes et beaucoup plus profondes que les *houary* employés sur la Tamise; mais le fond en est tellement arrondi, que les passagers et les rameurs doivent se placer dans un équilibre parfait avant de pouvoir partir; autrement, ils courent bientôt le risque de chavirer. C'est pourquoi les passagers sont obligés de se métamorphoser en lest pour ce voyage, en s'asseyant dans le fond de l'embarcation, où ordinairement une natte ou bien un tapis est étendu à cet effet. Si le vent est

favorable, la voile est déployée, et alors le changement de place exigé de temps en temps par la nécessité de conserver ledit équilibre à chaque bordée différente qu'on court, quand le bateau ne peut pas marcher droit vent arrière, devient très incommode. L'inconvénient est encore bien plus sensible, lorsqu'il n'y a qu'un seul passager dans la caïque, parce qu'il est contraint de se placer tantôt ici et tantôt là, d'après des lignes invisibles de démarcation, comme s'il pesait son corps à une balance qui irait jusqu'au scrupule.

Comme il était contraire aux lois de la santé que je touchasse aucune substance laineuse, ou tout autre objet susceptible de communiquer la peste, force me fut de m'asseoir sur une planche nue, et de bien prendre garde à ce que même un cordage n'eût pas le moindre contact avec mes habits. Je me confiai ainsi aux soins de deux Turcs basanés; leurs avirons étaient attachés par des courroies à une cheville enfoncée

dans le rebord de l'embarcation. Nous partîmes de Péra par un temps superbe.

Quoique j'eusse beaucoup entendu vanter la beauté des rivages du Bosphore, tant sur la côte d'Europe que sur celle d'Asie, j'avoue qu'ils surpassèrent de beaucoup l'idée que je m'en étais faite d'après les descriptions que j'en avais lues ou les panoramas que j'en avais vus. Le caractère sans cesse changeant des coteaux qui s'élèvent de chaque côté, les variations magiques de couleurs que le soleil y occasione dans sa course, et que produisent leurs propres ombres; les bosquets et les jardins suspendus sur leurs pentes; l'ancienne architecture mauresque des maisons et des palais, qui s'étendent sur une longueur de cinq à six milles au dessous des coteaux, à côté des eaux azurées; les belles résidences bâties récemment sur les deux rives par le sultan ou ses ministres, avec leurs façades légères à l'orientale, leurs fenêtres à treillis, leurs portes de bronze, et leurs escaliers en marbre blanc comme la neige; les grands vais-

seaux de guerre turcs mouillés devant l'arsenal; les navires de toutes les nations voguant sur la mer; les innombrables bateaux employés aux affaires ou à des parties de plaisir, poussés par les avirons ou portés par les vents, dans des directions différentes; le costume des Francs mêlé à celui des Turcs, des Albanais, des Grecs, des Tartares, des farouches montagnards du Caucase, de l'esclave de Circassie, du maquignon d'Arabie, du Persan, marchand de soie et de tapis, du derviche musulman, et aux formes voilées des femmes partout où elles se montrent, déployaient devant moi un tableau de la vie et de l'activité humaines, ainsi que de la majesté de la nature, que ne pouvait offrir aucune autre contrée du monde.

En deux heures et demie, j'arrivai à Thérapia. Après avoir présenté mes lettres, qui furent purifiées par la fumée, et avoir moi-même subi une opération semblable, je fus invité à me regarder comme chez moi en Angleterre. Effectivement, tout ce que je voyais autour de moi

avait véritablement l'air anglais. Les sofas, les tables en bois de rose, les paravents, les tapis excellens, les chaises bien rembourrées, les fenêtres garnies de bons rideaux, les miroirs, les livres sur des tables avec des journaux et des gazettes, l'écritoire et tous ses accompagnemens en bronze, le papier à lettre bleu doré sur tranche; c'était un vrai délice de marcher, pour ainsi dire, sur une portion du sol sacré de ma patrie, sous la protection de ses lois, n'entendant parler que sa langue, et cependant à une si grande distance de ses rivages.

Lord Ponsonby eut la bonté de me garder à dîner, et d'ordonner qu'on préparât une chambre pour moi; je pouvais la considérer comme la mienne durant mon séjour dans la capitale des Ottomans. J'eus à monter plusieurs degrés en pierre, traverser une cour, monter un autre escalier, et je me trouvai entouré de chambres de bains garnies de bassins de marbre, à la mode turque, pour se laver les mains et les pieds; certainement cette

demeure, avant qu'elle eût été arrangée conformément aux habitudes de la vie civilisée, par le goût et la persévérance de lady Ponsonby, doit avoir présenté un aspect fort triste ; elle devait ressembler plus à un vaste grenier qu'à un bâtiment propre à être converti en une résidence convenable pour un ambassadeur européen. Elle était dans un si pitoyable état, quand M. Mandeville l'occupait comme chargé d'affaires, immédiatement avant lord Ponsonby, que, lorsque l'inclémence du temps l'empêchait de faire sa promenade ordinaire à cheval, il mettait ses bottes, s'enveloppait de son manteau, et pour prendre de l'exercice, parcourait dans tous les sens sa salle à manger, dont les dimensions sont prodigieuses. On dit que, dans ces occasions, il était même obligé de se munir d'un parapluie, afin de se préserver des ondées.

La société, à Thérapia, est nécessairement très bornée ; elle ne s'étend pas au delà des légations britannique et française, qui sont voisines l'une de l'autre. Lady Ponsonby sait, il est vrai, trouver une ample compensation de

son absence des réunions brillantes de sa patrie, dans son esprit embelli par une grande délicatesse naturelle de pensées, et enrichi de presque tous les trésors des langues vivantes méritant l'attention. Lord Ponsonby est un élève zélé de l'école de Fox : il a conservé sur cet homme célèbre, et sur les personnages qu'il a fréquentés dans sa jeunesse, de nombreuses anecdotes qu'il raconte d'une manière intéressante.

Parmi les hôtes qui se trouvaient chez l'ambassadeur, je vis M. David Urquhart, auteur du livre intitulé *la Turquie et ses ressources*; il était récemment revenu à Constantinople, d'un voyage dans les provinces européennes de l'empire ottoman. M. Urquhart semble avoir conçu un vif attachement pour la nation turque; il a déjà acquis une influence considérable chez elle; il est, je crois, le premier Européen qui ait été admis dans la société musulmane avec un turban, sans avoir changé, ou formé le projet, ou feint de changer de religion : il est de l'église protestante. Il demeure à Scutari, où il vit entiè-

rement à la turque, se dispensant toutefois du harem; il est connu sous le nom du bey anglais.

Un autre hôte de l'ambassadeur était le docteur Macneil, Écossais intelligent et entreprenant. Il y a quelques années, il partit d'Angleterre comme médecin, et ensuite devint secrétaire de la légation britannique en Perse. En ce moment, il retournait dans sa patrie comme porteur de dépêches. Il ne faisait pas un tableau flatteur de la Perse, au moins pour ce qui concerne les intérêts de notre pays; une nuée d'agens russes parcourent les états du châh, en profitant avec empressement des défauts de leur organisation, pour préparer les voies à l'agrandissement de ceux du tzar.

Nous aurions besoin d'agens diplomatiques plus versés que ne le sont les nôtres dans la connaissance intime des pays où ils sont envoyés; elle ne peut s'acquérir que par une longue habitude; et malheureusement nos agens, appartenant à un des partis politiques de notre patrie, sont sujets à être changés quand arrive une de ces fluctua-

tions si fréquentes dans notre gouvernement. Passe encore pour le chef des légations de première classe ; mais il faudrait que les emplois inférieurs et les légations les moins considérables fussent confiés exclusivement à des hommes dont l'éducation eût été spécialement consacrée à la diplomatie. On en use ainsi dans d'autres pays, et on s'en trouve bien.

Le principal défaut de notre diplomatie en Turquie, défaut qui demande le plus impérieusement une prompte modification, est celui qui résulte de l'ancien usage d'employer des drogmans ; du reste, il n'est point particulier à l'Angleterre, puisqu'il règne aussi chez les autres ambassades européennes à Constantinople. Depuis des siècles, une tribu d'hommes intelligens, moitié grecque, moitié italienne, est établie à Péra ; son occupation a été d'étudier le turc, le français et l'italien ; c'est ce qui lui donne le moyen de fournir à chaque légation un interprète attaché à son service, moyennant un salaire considérable. Il accompagne le ministre à

toutes ses entrevues avec le sultan, le visir, les membres du gouvernement et du divan, afin d'être l'interprète respectif des deux parties; il traduit les notes et les autres communications que l'une transmet à l'autre, et acquiert ainsi une connaissance intime des secrets de chaque côté. Ne les révèle-t-il jamais? Si cette question peut être résolue négativement avec vérité, alors les drogmans sont horriblement calomniés à Constantinople. On dit que l'or de la Russie, qui n'est jamais absent du théâtre des négociations, quand il est question d'acheter une découverte importante, a des charmes irrésistibles pour les drogmans.

On peut demander pourquoi on n'attache pas à notre ambassade en Turquie, comme secrétaire, un de nos compatriotes, qualifié pour cet emploi par une connaissance familière de la langue turque? Cet idiome n'est pas plus difficile que ceux de la Perse ou de l'Inde, où nous avons rarement besoin de l'aide d'un interprète dans nos relations diplomatiques, parce qu'on a soin

de placer, dans chaque légation, au moins un Anglais qui possède la langue du pays avec lequel on a affaire. La même règle devrait s'appliquer à Constantinople, où les membres du gouvernement, à très peu d'exceptions près, ne savent que leur langue maternelle.

Je fus retenu à Thérapia, toute la journée du lendemain 19 octobre, par une pluie abondante et un vent violent, qui durèrent jusqu'au soir, sans un moment d'interruption. Pendant la nuit, éclata un orage épouvantable, accompagné de tonnerre et d'éclairs; le vent soufflait avec impétuosité de la mer Noire sur les coteaux des deux rives du Bosphore, comme dans un entonnoir, au rétrécissement duquel la résidence de l'ambassadeur était placée. Le 20, les eaux étaient encore très agitées quand je revins à Péra; mais comme le vent venait du nord-est, directement derrière nous, je ne fus qu'une heure en route. Je passai ce jour-là et plusieurs des suivans à visiter les curiosités de Constantinople; comme elles ont déjà été décrites et dessinées dans une

centaine d'ouvrages, je m'abstiendrai d'en parler.

Toutefois, quelques réflexions générales sur l'état actuel de cette métropole peuvent ne pas paraître superflues. Elle est bâtie sur une suite de collines qui procurent toutes les facilités désirables pour nettoyer les rues et pour conduire à la mer de Marmara, par des égouts convenablement construits, toutes les immondices qui, nécessairement, résultent d'une grande population. Malheureusement, ceux qui existent sont bouchés, ou bien se dégorgent dans la Corne d'Or, ou le port intérieur, où de nombreux navires marchands sont ancrés dans toutes les saisons de l'année. La conséquence de cet état de choses est que le port, peu agité par le courant du Bosphore, peut se comparer à un étang d'eau stagnante, où se réunissent non seulement toutes les vidanges de la partie la plus peuplée de la ville, mais aussi celles des navires qui attendent un vent favorable, ou bien le moment de débarquer ou de recevoir leur cargaison. Je ne doute

nullement que la Corne d'Or, ainsi nommée de ce qu'elle est l'emblème de l'abondance, ne soit la source réelle de la pestilence qui, si souvent, et j'oserais dire constamment, ravage cette capitale, et la rend un séjour si désagréable.

Il n'existe pas, et il ne peut exister, rien de semblable à de la société dans une ville où chaque cercle est obligé d'observer une quarantaine envers son voisin. « Avez-vous touché quelqu'un aujourd'hui est la première question adressée à quiconque arrive et n'est pas supposé expérimenté dans l'art d'éviter les contacts. » Toute l'année se passe sans aucun amusement pour les soirées. Il ne peut y avoir des théâtres, des réunions de musique ou de danse dans un tel état de choses. En effet, personne n'essaie de sortir le soir, tous les bazars étant fermés au coucher du soleil, et les rues n'étant pas éclairées.

Il est donc impossible que Constantinople devienne un séjour salubre, social ou civilisé, dans le sens européen de ces mots, jusqu'à ce que le port intérieur soit entièrement comblé, et

que la mer soit exclue de tout l'espace qui s'étend au delà de la ligne de démarcation où le courant du Bosphore cesse d'agir sur la masse des eaux. De nouveaux égouts conduisant à la mer de Marmara doivent être construits. Les bazars, qui sont véritablement les principales rues, couvertes d'un toit, devraient être débarrassés de cet abri, et laissés complètement ouverts à l'air. Les portes qui existent en différens endroits de la ville, afin de couper les communications dans un cas d'insurrection, devraient être enlevées ; les murs et les remparts anciens, qui ne peuvent servir de défense contre l'artillerie, devraient être rasés ; le même sort devrait être réservé aux épaisses et hautes murailles dont sont entourées les demeures du gouverneur de Constantinople et des autres officiers publics ; il faudrait substituer aux maisons de bois, dont se compose la principale masse de celles de Constantinople, des habitations d'architecture mauresque, en pierres ou en briques. Si ces changemens et d'autres que suggéreraient le bon

goût, l'attention à la libre circulation de l'air, et l'institution d'une police efficace étaient réalisés, Constantinople serait sans rivale pour la beauté et les nombreux avantages que sa situation offre au commerce.

Personne n'a réfléchi plus souvent ni plus profondément à ce sujet que l'empereur actuel de Russie et son prédécesseur. En effet, que l'on contemple les pas immenses que leurs États ont faits, d'un temps à l'autre, vers les Dardanelles, on ne peut s'empêcher d'arriver à cette conclusion, qu'ils ont sérieusement formé et conservent encore le projet de faire, éventuellement, de Constantinople la capitale de l'empire russe. Dans mon opinion, ce n'est pas seulement un objet d'ambition très naturel de la part du tzar; mais la position défectueuse de ses provinces méridionales en Europe l'a, en quelque sorte, forcé de la concevoir.

Après avoir étendu leur puissance de l'ancien royaume de Moscovie à la Petite-Tartarie et à la Crimée, de là le long des côtes orienta-

les de l'Euxin jusqu'à Anapa; puis à l'ouest jusqu'au Delta du Danube, les Russes sont devenus maîtres de la mer Noire; or, cette mer intérieure n'a pas d'autre issue que par le Bosphore et l'Hellespont : le courant qui coule par ces canaux et par la Propontide, située entre eux, indique le cours naturel que cet État doit suivre ultérieurement avant de pouvoir être établi sur une base solide.

La phrase qui échappa à l'empereur Alexandre, quand il appela les Dardanelles *la clef de ma maison*, est pleine de vérité; et cette vérité devient de jour en jour plus évidente. Il est incontestablement nécessaire pour le tzar, en supposant que ce soit là son objet, d'avoir le droit de sortir et d'entrer librement par la porte des Dardanelles, qui sont aussi la porte de la mer Noire, et il est incompatible, avec les notions que tout homme pensant doit avoir des relations actuellement existantes entre l'empereur de Russie et le grand-sultan, de supposer que le premier voulût souffrir que la clôture ou l'ouverture

des Dardanelles dépendît de la décision du divan.

Toute l'histoire de la Russie, dans ces derniers temps, a montré une suite uniforme d'actes diplomatiques tendant, avec adresse et sans déguisement, à la translation du trône impérial de Saint-Pétersbourg à Constantinople. Le traité de Boukharest, signé en 1812, plaça la Valaquie et la Moldavie sous la quasi-protection de l'empereur de Russie. En vertu du traité d'Andrinople, conclu en 1829, comme nous le verrons tout à l'heure, ces provinces sont devenues substantiellement russes ; et la Servie a acquis un gouvernement nominalement indépendant, qui pourtant n'est calculé que pour préparer la voie à un résultat semblable dans ce pays. Ce pas au delà du Danube était remarquable, et afin qu'aucune réaction ne pût, par la suite, annuler son efficacité, la possession de Silistri, qui ouvre le chemin de Constantinople, fut ensuite assurée aux troupes russes pour un temps certain de huit années, lequel est susceptible d'être prolongé *ad libitum*.

Ce terme de huit ans forme une époque remarquable dans cette suite d'actes ; il dévoile la pensée prédominante du cabinet russe, en concevant l'idée du traité d'Andrinople, et des deux traités de 1833 et de 1834, encore plus importans, puisque les avantages acquis à l'empereur par la convention antérieure furent non seulement confirmés, mais sérieusement augmentés par ces derniers. Huit ans, à compter depuis le mois d'avril 1830, époque à laquelle la convention pour le paiement de l'indemnité due par les Turcs fut signée à Saint-Pétersbourg, semblerait être l'intervalle de temps calculé d'abord par le tzar comme nécessaire pour remplir son trésor, et réunir les moyens suffisans pour le mettre en état de suspendre ou de défier la puissance de la Grande-Bretagne, en saisissant les Dardanelles. Nous observerons, à l'appui de ce que nous venons de dire, que lorsqu'une portion de l'indemnité (dix millions de ducats de Hollande), que, par le traité de 1829, le sultan consentit à payer à la Russie, lui fut subséquem-

ment remise, nulle diminution ne fut stipulée sur le terme des années auxquelles le paiement de l'indemnité avait originairement été fixé; au contraire, ce temps fut *prolongé*.

Tout le monde se souvient comment l'Angleterre et la France furent occupées, en 1832 et 1833, à arranger les affaires de la Belgique; les troupes françaises furent obligées de déloger par force la garnison hollandaise de la citadelle d'Anvers, pendant que les vaisseaux de guerre anglais bloquaient les ports de Hollande. Sur ces entrefaites, Ibrahim-Pacha, fils habile et entreprenant de Mohamed-Aly, dominateur actuel de l'Egypte, s'était emparé de la Haute-Syrie, avait campé sur les montagnes de la chaîne du Taurus, et menaçait Constantinople même. Dans ces conjonctures, le sultan demanda du secours à la Grande-Bretagne et à la France; mais, soit qu'on n'eût pas attaché une importance suffisante aux conquêtes d'Ibrahim, ou aux craintes que ses vues ultérieures ne fussent dirigées sur la capi-

tale des Ottomans; soit enfin que les engagemens de ces deux puissances, relativement à la pacification de la Belgique, les empêchassent de prêter une attention convenable aux sollicitations de la Porte; il est certain que l'intervention réclamée dans cette occasion, par les Turcs, fut refusée par les deux gouvernemens; je ne puis considérer ce refus que comme un évènement très malheureux, quelle que puisse avoir été sa cause; il laissa le champ de l'Orient ouvert à l'autocrate, qui ne perdit pas un moment pour s'en emparer.

Laissé seul à soutenir la lutte contre un ennemi pour lequel chaque bataille nouvelle devenait un triomphe, le sultan fut réduit à la nécessité de recourir à la Russie, pour les secours qui lui étaient refusés ailleurs. Si jamais l'histoire secrète de l'expédition d'Ibrahim est dévoilée, elle montrera peut-être jusqu'à quel point l'action de la Russie fut concernée dans cette entreprise. Sa coïncidence avec les embarras de la

France et de l'Angleterre, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, si elle ne fut pas concertée, fut singulièrement heureuse pour les projets de la Russie sur la Turquie. La demande ne fut pas plutôt faite, qu'une escadre russe, de dix vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, fut expédiée au Bosphore, et une armée russe de cinquante mille hommes occupa, peu après, les hauteurs de Kunkiar-Eskelési, ou l'Échelle-du-Grand-Seigneur, sur la rive asiatique du canal, hauteurs jadis couvertes par les tentes des croisés, qui s'étaient réunis sous le commandement de Godefroy de Bouillon.

L'objet réel de l'ami généreux et désintéressé de la Porte, dans cette affaire, ne tarda pas à devenir évident. Avant le départ de l'escadre et de l'armée russes pour s'en retourner dans leur pays, un traité fut conclu entre les deux puissances; traité qui a depuis donné naissance à des discussions d'un caractère grave, d'autant plus qu'elles ne sont pas encore terminées, ni modifiées dans l'aspect qu'elles ont pris dès le

commencement, aspect qui menace l'Europe d'une guerre générale.

J'ai éprouvé une difficulté extrême à me procurer une copie authentique du traité. Comme c'était une convention conclue entre deux puissances, et consistant en six articles patens et un article additionnel destiné à être tenu secret, le traité ne fut pas communiqué officiellement à d'autres gouvernemens, et n'a jamais été publié officiellement. On le trouve à la fin de ce volume.

Tout ce que je désire, si un simple individu peut s'exprimer ainsi, c'est que les gouvernemens et les hommes éclairés des deux plus puissantes nations de l'Europe dirigent à temps leurs pensées vers cet objet d'une si haute importance, afin de prévenir une guerre et non de la provoquer.

CHAPITRE XVI.

—

Régénération de la Turquie. — Décadence du fanatisme. — Egalité des droits civils. — Le *Moniteur ottoman*. — Publicité. — Institutions judiciaires. — Oppression du dehors. — Protection due à l'empire ottoman.

Les derniers évènemens qui se sont passés dans l'empire ottoman ont fait dire et répéter qu'il tombe de toute part, qu'il court le danger d'être de nouveau attaqué par Ibrahim-Pacha,

comme il le fut en 1832; que l'Albanie est en insurrection, que d'autres provinces ne tarderont pas à suivre son exemple, et que le grand-sultan n'est pas assez puissant pour faire respecter son autorité. Mais ses sujets sont mécontens maintenant, parce qu'ils sont opprimés par ses officiers subalternes : que la cause des plaintes soit écartée, et l'obéissance renaîtra. L'homme revêtu aujourd'hui des insignes de la royauté en Turquie, quoique ce soit un prince faible et vain, a du goût pour les institutions et les mœurs européennes : il a réellement déjà fait des progrès très considérables vers une révolution entière dans les habitudes de sa nation; il a commencé cette grande entreprise par la destruction du corps des janissaires, qui, les armes à la main, avaient pendant des siècles contrôlé les affaires de l'État, avant le règne de Mahmoud, soutenu, pour leurs propres intérêts, le fanatisme des classes inférieures, et entretenu dans les provinces tous les préjugés et toutes les passions d'une nature abjecte et dangereuse.

D'après ce que j'ai raconté précédemment, le lecteur a pu voir que le temps de la frénésie religieuse est entièrement disparu en Turquie. Les institutions musulmanes sont généralement, pour ce qui concerne le culte, dans un état ruineux, et le peuple a cessé de fréquenter les mosquées en foule comme autrefois, quand il montrait une dévotion si fervente pour le Coran. Le retour réitéré de la peste parmi les Ottomans, la longue durée de ce fléau, son caractère si remarquablement fatal, et l'immense étendue des ravages qu'il exerce indistinctement comme poussé par une force surnaturelle, sont, dans mon opinion, les tristes lueurs du flambeau d'un ange envoyé pour annoncer la fin d'une domination que, pour des desseins impénétrables, la doctrine du faux prophète a eu la permission d'exercer.

Il est certain que, depuis un ou deux ans, les habitans turcs de Constantinople ont, pour la première fois, commencé à concevoir qu'au lieu de s'exposer librement à la pestilence, comme auparavant, d'après les idées qu'ils dérivaient de

leur doctrine du fatalisme, ils peuvent l'éviter en prenant les précautions convenables. En conséquence, quand la contagion sévit autour d'eux, ils se dérobent à l'atmosphère viciée des mosquées ; ils ont déjà cédé à la prohibition prononcée contre l'usage de l'opium ; ils commencent à donner de l'air à leurs maisons et à les blanchir à la chaux ; ils restent chez eux, cultivent leur bon-sens naturel, et veillent à l'éducation de leurs familles. Ce sont des changemens importans dans les habitudes d'un peuple, et nulle démonstration mathématique n'est plus claire que celle-ci pour prouver que ces changemens ne sont que les précurseurs d'autres plus importans.

Un fait remarquable, quoique inconnu en Angleterre, où les différences de religion ont produit très récemment encore de très sérieuses dissemblances pour les priviléges politiques, c'est que l'égalité la plus parfaite existe en Turquie sous ce rapport. Il n'y a pas long-temps que le grand-seigneur a publié un firman assurant,

même aux juifs de ses États, tous les priviléges dont toute autre personne y jouit; exemple de tolérance que le parlement de la Grande-Bretagne et d'Irlande a encore à suivre. Le divan a, sous la direction du grand-sultan, préparé et commencé à mettre à exécution de vastes plans d'éducation générale, sans aucune différence de religion, à ce que je crois. Ce plan dispose l'érection de colléges et d'universités; naturellement, il faut pour cela l'aide du temps et un trésor mieux garni que ne peut l'être aujourd'hui celui du grand-sultan.

Une gazette officielle, intitulée le *Moniteur ottoman*, se publie à Constantinople depuis dix-huit mois. L'exemplaire turc, imprimé en très beaux caractères, parait d'abord; il est suivi, quelques jours après, de la traduction française, dont l'impression est également très bien exécutée. Je visitai l'établissement duquel sortent ces gazettes, et je vis que, dans aucun de leurs détails, ils n'étaient inférieurs à ceux du même genre qui existent chez nous. Ils n'avaient pas,

à la vérité, de presse mue par la vapeur, et quelquefois, les jours de publication ne se suivent pas avec régularité; mais ce sont des défauts auxquels il est aisé de remédier. La presse est en activité; elle offre l'exemple d'une discussion raisonnable, et je dois ajouter libre même, sur les sujets les plus importans, et c'est plus que l'on ne voit dans la plupart des capitales du nord de l'Europe.

Les noms des principaux fonctionnaires publics de l'empire sont publiés périodiquement dans les colonnes du *Moniteur ottoman* : c'est une annonce qui les avertit qu'ils agissent sous une responsabilité dont ils ne peuvent franchir les bornes impunément. Leur conduite est ouvertement examinée : la louange et le blâme sont distribués avec un discernement impartial, suivant que leur mérite justifie l'une, ou que leurs malversations appellent l'autre. Un gouverneur de province ne peut plus commettre des abus d'autorité sérieux contre les droits personnels des individus placés sous son autorité. Des règles

ont été établies pour guider ces satrapes dans toutes les branches de leurs fonctions; et la moindre infraction à ces réglemens, qui montrent un respect extrême pour les lois de l'humanité et de la justice, est punie de la manière la plus exemplaire.

On croirait que ceux des membres de l'opposition du parlement de la Grande-Bretagne qui prêchent le plus l'économie ont récemment fait partie du divan; car il existe à peine une classe de dépenses qui n'ait pas subi une révision complète, afin de faire cesser toutes celles qu'on ne peut pas regarder comme absolument nécessaires au service de l'État. Il reste encore beaucoup à faire pour que les recettes soient établies sur une base uniforme et stable; mais c'est une tâche difficile, qui exige de plus grandes connaissances en économie politique et une expérience plus longue des combinaisons fiscales que le divan ne peut encore les posséder. Toutefois, quelque chose a été fait déjà sur ce sujet important, et des dispositions sont déjà prises pour des améliorations

plus considérables. Les droits payés dans les ports de l'empire sur les marchandises étrangères sont imposés très inégalement, et les Anglais ont à se plaindre des grands avantages accordés à cet égard, par le traité d'Andrinople, aux Russes, leurs rivaux. Néanmoins, le commerce de la Turquie avec l'Angleterre s'accroît constamment, comme je l'ai dit précédemment.

Les institutions judiciaires des Ottomans sont toutes fondées sur les principes de la simplicité, de l'équité, du sens commun et de l'économie. Les bases de sa jurisprudence ne réclament pas de changement essentiel; mais les officiers chargés de l'administration de la justice sont souvent incapables de s'acquitter de leurs fonctions, et ouverts à la corruption. Ces abus doivent être extirpés radicalement dans le cours de quelques années, si le grand-sultan est libre d'agir à sa guise. De même aussi, les anciennes institutions municipales des Turcs sont célèbres pour leur simplicité et leur excellence sous tous les rapports : elles n'ont besoin que d'être ravivées

et confiées à l'action et à la pensée d'hommes honnêtes, pour acquérir la plus haute perfection. Dix années de tranquillité intérieure, consacrées activement par le divan à compléter toutes les améliorations que ce corps, sous l'inspiration et la direction du grand-sultan, a présentement en vue, prépareraient la nation à l'acte important qui doit couronner tout; savoir, la convocation d'une assemblée générale de représentans, où le Musulman, l'Arménien, le Grec et le Juif délibéreraient dans un esprit commun pour la prospérité de leur patrie commune.

Je soutiens hardiment que jamais ce résultat ne sera obtenu en Turquie, à moins que ce pays ne soit protégé, sans délai, contre une oppression du dehors, pour emprunter une phrase très convenable de l'un des hommes d'État les plus distingués de notre temps : cette oppression est celle que la Russie exerce. La Grande-Bretagne et la France peuvent la faire cesser, en garantissant à cette puissance le paiement de la solde de l'indemnité de guerre que la Porte lui doit

encore ; et, une fois la convention signée à cet effet, Silistri serait évacuée. La Grande-Bretagne et la France ont en main les moyens nécessaires pour parvenir à faire effectuer ces arrangemens raisonnables et désirables. Protégeons le grand-sultan jusqu'à ce qu'il ait amené à maturité les réformes qui maintenant existent, principalement sur le papier, jusqu'à ce qu'il soit redevenu une puissance, jusqu'à ce qu'il ait recouvré Silistri, construit de nouvelles forteresses sur le Danube, signé des actes d'indépendance absolue pour la Moldavie, la Valaquie et la Servie, et ouvert son premier parlement. Alors la Turquie sera sauvée; et, soit chrétienne, soit musulmane, quant à la majorité de sa population, elle ne peut rester long-temps en arrière des autres nations de l'Europe dans la carrière de la prospérité, de la liberté, et surtout de la religion.

CHAPITRE XVII.

Sainte-Sophie. — Religion arménienne. — Moustapha. — Départ de Constantinople. — L'Hellespont. — Changement de climat. Tombeau de Patrocle. — Danse grecque. — Jeu de balle. — Fête des vendanges. — Siroco. — Mitylène. — Golfe de Smyrne. La ville. — Le cutter *le Hind.*

Durant mon séjour à Constantinople, il survint deux évènemens d'un caractère remarquable, du moins les chrétiens ainsi que les Turcs les jugèrent tels : l'escadre turque était entrée

dans la mer de Marmara pour s'exercer; un jour le grand-sultan alla sur son navire à vapeur pour l'examiner; pendant qu'il montait sur le vaisseau amiral, son ataghan à poignée enrichie de diamans, fixé à l'ordinaire dans sa ceinture, s'étant, par un accident quelconque, embarrassé dans un cordage, tomba dans la mer; c'était la plus ancienne arme de ce genre qu'il possédât, il la portait dans des occasions peu fréquentes, comme un des emblêmes les plus distinctifs de sa succession légitime au trône; maintenant il était perdu, sans qu'on pût jamais espérer de le recouvrer, puisque dans cet endroit l'eau est d'une profondeur incommensurable à la sonde.

Dans la même semaine, la capitale fut assaillie d'une suite de vents violens et de pluies très abondantes; pendant un de ces orages, un des dômes de la belle mosquée de Sainte-Sophie s'écroula; de même que ceux de Saint-Marc de Venise, leur partie concave est ornée de mosaïques, dont le fond, si je puis me servir de

cette expression, dans un sens inverse, consiste en petits cubes solides de verre dorés sous leur surface, c'est à dire que la surface primitive du verre a été dorée et qu'ensuite une autre a été appliquée dessus par un procédé de fusion dont je ne connais pas les détails (1). J'allai à cette mosquée, sans m'être muni d'un firman, à cet

(1) Voici sur ce sujet des renseignemens qui pourront paraître intéressans : « Le verre doré est aussi en usage pour la mosaïque : on prend à cet effet des morceaux de verre taillés, on les mouille d'un côté avec de l'eau gommée ; on y applique l'or en feuilles nécessaire : on pose ces morceaux dorés sur une pelle de fer qu'on place à l'entrée d'un fourneau allumé, après les avoir couverts de quelques morceaux de verre en forme de bocal : on les laisse sur la pelle qui en est chargée, à l'entrée du fourneau, jusqu'à ce que les morceaux de verre sur lesquels l'or est appliqué soient devenus rouges ; après quoi, on retire le tout ensemble, et l'or demeure si bien appliqué dessus, qu'il ne peut plus s'en détacher en quelque lieu qu'on l'expose. » (*Essai sur la peinture en mosaïque*, par M. le V.... Paris, 1768, 1 vol. in-12.) E.

effet; j'y vis beaucoup d'ouvriers occupés à enlever les ruines du dôme, parmi lesquelles ils trouvaient une très grande quantité de ces mosaïques de verre. J'en achetai quelques unes, en mémoire d'un évènement qui, rapproché du premier dont j'ai fait mention, fut regardé par plusieurs personnes comme présageant des changemens considérables dans l'empire ottoman.

Je suis très disposé à croire, je dois l'avouer, que la forme de religion de l'église arménienne, qui est celle de la communion catholique romaine, doit prévaloir, tôt ou tard, dans l'empire ottoman, sur celle de l'église grecque, et même sur l'islamisme. Les prêtres grecs, à Constantinople, sont d'une ignorance crasse et d'un extérieur chétif, par conséquent incapables d'exercer une influence quelconque sur le peuple qui les entoure, tandis que le clergé arménien est instruit, toujours vêtu proprement, d'un aspect respectable, d'un maintien grave et d'une conduite très exemplaire. J'entendais ordinairement la messe dans une église armé-

nienne, et je fus frappé de la solennité avec laquelle on s'y acquittait de toutes les cérémonies du service divin. Il n'y a point d'orgues, mais un chœur, composé d'hommes qui ont de belles voix de basse, y chante toujours le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Credo* et le *Canon*, d'après le chant grégorien, et rappelle les sons qu'on entendait dans les premiers siècles du christianisme.

Quoique je n'aie pas pu entrer dans l'intérieur de Sainte-Sophie, j'ai vu assez de l'extérieur de cet édifice pour me dispenser de prendre la peine de me procurer un firman. C'est une masse immense, d'un aspect lourd, dénuée, en dehors, de toute espèce de beauté d'architecture. J'allai cependant, avec mon ami Moustapha, visiter la Solimanie ou mosquée de Soliman le Magnifique, qui, avec celle du sultan Méhémet, peut être regardée comme un des plus beaux échantillons du goût mauresque qui existent aujourd'hui. Ce sont des édifices vastes, légers et d'un aspect extrêmement gracieux;

mais l'intérieur a l'air de n'être pas fini, parce qu'elles manquent encore des autels qui leur sont destinés.

Moustapha, que je viens de nommer, est un homme d'un caractère remarquable et même recommandable. Je crois qu'il est né à Malte; il parle bien anglais, et, depuis plus de vingt ans, a été attaché aux différens consuls anglais qui se sont succédé à Péra. Il est le factotum du consulat, et, par cette raison, a trouvé commode d'adopter le turban. Toutes les fois que j'avais besoin de son aide, pour aller dans les mosquées ou les bazars, M. Cartwright avait l'obligeance extrême de lui permettre de m'accompagner. Il est gai, serviable, intelligent, avec un air de bonhomie qui tout de suite prévient en sa faveur; il sait une infinité d'anecdotes, n'est jamais las de marcher ou de parler, et regarde comme un point d'honneur de ne laisser jamais un Anglais partir de Constantinople, sans lui avoir fait voir toutes les choses curieuses de cette capitale, y compris même le

marché aux esclaves, qui, je dois le dire à regret, existe encore. Néanmoins, on m'assure que cette ignominie pour la métropole des Etats d'un grand-sultan occupé de tant de réformes sera bientôt effacée.

Après avoir séjourné dix jours à Constantinople, je commençai à ressentir le plus vif désir de regagner mes foyers, et en conséquence je retins mon passage sur le paquebot *le Spitfire*. Fort heureusement pour moi, ce navire à voiles avait été retenu une semaine de plus qu'à l'ordinaire, par la continuité obstinée des vents du sud. Dans la soirée du jour où j'avais conclu mon arrangement avec le capitaine, le vent changea et souffla du nord ; comme tout avait été préparé, nous levâmes l'ancre le 26 octobre, à huit heures, et nous parcourûmes, toutes voiles dehors, la mer de Marmara. J'allai me coucher dans ma cabane à dix heures, et ne me réveillai que le lendemain matin, à sept heures ; quel plaisir j'éprouvai quand je m'aperçus que nous nous approchions rapidement de l'Helles-

pont! La matinée était brumeuse; mais, un peu après que nous eûmes passé Gallipoli, et que nous fûmes entrés dans ce canal célèbre, le soleil brilla et montra éclairés des plus vives couleurs les châteaux de Sestos et d'Abydos. Le capitaine, M. Mitchell, Anglais de naissance, excellent marin, d'un caractère très hospitalier et très prévenant, et sous tous les rapports, homme obligeant et honnête, m'indiqua le lieu où lord Byron avait traversé la mer à la nage d'un rivage à l'autre.

Les beautés de l'Hellespont ne peuvent se comparer à celles du Bosphore. Les coteaux de chaque côté sont bas et monotones; toutefois, çà et là, une chaumière dans une situation heureuse, un ruisseau descendant en un filet argenté le long d'une pente qui s'abaisse doucement, rappelaient à mon esprit, dans leurs couleurs brillantes, ces pensées fortunées de mes jeunes années, quand Homère et Euripide étaient rarement hors de mes mains. Le premier de ces poëtes, quoiqu'il cite souvent l'Hellespont,

l'appelle ordinairement le large Hellespont; cependant quiconque est entré pour la première fois dans ce bras de mer, en venant de la Propontide ou mer de Marmara, jugera qu'il n'a nul droit à cette épithète; jusqu'aux Dardanelles, il est presque aussi étroit que le Bosphore; là, il se déploie en une magnifique nappe d'eau, que probablement le chantre immortel d'Achille avait fréquemment contemplée du rivage de Troie.

J'avais entendu dire qu'on faisait des préparatifs pour réparer et augmenter les fortifications des Dardanelles, tant sur la côte d'Europe que sur celle d'Asie de ce détroit; toutefois je n'aperçus autour de ces châteaux nul symptôme d'activité, bien que le vent fût tombé au moment où nous les découvrîmes; nous fûmes obligés de courir des bordées de l'un à l'autre, ce qui nous permit de les regarder de près. Nous passâmes lentement devant la Troie bâtie par Alexandre le Grand sur ce qu'il jugea être les ruines de la Troie d'Homère. Les géographes ont ajusté la controverse sur ce sujet en assi-

gnant à la dernière l'emplacement qui est aujourd'hui une plaine stérile, mais quoique aride et triste à l'œil, féconde en souvenirs qui ne périront que lorsque le soleil cessera d'éclairer l'univers.

En ce moment, il brillait de tout son éclat ; nous nous sentîmes tous dans un nouveau climat, celui d'un printemps avancé à mesure que les montagnes d'Ipsara, de Ténédos, de Mitylène se montrèrent à nos yeux. L'air était pur et chaud ; le ciel, les eaux et les montagnes, dans le lointain, étaient revêtus d'une robe uniforme d'azur. Çà et là, sur le large Hellespont, des bateaux grecs, avec leurs voiles rayées si pittoresques, fendaient les flots, ou glissaient le long des rivages, où le paysage était animé par des troupeaux de moutons et de chèvres, et peuplé par les créations d'un génie qui, jusqu'à cet instant, n'a pas trouvé de rival parmi une race d'êtres auxquels il semblait à peine appartenir.

Je ne regrettai nullement la perfidie du vent

pendant que nous restâmes des heures entières, pris par le calme, sur une mer telle que le large Hellespont, en vue du tombeau de Patrocle, le compagnon, le mentor, l'ami d'Achille, et devant le théâtre de leur gloire sans pareille. Le capitaine me dit que quelques uns des jeux et des danses antiques décrits par Homère comme ayant été exécutés aux funérailles de Patrocle sont encore imités, à un certain degré, dans les contrées de l'Asie-Mineure qu'il avait visitées, notamment la danse que, d'après la maigre esquisse qu'il en fit, je présumai être celle du labyrinthe, le ballet le plus usité et le plus enchanteur de l'antiquité. Les figures étaient dessinées d'après l'idée du fameux labyrinthe de Crète, et conformément à la marche prescrite par Dédale à Ariane. Les jeunes garçons et les jeunes filles, appartenant à des familles distinguées, se réunissaient revêtus de leurs plus beaux habits. Les filles qui, préalablement, s'étaient baignées et avaient frotté leurs membres délicats d'huile parfumée, paraissaient

en robes d'un blanc de neige, attachées autour du sein par des agrafes d'or, et nouées au dessous par une ceinture d'or ornée d'une frange épaisse de la même matière précieuse. La robe descendait jusqu'à la cheville; les pieds, de la forme et de la beauté desquels on prenait le plus grand soin, étaient enveloppés de jolies sandales très légères, ou plutôt s'y développaient. Les bras étaient découverts depuis l'endroit où des bracelets d'or et de pierres précieuses fermaient la manche courte de la robe, et les ongles étaient teints en couleur rosée, ce qui justifiait l'épithète de doigts de rose. La chevelure brillante était tressée et entourée d'une guirlande de fleurs; dans ces occasions, quoique, dans la plupart de celles où les jeunes filles se montraient en public, leur tête fût timidement cachée sous un voile qui, comme un nuage éclatant, était suspendu sur le visage et flottait en larges plis sur la poitrine et sur le dos, des pendeloques d'or, enrichies de joyaux, ornaient les oreilles, et un collier, formé de grains de

succin réunis ensemble par des chaînons d'or, complétait la parure.

Les jeunes gens étaient vêtus de belles tuniques de lin d'une finesse extrême, et portaient leurs glaives dans des fourreaux d'or suspendus à des ceintures d'argent. Chacun tenant sa compagne par la main, tous se rangeaient en cercle, et après des évolutions faites au son d'une harpe pour imiter les détours du labyrinthe, ils reprenaient leur position, et unissant leurs voix à l'unisson à celle du poète, ils chantaient, tandis que des sauteurs de profession parcouraient, en allant et en revenant, le passage laissé ouvert entre leurs rangs.

Les acteurs et les actrices de la danse attiraient le plus l'admiration quand leurs pas étaient le plus précipités; de temps en temps ils frappaient la terre du pied, en suivant la mesure de la musique. La danse terminée, le poète chantait sur sa harpe quelque sujet comique ou gai, tel que les amours de Mars et de Vénus, ou le stratagème ingénieux imaginé par Vulcain pour les surprendre. Cette composition semi-dramatique

était extrêmement goûtée, et la position plaisante du dieu de la guerre et de la déesse de la beauté, dans le filet d'or, ainsi que celle du forgeron chagrin et boiteux de l'Olympe, telle que la dépeignait le poète, excitait constamment des éclats de rire. On dit que ce fut cette pièce qui donna d'abord naissance à la comédie.

Le prélude fini et les applaudissemens dont il était généralement suivi ayant cessé, deux jeunes gens de distinction qui excellaient dans la danse s'avançaient au milieu du cercle. On commençait par leur remettre une balle couverte en pourpre; l'un deux, se penchant en arrière, la lançait en l'air; l'autre, sautant très haut, la recevait dans sa main avant que ses pieds touchassent de nouveau la terre. Après s'être ainsi exercés quelque temps, ils déployaient toute leur habileté à la danse, et pendant qu'elle durait, ils se renvoyaient l'un l'autre la balle couverte en pourpre. Le prince du canton, les hommes de sa famille et une grande foule de peuple assistaient à ces divertissemens, qui se donnaient au milieu du jour, étaient conduits avec beaucoup

d'ordre, et causaient évidemment la plus vive satisfaction aux spectateurs.

L'amour de la danse était commun à toutes les classes de la société, chez les Grecs, notamment chez ceux d'Asie. Quel tableau plus délicieux que celui que nous présente Homère de la fin d'une soirée dans la saison des vendanges? Quand les travailleurs, qui étaient des jeunes gens et des vierges, avaient rempli leurs dernières corbeilles des grappes délectables, ils s'acheminaient en ordre vers leurs foyers. Parmi eux, était un enfant qui, avec douceur, faisait retentir une lyre mélodieuse, et le son des cordes s'unissait à sa voix encore tendre et aux sons délicats de la voix des jeunes filles. Les travailleurs bondissaient plus qu'ils ne dansaient le long du chemin en faisant claquer leurs doigts; les vierges répondaient par des chants à la musique, les jeunes gens frappaient de leurs pieds la terre en cadence et poussant de grands cris de joie (1).

(1) Pourquoi M. Quin oublie-t-il de nous avertir que

Durant les longues nuits d'hiver, les Grecs s'amusaient souvent à écouter des contes que chacun racontait à son tour. Les poëtes et les mendians errans étaient particulièrement prisés pour leur talent dans ce genre. L'état de la société, à cette époque, était de nature à fournir beaucoup de matériaux intéressans à ces sortes de récits. Le domestique, assis au coin du foyer, après avoir passé toute la journée à garder les troupeaux, ou à conduire la charrue, ou à finir les travaux du ménage, était peut-être, malgré sa condition servile, le fils de parens opulens ou même de princes vivans dans une île éloignée; enlevé à leur amour et à leur protection dans sa tendre enfance, et vendu comme esclave par les avares Phéniciens ou d'autres pirates inhumains de ces temps reculés. Il faisait à ses auditeurs la description de sa patrie, les instruisait

---

ces tableaux gracieux sont empruntés d'Homère? On les retrouve dans l'*Iliade*, chant XVIII. Le poëte grec les a placés parmi ceux qui ornent le bouclier d'Achille. E.

de son histoire et de ses usages, ou des périls et des aventures qui lui étaient arrivés à lui-même dans ses voyages. Celles-ci étaient souvent assez merveilleuses, ou rendues telles par le goût que les Grecs ont toujours eu pour la fiction.

Il y a dans ces mers une beauté qu'il faut avoir vue pour l'apprécier complètement. Leurs eaux sont si transparentes, que je pouvais apercevoir très nettement les poissons se jouant à quelque distance au dessous de la surface. L'atmosphère est si pure et le ciel si serein, que chaque objet qui se meut dans la mer, ou est visible sur la terre, se dessine avec cette exactitude de forme, cachet distinctif du tableau d'un grand maître. Les voiles des navires qui, dans le lointain, sortaient de l'Hellespont ou y entraient, paraissaient aussi blanches que la neige.

Le soleil se coucha derrière le pic de Ténédos, et nous nous avançâmes, avec des vents variables, jusqu'au delà du cap Baba. Quand nous l'eûmes doublé, nous rencontrâmes le sirocco ou vent

du sud, que j'éprouvai pour la première fois, et que je trouvai incommode. Les étoiles brillaient de tout leur éclat; les montagnes et les promontoires montraient distinctement tous leurs contours, car, sur l'immensité du firmament, on n'apercevait pas une seule vapeur.

Notre cutter roula beaucoup pendant la nuit, puisque le vent soufflait directement contre nous. Toutefois, le lendemain matin, 28 octobre, nous réussîmes à entrer dans Sigri, excellent petit port de la côte occidentale de Mitylène. Nous venions d'y jeter l'ancre, et nous étions à couvert dans cet abri, quand une forte bourrasque s'éleva; le vent ne cessa pas de souffler avec violence pendant la plus grande partie du jour; même dans le port, les eaux étaient si agitées qu'il se passa plusieurs heures avant que nous pussions aller à terre. Quatre bricks marchands entrèrent bientôt après nous dans cette anse; leurs équipages paraissaient être très satisfaits d'avoir eu le bonheur d'échapper à la fureur de la tempête.

Vers le soir, je débarquai avec le capitaine,

Le village était rempli de pèlerins turcs venus sur deux des navires destinés pour Alexandrie. Ce village offrait le tableau de la misère; il était défendu par d'anciennes fortifications, où j'essayai d'entrer; la garde me refusa la permission d'aller au delà de la porte. Je me dirigeai vers une vieille mosquée dont les minarets étaient écroulés; tout l'édifice semblait être prêt à subir le même sort. J'achetai des melons et des raisins, qui étaient passablement bons. On nous demanda des droits de port : après quelques négociations, le capitaine les acquitta.

Quand nous revînmes au cutter, la mer était parfaitement calme dans le port. Une belle tortue nageait à la surface de l'eau; on essaya de la prendre, elle était déjà disparue. Le soleil se concha, avec une splendeur extraordinaire, derrière les montagnes de la petite île d'Istrata, à quelque distance de nous; mais ses derniers rayons continuèrent à éclairer quelque temps encore les hauteurs diversifiées et raboteuses de Mitylène. Une traînée de lumière dorée s'étendait dans

l'air au delà d'Istrata, tandis que tout à l'entour le ciel était coloré d'une teinte rosée. Le soir, des éclairs brillèrent sur les côteaux de Mitylène qui nous entouraient, et les poissons, qui, de temps en temps, venaient à la surface de l'eau, resplendissaient, comme des mouches à feu, des couleurs magnifiques de l'arc-en-ciel. On ne distinguait pas une étoile dans les hautes régions du firmament, qui étaient excessivement noires.

Nous fîmes voile le 29, à huit heures du matin, en continuant à diriger notre marche vers Smyrne. Nous laissâmes les navires dans le port; nous avions appris que, depuis huit jours, ils luttaient contre les vents de sud, de sorte que celui qui nous était favorable semblait ne s'être pas du tout fait sentir au delà des Dardanelles. Je communiquai cette remarque à notre capitaine, qui, avec sa sagacité habituelle, me répondit : « Ah, monsieur, Dieu vous soit en » aide ! rien ne doit surprendre dans la mer » Égée; je puis vous assurer que j'ai souvent vu » quatre ou cinq navires qui avaient fait route

» ensemble un certain temps se tourner brus-
» quement tous d'un côté différent et même
» opposé, comme si chaque capitaine avait eu
» dans sa poche un vent différent. » Réellement;
notre vent du nord ne nous avait pas même accompagnés jusqu'aux Dardanelles; nous fûmes portés au delà de ce détroit par les courans qui descendent par l'Hellespont; de sorte qu'à la lettre nous courûmes plus vite que le vent.

Ipsara ne tarda pas à être en vue; mais bientôt elle se perdit dans les vapeurs apportées par une rafale qui nous obligea de serrer toutes nos voiles. Ensuite le soleil brilla, aussi éclatant que jamais, montrant, vers le sud, les magnifiques chaînes de Scio, tandis que celles de Metelin s'élevaient encore, à notre gauche, dans toute leur âpreté. Nous passâmes devant l'ouverture du port de Colonne, qui est au milieu de l'île. Le temps continua à être orageux jusqu'au soir, que le vent du nord finit par avoir le dessus, et nous avançâmes en droiture vers le golfe de Smyrne. Pendant quelque temps, nous eûmes à

lutter contre de gros coups de mer sortant du golfe de Sandarlick; à la fin, nous nous trouvâmes sur les eaux tranquilles du golfe de Smyrne, et nous poursuivîmes bravement notre route malgré la pluie qui tombait à torrens, et les vapeurs épaisses qui chargeaient l'atmosphère. Le vent nous ayant manqué, nous fûmes forcés, bien contre le gré du capitaine, de laisser tomber l'ancre à dix heures.

Le 30, au point du jour, notre admirable petit cutter était de nouveau sous voiles. Par malheur, les côtes de la baie de Smyrne étaient couvertes de nuages très denses; cependant ils s'éclaircissaient de temps en temps, et permettaient d'apercevoir des paysages qui, contemplés dans toute leur étendue et leur beauté, ne sont, suivant ce qu'on m'a dit, que très peu inférieurs à ceux de la baie de Naples. Celle de Smyrne est entièrement entourée de montagnes, dont quelques unes sont terminées par des pics remarquables; au dessous, des plantations d'oliviers, des jardins, des bocages, des maisons de cam-

pagne, des mosquées avec leurs minarets, sont épars jusqu'au bord de la mer, et produisent l'effet le plus pittoresque.

Bientôt nous vîmes l'antique cité de Smyrne, devant laquelle étaient à l'ancre des centaines de navires de toutes les nations, un vaisseau de guerre autrichien, portant le pavillon de l'amiral Dandolo, et le *Hind*, cutter de la marine royale de la Grande-Bretagne, commandé par le lieutenant Coleman. Le vent soufflait avec force, presque directement contre nous, ce qui contraignit notre capitaine de louvoyer constamment presque d'un rivage à l'autre, toutes voiles dehors, de sorte que le bord de notre bâtiment, et quelquefois la grande voile même, étaient mouillés par les grosses vagues écumeuses. Il était au mieux que nous eussions une confiance entière dans la prudence de notre capitaine; car autrement il est certain, suivant l'opinion de plusieurs Anglais, qui regardaient notre marche avec beaucoup d'inquiétude, que nous avions déployé trop de voiles, et que nous courions, à chaque ins-

tant, le risque de trouver inopinément notre tombeau sous les eaux.

A dix heures, nous jetâmes l'ancre sans accident ; mais la violente agitation de la mer nous empêcha de débarquer avant midi. J'allai loger dans l'excellent hôtel de madame Maracini. Cependant je ne perdis pas de temps pour me rendre à celui de Salvo, qui est le rendez-vous général de nos officiers de la marine. Une dizaine de midshipmen y jouaient au billard; ils m'apprirent que la flotte britannique était à Vourla, port bien abrité de la côte méridionale du golfe, et près de son entrée. Le vaisseau *le Portland*, qui avait rejoint la flotte depuis peu de jours, avait ordre de partir pour Napoli, afin d'y remplacer *le Madagascar*, qui retournait en Angleterre; ils ajoutèrent que *le Portland* avait dû mettre à la voile la veille au soir, et que je n'avais pas de chance de me procurer à temps un passage pour la Grèce.

En prenant des informations ultérieures, je sus qu'un petit paquebot faisait régulièrement le

voyage entre Smyrne et Napoli; il avait mis à la voile, peu de jours auparavant, pour cette destination; j'aurais à subir une quarantaine de sept jours; puis je reviendrais, j'attendrais dix jours à Smyrne, et je partirais de nouveau pour Napoli. Cet avis était encore plus désagréable que l'autre; car l'idée d'être obligé de rester à Smyrne près de trois semaines ne s'accordait nullement avec mes desseins. Par hasard, j'entendis dire qu'un M. Lewis, frère de l'ecclésiastique anglican qui réside à Smyrne, était allé récemment à Vourla, et que probablement il pourrait me donner des renseignemens sur les mouvemens du *Portland*. Je trouvai M. Lewis chez son frère; il me dit que son congé pour s'absenter comme officier de l'armée de terre étant expiré, il désirait obtenir un passage pour la Grèce et de là pour Malte, d'où il retournerait en Angleterre. Il était allé, la semaine précédente, à Vourla; on lui avait appris que *le Portland* y était attendu à chaque instant, et qu'aussitôt qu'il aurait débarqué à bord du *Caledonia* deux

mille fusils, que celui-ci devait emporter, il ne perdrait pas un moment pour retourner à Napoli; et que, par conséquent, il avait déjà fait voile.

Ces mots *par conséquent* m'ont paru, dans toutes les circonstances, les membres de phrase les moins convaincans de notre langue. Je savais bien que mon bon ami le vent du nord, qui, la soirée précédente, soufflait encore directement dans le golfe, devait nécessairement avoir retenu *le Portland* à Vourla; toute la matinée, le temps avait été rude et le vent variable. Si donc *le Portland* était parti, certainement il devait, *par conséquent*, n'avoir pas avancé, à moins que, semblable à quelques uns des navires magiques dont me parlait mon dernier capitaine, l'officier qui le commandait n'eût eu dans sa poche un vent particulier. J'allai à bord du cutter *le Hind*. Le lieutenant Coleman me fit la réception la plus amicale; mais, à mon grand déplaisir, cet officier semblait ignorer absolument les mots *par conséquent*; ils ne se trouvaient pas dans son

dictionnaire. « *Le Portland*, me dit-il, est arrivé il y a quatre jours; il avait l'ordre de retourner immédiatement à Napoli; il *doit* être parti. — Quoi, avec vent contraire? — Ou bien il avait *l'ordre* de partir, et doit avoir appareillé. » Ensuite M. Coleman me fit descendre dans la chambre, et me régala de vin de Xérès exquis et de biscuits ; nous fîmes la conversation comme si nous avions été des amis très intimes, de quarante ans. Quand je pris congé de lui, il me dit que le lendemain matin il irait rejoindre l'escadre, et que si j'avais quelque fantaisie de voir ce superbe spectacle, il serait très heureux de me faire faire cette traversée, qui durerait au plus trois heures, si le vent était bon. J'acceptai cette offre avec empressement. En revenant à Smyrne, je parlai en passant à mes amis du *Spitfire*; ils m'assurèrent que l'agent de l'escadre avait encore des provisions à expédier au *Portland*, et que, vu l'état du temps, qui était redevenu orageux, il serait impossible que ce vaisseau appareillât avant le

lendemain matin. « Je sais maintenant, s'écria
» le capitaine, que vous êtes un homme heu-
» reux, et que, si vous ne vous manquez pas à
» vous-même, vous vous procurerez le moyen
» d'aller en Grèce. »

CHAPITRE XVIII.

Traversée de Smyrne à Vourla. — Escadre anglaise. — *Le Portland.* — Cap Colonne. — Climat de la Grèce. — Poésie thrace. — Le grand ciel. — L'Olympe. — Les Dieux. — Fatalisme. — Prédictions. — Oracles. — Superstitions. — Homère. — Christianisme.

Des Anglais, des Français, des Nord-Américains dinaient à la table de Mme Maracini; je me joignis à eux. Quelques instans après le repas, j'allai me coucher, et je dormis jusqu'au lende-

main matin à cinq heures, ayant gardé, toute la nuit, une lampe allumée, de crainte de me manquer à moi-même. Mon compte payé à Mme Maracini, qui regrettait beaucoup la brièveté de mon séjour chez elle, je gagnai avec mon bagage le *cutter le Hind*, qui, à sept heures et demie, fit voile pour Vourla, chacun à bord bien convaincu que *le Portland* était parti. En une heure et demie, nous arrivâmes à un point où, par le moyen de la longue-vue, nous pouvions apercevoir l'escadre : un midshipman, qui était en vigie, annonça qu'un navire appareillait; aussitôt toutes les lunettes du bord furent dirigées du côté indiqué, et au bout de quelques minutes, tout le monde fut d'accord pour dire que le vaisseau, qui avait déjà couru sa première bordée pour sortir du golfe, était le *Portland*, qui, par conséquent, était déjà parti, qui devait être parti, qui avait l'ordre de partir tout de suite, et qui n'avait pu éviter d'y obéir, en dépit du vent et du temps.

Nous approchions rapidement de l'escadre :

heureusement, M. Coleman avait des lettres pour M. Price, capitaine du *Portland*; il en avertit par un signal le vaisseau amiral : aussitôt, un autre signal adressé par l'amiral au *Portland* lui ordonna d'attendre, parce qu'il y avait des lettres à lui remettre. J'étais d'humeur à être satisfait de tout; mais quand même ce n'aurait pas été le cas, il aurait fallu que je fusse insensible à toutes les impressions d'un spectacle majestueux, si je n'eusse pas admiré celui qui, dans ce moment, se déployait sous mes yeux. Vourla est un village à cinq lieues au sud-ouest de Smyrne : la baie est une des meilleures stations de toute la côte de l'Asie-Mineure; un promontoire haut et escarpé la protège contre les vents soufflant de la mer Égée dans le golfe, et les montagnes qui bordent le rivage la mettent à l'abri des vents de terre. Toute l'escadre anglaise était mouillée dans la baie; elle se composait des vaisseaux suivans: le *Caledonia*, de 110 canons; le *Britannia*, 110; le *Thunderer*, 84; le *Canopus*, 84; le *Talavera*, 74; l'*Edinburgh*, 74;

l'*Endymion*, frégate de 50 ; le *Childers*, brig ; le *Scout*, sloop ; et la *Médée*, navire à vapeur, qui venait d'arriver d'Angleterre en onze jours.

Le pavillon de l'amiral sir Josias Rowley flottait à bord du *Caledonia*, qui ressemblait à une immense fortification portée sur les eaux. Quand nous en fûmes assez près, notre canot fut mis à la mer : quatre matelots, M. Coleman, moi et mon bagage, y descendîmes ; ce fut l'affaire d'un instant. Quelques momens après, je montai l'escalier du *Caledonia* : je fus présenté à l'amiral ; je lui exposai ma requête pour obtenir le passage à bord du *Portland* pour Napoli : ma demande était appuyée de lettres adressées à tous nos ministres à l'étranger qui se trouvaient sur ma route vers ma patrie. Ce que je désirais me fut accordé ; le brave et vieux amiral, à qui je racontai les nouvelles de Constantinople, signa l'ordre écrit par son secrétaire ; ce papier fut remis à un officier du *Caledonia*, dont le petit canot nous attendait pour nous porter à bord du *Portland* : j'y entrai. Nous volâmes sur

les vagues, et, dans cette petite traversée, elles nous mouillèrent bien. Nous arrivons le long du *Portland*, qui avait ralenti sa marche : je monte sur le pont, où la plupart des officiers étaient assemblés; je fais mon salut au capitaine Price, qui, après avoir lu l'ordre de l'amiral, me reçoit de la manière la plus amicale, prend la main de l'officier qui m'avait accompagné : je lui dis adieu, et me voilà installé comme chez moi sur le pont reluisant du *Portland*.

N'ayant jamais voyagé auparavant sur un vaisseau de ligne, je me trouvais dans un monde absolument nouveau à mes habitudes, mais extrêmement intéressant, comme offrant une sphère qui, par ses innombrables particularités, attira immédiatement toutes mes facultés d'observation. Le *Portland*, vaisseau de 52 canons et de 429 hommes d'équipage, est un des plus beaux de notre marine. La perfection du système, la promptitude prodigieuse, le silence profond avec lequel chaque changement de voile s'effectuait, furent au nombre des premiers ob-

jets qui gagnèrent mon approbation. Nous avions à lutter contre des vents variables et mous, et nécessairement il fallait courir toute espèce de bordée qui pouvait déjouer les efforts de nos antagonistes atmosphériques et nous tirer du golfe. Les arrangemens pour combiner la force des groupes de matelots dans différentes parties du vaisseau, afin d'accomplir la même chose, la précision avec laquelle les manœuvres étaient exécutées, la vitesse soudaine avec laquelle le pont dégarni était couvert d'hommes comme s'ils eussent été appelés de leurs tombeaux, et qu'ensuite la voix d'un enchanteur les y eût renvoyés, me causaient une surprise excessive.

Le capitaine Price et moi nous devînmes bientôt amis : il eut la bonté de m'inviter à sa table, à laquelle vinrent s'asseoir M. Burridge, premier lieutenant, qui passe avec juste raison pour un des meilleurs officiers de la marine royale, M. Cooper, l'agent comptable, et trois autres personnes. Tout ce monde montra beaucoup d'intérêt à entendre les nouvelles de Constanti-

nople. Ensuite, on prit le thé dans la chambre du capitaine, où j'aurais pu m'imaginer être dans un salon de Londres arrangé de la manière la plus élégante. M. Price, avec une grace parfaite, m'ouvrit sa collection de livres pour mon divertissement, m'assigna pour mon usage une table à écrire fournie de tout ce qui était nécessaire, et me pria de considérer sa chambre comme la mienne pendant la traversée. Plus d'une fois, il me félicita en riant de mon bonheur singulier d'avoir atteint le *Portland* au moment même où il partait.

Nous restâmes presque toute la journée en vue de l'escadre; vers le soir, les vaisseaux, l'un après l'autre, commencèrent à disparaître à l'horizon, et à la fin, le vent ayant soufflé avec force, nous doublâmes le cap Bournou, et nous dirigeâmes vers la Bocca Silota. On suspendit pour moi un hamac dans la grande chambre, près de celle du capitaine; j'avais pour rideau un grand pavillon de signal qui s'étendait presque d'un côté de l'appartement à l'autre. L'escabeau pour m'ai-

der à monter sur mon lit était un canon monté, et prêt à faire son office en cas de besoin. Le hamac du capitaine Price était suspendu vis à vis du mien, dans la même pièce, et entouré de la même manière. Pendant la nuit, nous eûmes ce que les marins appellent une brise carabinée, qui ressemble beaucoup à une tempête. Mais un hamac est certainement une invention transmise aux hommes dès le temps du paradis terrestre : elle réunit tout ce qui est nécessaire pour bercer quelqu'un si bien qu'il dorme plus profondément que dans le meilleur lit de plume, et posé sur quatre pieds.

A moins que le *Portland* ne pût, par un hasard quelconque, chavirer complètement, je n'avais pas plus de souci des efforts de la tempête que de l'haleine d'un petit chat endormi. Certainement, je sentis, pendant quelques instans incertains de la nuit, que ma couche décrivait un segment considérable de cercle, en conséquence des mouvemens du vaisseau à travers les vagues courroucées. Toutefois, sachant que

j'étais sous la garde de mes compatriotes et que ma seule affaire était de dormir, je m'en acquittai à merveille jusqu'au lendemain matin 1er novembre à sept heures. Alors je mis le nez à l'air, le temps était clair et froid, nous avions déjà franchi la Bocca Silota, et nous laissions derrière nous les montagnes de Negrepont et l'île d'Andros.

Tins était visible, à gauche dans le lointain, et au delà nous pouvions apercevoir, avec la longue-vue, Myconi et Delos. On voyait distinctement Syra. Nous passâmes entre Macronisi et Zea, Thermia restant à une certaine distance. Pendant que nos regards se portaient vers cette dernière, nous découvrîmes la fumée d'un bâtiment à vapeur qui passait au dessous du bord de notre horizon. Je conjecturai que c'était celui qui, attendu, depuis quelques jours, à Smyrne, devait aller dans la mer Noire, puis dans le Danube, pour compléter la navigation à la vapeur sur ce fleuve. Le capitaine Price espérait qu'il apportait directement d'Angle-

terre, à l'escadre, des dépêches ordonnant à l'amiral de faire voile pour le Bosphore. Il arriva que ma supposition se trouva la plus juste, quoique par des causes qui, très probablement, dépendent des Russes, la navigation à la vapeur, sur le Danube, ne se soit pas, jusqu'à ce moment, étendue au delà de Galacz; mais le navire dont je parle est employé aujourd'hui, comme paquebot, à faire les voyages entre Smyrne et Constantinople.

Nous fûmes à peu près pris par le calme à l'entrée du golfe d'Athènes. Toutefois, quand on est retenu, par une circonstance quelconque, dans cette mer, au milieu des îles qui couronnent les eaux de l'Egée, dans le voisinage de Sunium, dont la colonnade immortelle, selon l'expression très vraie de lord Byron, brille le long des vagues, les seize colonnes du célèbre temple de Minerve (1) rappelant à la mémoire

(1) Dans toute l'Attique, dit le poète, si on excepte Athènes et Marathon, aucun lieu n'est plus intéressant

les siècles les plus glorieux de la Grèce, on devrait considérer ce retard non comme une contrariété, mais comme une circonstance singulièrement heureuse.

Ce fut pour moi une source de délices, que lord Byron ne put pas goûter quand il visita ces lieux intéressans, de voir qu'ils n'étaient plus la terre des esclaves, que leur seigneur étranger

---

que le cap Colonne. Pour l'antiquaire et l'artiste, seize colonnes sont une source inépuisable d'observation et d'instruction ; pour le philosophe, il aime à supposer que Platon venait parfois y converser avec ses disciples ; et le voyageur est frappé de la beauté de la perspective qui plane sur les *îles couronnant la mer Égée ;* pour un Anglais, le cap Colonne a un intérêt de plus comme étant le lieu du naufrage de Falconer. Pallas et Platon sont oubliés quand on pense à Falconer et à Campbell.

Ce temple de Minerve peut être aperçu d'une grande distance en mer. J'allai deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonne ; mais la vue des deux côtés, quand on vient par terre, est moins imposante que lorsqu'on s'en approche en venant des îles.

était expulsé, et que plusieurs stances de ce poëte, malgré les beautés dont elles étincellent, n'offrent plus aucune application à l'état actuel de la Grèce.

Il reste à cette contrée, malgré les siècles qu'elle a passés sous l'oppression de plus d'un maître étranger, quelque chose de plus que des urnes ravagées, des tombeaux violés, et une poussière foulée dédaigneusement par le pied du coursier. Je contemplai Sunium rendu à plus de liberté qu'il n'en eut jadis, nouvellement relevé des ombres d'une longue nuit de malheurs, et se préparant à recevoir tous les bienfaits que la condition d'une indépendance civilisée peut procurer à un pays.

Notre première intention avait été de passer entre Hydra et la côte du Continent; mais comme il était extrêmement probable que, si le vent nous portait aussi avant, il nous abandonnerait quand nous aurions dépassé l'île, nous fîmes route plus au sud, espérant que quelque dieu bienveillant nous enverrait une provision de

vent suffisante pour nous faire avancer vers le golfe de Napoli. Mais Eole et toute sa bande étaient profondément endormis; pas un souffle ne faisait rider la face de l'eau : nous restâmes toute la nuit, comme un être inquiet, errant lentement au hasard, sans savoir où il va.

J'avais beaucoup entendu parler du climat de la Grèce, et lu beaucoup de livres où il en est question ; mais toutes ces idées étaient bien éloignées de la réalité. Je ne connais, dans la nature, nul principe d'après lequel le caractère et les limites d'un climat puissent être déterminés aussi clairement qu'ils paraissent l'être dans ces mers. Une surface de figure irrégulière, comprenant Argos, Corinthe, toute l'Attique, le large Hellespont, Lemnos, Lesbos, Chios, Samos, Patmos et Crète, superficie parsemée d'îles qui, autant que nous les apercevions, paraissaient, à une certaine distance, littéralement, flotter sur les eaux, comme de petits nuages, renfermerait, d'après les témoignages de mes sens, et d'après ce que j'appris de notre pilote, non seulement

une partie du globe, mais aussi du ciel, singulièrement agréable aux sens, à cause des nuances dorées qui ornent toujours le firmament, de la tranquillité et de la clarté admirables qui embellissent chaque point du continent, et de l'azur continuel et magnifique de l'onde : même dans la nuit, de beau temps, ces traits disparaissent à peine du tableau, mais ils sont revêtus de leur éclat le plus brillant et le plus aimable au moment où le soleil vient de se coucher, ou à celui où les rideaux de l'Orient ont été ouverts pour qu'il puisse contempler de nouveau le pays de prédilection de son empire.

Il n'est pas surprenant qu'un tel climat ait produit Homère, Sapho, Euripide, Démosthènes, Platon, et tant d'autres poètes, orateurs, philosophes et historiens illustres, dont les noms nous sont plus familièrement connus que ceux même des hommes les plus distingués de notre temps et de notre patrie. Les émotions de ravissement, produites par l'influence de l'atmosphère pure, sont tempérées par les doux

murmures de la mer et la tranquillité parfaite des montagnes. L'esprit exerce tout son pouvoir au milieu de ces scènes élyséennes. Les pensées grossières, associées au tumulte de la vie, jettent rarement leur ombre sur l'intelligence qui, ici, se livre, avec un dévouement véritable, à l'impulsion qui conduit à la renommée.

Mais il est vraiment surprenant qu'un peuple, favorisé comme l'étaient les Grecs, d'un climat, d'une mer et d'un pays pareils, et doué d'un génie si transcendant, ait pu accepter des Egyptiens, ou conserver parmi eux, ce système étrange et absurde de polythéisme qui, durant tant de siècles, régna sur toutes leurs nations. Il est même probable que les premiers poëtes de la Thrace, qui exerçaient les fonctions du sacerdoce, donnèrent une extension très considérable aux idées qu'ils avaient reçues originairement du voisinage du Nil. Ils attribuèrent non seulement la substance corporelle, les passions et les imperfections de l'homme aux divinités idéales des Égyptiens, mais ils multiplièrent leur

nombre au delà de toutes les bornes du calcul, et leur assignèrent une demeure fixe dans le ciel, sur les bords mêmes de leur propre horizon. De plus, ils peuplèrent toute la nature d'esprits immortels et heureux, ayant de l'affinité avec les puissances célestes, et exerçant une autorité illimitée sur les montagnes, les vallées, les bocages, les rivières, les ruisseaux, les forêts sombres et l'immense Océan. Raconter la généalogie de ces déesses et de ces dieux si divers, déterminer leurs attributs et leurs caractères particuliers, décrire leurs occupations et définir les crimes qui les offensaient et les expiations qui les apaisaient, étaient les sujets les plus ordinaires de la poésie primitive des Grecs.

Leur chef suprême et les principales puissances résidaient habituellement dans une région du firmament très élevée au dessus du mont Olympe. Là, dans une île particulière, dont les fondemens étaient d'airain indestructible, chaque divinité avait une demeure séparée, construite d'une substance métallique, et partagée

en appartemens. Le palais de Jupiter avait une salle de conseil garnie de bancs pour le sénat des cieux; une salle de banquets, ornée de son trône et de lits subalternes, en or; une chambre nuptiale, et un cabinet embaumé, enrichi d'une décoration immortelle, où son épouse parait ses charmes, et dont l'entrée était fermée par une porte et des verrous d'airain, lieu mystérieux pour tous les habitans du ciel, excepté pour lui. Vulcain, qui forma tous ces édifices, n'oublia pas de donner toutes les beautés de son art à sa propre habitation, où sa lourde enclume retentissait du matin au soir. Le même soleil qui versait la lumière sur la terre éclairait aussi cette région éthérée, et quand il allait plonger ses feux dans l'Océan, la même obscurité régnait sur les deux régions. S'il eût été au pouvoir de l'homme d'entasser l'Ossa sur l'Olympe, et sur l'Ossa le Pélion, couronné de forêts, il eût pu envahir l'empire céleste.

Une nuée immense et épaisse servait de porte au grand ciel, sa garde était spécialement con-

liée aux heures vigilantes; elles étaient aussi chargées du soin de celle de l'Olympe, lieu où les dieux aimaient à se rassembler, quand ils désiraient descendre de leur demeure plus élevée, et examiner de plus près les actions du genre humain. Cette montagne était une espèce de territoire neutre, commun à toutes les puissances de l'air, de l'Océan, des enfers, et sous ce rapport elle ne différait en rien de la terre, qui était également sujette à leurs visites. Quand ils avaient l'occasion de se rendre, soit sur la terre, soit sur l'Olympe, ils y arrivaient sur des chars enrichis avec profusion d'ornemens d'or et d'argent, et tirés par des coursiers immortels, qui à chaque bond traversaient un espace de l'horizon aussi grand que l'œil de l'homme le pouvait mesurer.

Il ne faut cependant pas supposer que les dieux assemblés, soit dans le ciel supérieur, soit sur l'Olympe, y jouissent toujours d'un bonheur non interrompu. Quoiqu'une liqueur extrêmement ténue coulât, au lieu de sang, dans

leurs veines, parce qu'ils ne se nourrissaient que d'ambroisie et de nectar, et quoiqu'ils jouissent d'une existence immortelle, néanmoins chacun d'eux était sujet aux passions et aux faiblesses humaines. Ils étaient susceptibles d'amour, de haines, d'envie, de vengeance, et de violente colère, non seulement pour les habitans de la terre, mais les uns pour les autres. Ils étaient capables de tromper. Ils avaient rarement des volontés fixes, et encore moins immuables. Capricieux, colères, étourdis, ils éprouvaient un plaisir infini quand ils pouvaient contrarier les actions de leurs égaux, ou désobéir aux ordres de leur souverain. Il ne régnait que par son tonnerre; on montrait peu de déférence pour sa sagesse, encore moins pour sa bienveillance. Dans le fait, le ciel était réellement une république, avec un dictateur absolu, et alternativement dominée par des factions ennemies jusqu'à la fureur. Semblables aux hommes par le caractère, les dieux ne différaient pas beaucoup d'eux par les appa-

rences extérieures; leurs formes étaient, à la vérité, plus majestueuses et plus gracieuses, leurs vètemens plus superbes, et autour d'eux se répandait une certaine gloire qui décelait leur divinité; mais c'était tout.

Quoique le sentiment intérieur de la dépendance d'un pouvoir divin, qui accompagne l'homme dans tous les climats où il respire, enseignât aux Hellènes la nécessité de chercher la protection du ciel, toutefois ils semblent n'avoir pas eu une confiance profonde et assurée dans l'efficacité des méthodes qu'ils employaient pour l'obtenir : ils les pratiquaient, ils s'efforçaient fréquemment de se mettre en communication avec les dieux par des prières dont on faisait un cas particulier; mais le moment d'après ils auraient réprimandé leurs patrons de ce qu'ils frappaient d'adversités des hommes qui ne négligeaient rien pour les satisfaire. Cependant, c'était plutôt le résultat du désespoir que de la défiance. Nous ne connaissons que très peu d'exemples qu'on ait traité avec un mépris

positif les prérogatives de Jupiter, et on supposait que ce dieu en aurait tiré une vengeance exemplaire. En général, les Hellènes avaient pour les dieux une crainte triste, superstitieuse, qui n'était rachetée par aucune teinte d'affection. Le seul habitant de l'Olympe qui fût véritablement aimé était Hermès, l'ami de l'homme.

Le fatalisme était probablement la doctrine de la multitude; il ne nuisait pas beaucoup au bonheur de ces gens, puisqu'ils étaient persuadés que leur devoir leur commandait de supporter patiemment les maux de la vie, par l'idée qu'ils venaient d'en haut. Ils étaient intimement convaincus qu'une Providence suprême veillait constamment sur eux, et qu'on pouvait fréquemment remarquer son intervention dans les affaires, pour une issue, soit fâcheuse, soit prospère.

Que pouvaient-ils espérer sous la protection des dieux? Tous les hommes avaient continuellement besoin d'eux. Ils étaient les plus

faibles, les plus misérables des créatures qui respiraient ou rampaient sur la terre. De même que les feuilles des arbres, ils prospéraient pendant un certain temps, tirant leur nourriture de la terre au dessous d'eux; mais quand le temps fixé était arrivé, ils se flétrissaient et tombaient faute de substance. Tous les hommes étaient assurément destinés à mourir; c'était la condition de leur naissance, et au moment où ils venaient au monde, l'heure de leur trépas était fixée irrévocablement. Quand une fois l'ame s'était échappée du corps, nulle puissance ne pouvait l'y rappeler.

Puisque les Hellènes étaient si intimement persuadés de la toute-puissance du destin, il ne paraît pas étrange que, depuis l'époque à laquelle le pays reçut les premiers habitans, ils se soient déçus eux-mêmes avec les différens moyens de connaître d'avance l'avenir qu'ils supposaient déjà arrangé. Quelquefois l'occurrence fortuite de circonstances précédemment indiquées dans des songes induisait les hommes, dans

les premiers âges du monde, à prêter une attention mystérieuse à ces visions de la nuit et à les regarder comme miraculeuses. Un succès occasionel ou accidentel, en prédisant, sur des bases aussi conjecturales, les évènemens qui arrivaient ensuite, procurait à quelques personnages la réputation de prophètes, et ceux-ci ne tardaient pas à tout faire pour la justifier et l'agrandir. Quelques songes étaient vrais, d'autres fallacieux; mais, dans l'ignorance où l'homme est de l'avenir, leurs circonstances les plus insignifiantes étaient examinées et prônées comme des pronostics très significatifs.

Quand la superstition humaine eut fait de si grands progrès, il ne fut pas difficile à un fameux interprète de songes d'engager ses disciples à croire qu'il dérivait son habileté d'une inspiration divine, et qu'avec l'aide de cette seule inspiration il pouvait prédire les évènemens futurs. Telle fut l'origine des oracles. Celui de Dodone fut bien connu et très fréquenté dans les premiers temps. Les réponses furent d'abord

rendues par un chêne élevé ; mais, dès une époque très reculée, ce lieu fut le centre d'un collége régulier ou d'une association de prophètes qui dormaient toujours sur la terre nue, et s'étaient, sous d'autres rapports, habitués à une discipline austère. L'oracle de Delphes fut encore plus célèbre, Priam et Agamemnon le consultèrent avant la guerre de Troie ; il fut honoré d'un temple de marbre poli et couvert d'un toit. Les richesses qu'il contenait, en conséquence des trépieds d'or et d'autres objets précieux offerts au dieu de l'Oracle, furent supputées par Achille comme étant au moins égales à toutes les richesses réunies de Troie, avant que cette ville fût assiégée. Cet oracle était également desservi par un collége de Voyans.

Ces hommes sont généralement représentés comme distingués par leur probité, leur vertu et même par leur philosophie. Ils trouvèrent accès dans les conseils des princes comme prophètes domestiques. Leur avis était généralement écouté avec une déférence due non moins à leur piété qu'à

leur sagesse : telle était l'influence qu'ils exerçaient sur l'esprit humain, que des reines n'hésitaient pas, lorsqu'ils l'ordonnaient, à exposer dans les montagnes leurs enfans chéris. Indépendamment du soin d'intercepter les songes et d'expliquer les réponses des oracles, tâche qui souvent était extrêmement difficile, leur emploi spécial consistait aussi à tirer des présages du vol des oiseaux, de l'apparition des éclairs, et des phénomènes météoriques. Ils ne paraissent pas avoir eu aucune idée de l'astrologie. Ils inculpaient de plus la croyance que les évènemens terribles étaient quelquefois précédés d'évènemens extraordinaires. Un rire involontaire et inextinguible se faisait entendre; l'intelligence chancelait; les convives voyaient les mets servis devant eux dégoutter de sang; leurs yeux se gonflaient, et leurs joues étaient inondées de larmes; l'esprit était accablé par des présages de malheur; le soleil voilé au milieu du ciel; une obscurité surnaturelle s'épaississait autour d'eux; des gémissemens et

des cris plaintifs effrayaient l'oreille, tandis que de toute part on apercevait des spectres courant après les ombres.

La croyance à l'immortalité de l'ame humaine était universelle. On supposait qu'en quittant le corps elle prenait une étendue immatérielle, et la ressemblance du corps qu'elle avait précédemment animé, tout comme nos amis vivans ou défunts nous apparaissent quelquefois dans nos rêves. Si les cérémonies des funérailles avaient été remplies convenablement, l'ame était conduite à l'Érèbe, que l'on supposait situé sur les confins du lac d'Achérusie près de Memphis, ville d'Égypte. Là, demeuraient Pluton et Proserpine qui régnaient sur les morts. Des châtimens de tous les genres étaient infligés à ceux qui s'étaient rendus coupables d'infractions énormes aux lois des dieux. La plupart des ombres dont les fautes pendant leur vie avaient été rachetées par quelques vertus avaient la permission de se promener à jamais dans les bocages, où elles avaient à peine la possibilité de

se voir les unes les autres à la faveur d'un faible crépuscule ; mais les ombres chéries des dieux étaient remises aux mains de Rhadamante, à la chevelure jaune, qui les plaçait dans la vallée de l'Élysée voisine du même lac d'Achérusie. Là elles jouissaient d'une félicité non interrompue, à l'abri des désagrémens de la pluie et des neiges de l'hiver, et au milieu d'un printemps perpétuel rafraîchi par les douces haleines du Zéphyre.

Les voyans avaient persuadé aux hommes qu'ils pouvaient exercer un pouvoir illimité même sur ces régions des ombres ; ils prescrivaient certaines cérémonies sombres et mystérieuses, dont l'accomplissement exact rendait un mortel capable de forcer les ames des défunts à paraître en sa présence. On n'est donc pas surpris de trouver, au milieu de ces superstitions si extravagantes et si tristes, une croyance enracinée à l'action des mauvais génies. Une maladie douloureuse et contagieuse, et un penchant décidé au mal, étaient regardés comme des effets

de la malignité de ces esprits malfaisans. Les Hellènes croyaient aussi à la puissance de cette influence surhumaine que nous appelons enchantement; ils ont rapporté un grand nombre de remarques superstitieuses sur le caractère de certains jours, de certains incidens, de certains phénomènes naturels, qu'ils considéraient comme présageant le bonheur ou le malheur, et auxquels il paraît qu'ils prêtaient la plus scrupuleuse attention.

Jusqu'à quel point les hommes réfléchis, dans ces temps reculés, avaient-ils confiance à ce système de religion aussi incohérent, et obscurci par des oracles, des prédictions, des incantations, qui formaient une partie si considérable de son influence sur l'esprit de la multitude, est une question dont aujourd'hui on ne peut aisément trouver la solution. Quoiqu'Homère emploie les dieux comme les ressorts de son poëme, et les représente fréquemment sous un jour plus aimable, néanmoins il inculque, chaque fois que l'occasion con-

venable se présente, la nécessité et l'utilité des prières, des sacrifices et de l'obéissance. Il était naturellement pieux et avait, par instinct, un amour de la vertu qui, parfois, l'élevait au dessus de la religion de son siècle. Cédant à cette impulsion heureuse, il a plus d'une fois énoncé cette grande vérité, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur et suprême dispensateur de toutes choses. A ce grand être seul il attribue la toute-puissance, la connaissance de tout, la justice, la bonté, en termes indiquant évidemment l'opinion très différente qu'il avait conçue de l'altier Dominateur de l'Olympe. Jamais il n'est porté vers Jupiter par un sentiment d'amour, mais son ame vole toujours en secret avec une affection admirable vers le vrai Dieu.

Il me semble impossible de réfléchir au système de religion qui prévalait dans l'ancienne Grèce sans arriver à la conclusion que le Créateur voulait montrer par là que, bien que placé sur le territoire le plus beau et sous le climat le plus favorable de la terre pour la culture de

ses facultés intellectuelles, l'homme n'avait pas le pouvoir de créer un seul principe du christianisme. Les stoïciens portaient les préceptes de la morale au plus haut degré de perfection, connu d'aucune des sectes qui appliquaient la philosophie à régler les mœurs ; mais nulle d'entre elles ne comprenait le mot *humilité.* Pour un esprit généreux, c'est, pour parler naturellement, une vengeance infiniment plus noble de pardonner à un ennemi que de le persécuter. La clémence porte avec elle la paix de l'ame, et la grandeur dans les idées ; le ressentiment, satisfaisant dans le premier moment, cause bientôt à l'esprit un sentiment d'abaissement profond qui transporte le triomphe à la victime. Les stoïciens, quelque opinion que l'on puisse avoir de quelques unes de leurs maximes, ne parvinrent jamais à la pratique de cette découverte; et, quand même nous l'aurions connue, nous n'aurions jamais pu la mettre à exécution, sans l'exemple de celui qui nous a apporté la révélation.

CHAPITRE XIX.

Dîners dans la sainte-barbe. — Montagnes de la Morée. — Quarantaine. — M. Dawkins. — Politique de la Russie. — Hospitalité. — Baie de Napoli. — Activité des rues. — Promenade publique. — Le comte Armansperg. — Les Grecs modernes. — Avantages qui leur sont propres. — Leur gouvernement dans les temps anciens.

Nous restâmes près d'Hydra toute la matinée du 2 novembre. C'était un dimanche, les matelots se réunirent sur le pont à dix heures, vêtus de leurs plus beaux habits. Les officiers,

repartis en plusieurs groupes, leur lurent l'acte du parlement qui ordonne que le service divin sera célébré sur les vaisseaux de guerre du roi : j'avoue que, dans mon opinion, cette partie de la cérémonie est reprochable. Appeler l'équipage d'un navire à la prière, en vertu d'un acte du parlement, est, de toutes les choses, la plus absurde ; car un devoir de ce genre doit être rempli par des motifs bien supérieurs à l'autorité de la législation purement temporelle. Les matelots descendirent ensuite dans l'entre-pont, où il y avait des bancs arrangés et où une chaire temporaire couverte d'un pavillon de signal avait été élevée pour le chapelain ; il lut le service et un très bon sermon, sans affectation et d'une manière propre à produire de l'effet sur son auditoire. Je remarquai avec grand plaisir que la plupart des matelots et tous les mousses avaient des livres de prières et qu'ils s'acquittaient des devoirs solennels de ce jour avec recueillement et décence.

Le dimanche, le capitaine dîne ordinairement

avec les officiers dans la sainte-barbe : toutefois, ce n'est pas considéré comme une chose d'usage ; c'est toujours le résultat d'une invitation régulière faite et acceptée suivant les formes. Les officiers eurent aussi la bonté de m'envoyer une invitation semblable : je m'estimai très heureux d'en profiter. Dans nos promenades sur le pont, j'avais déjà fait connaissance avec la plupart des officiers du bord, et j'éprouvai un grand plaisir de les trouver tous réunis à leur propre table ; ils semblaient être comme autant de frères ; leur salon était moins orné que celui du capitaine, mais leur dîner fut excellent et on y fit honneur.

Le capitaine Price, ami des beautés de la nature, m'appela de bonne heure, le lendemain matin, 3 novembre, pour admirer l'effet du lever du soleil sur les montagnes de la Morée. Les pics les plus hauts étaient coiffés de neige, et à mesure que le disque de l'astre du jour s'élevait dans le ciel, de nouveaux pics couronnés de la même manière se montraient à chaque instant et

augmentaient le nombre de ces cimes sourcilleuses. De temps en temps, comme nous ne nous avancions que lentement dans le golfe, de nouvelles combinaisons de ce tableau de montagnes s'offraient à notre vue, produites comme par enchantement, car on sentait à peine le vaisseau se mouvoir le long de la côte de ces délicieuses régions classiques.

Le Palamède de Napoli, ou l'Acropole de cette antique cité, était déjà en vue. Le pavillon grec, sur lequel brille la croix, flottait au dessus de ses tours; néanmoins nous n'arrivâmes à notre mouillage qu'à trois heures après midi : le *Portland* annonça son arrivée par un salut royal qui fut rendu coup pour coup par le Palamède.

Ayant à subir une quarantaine dont nous n'avions pas encore eu le moyen de calculer la durée, le capitaine Price expédia une note à M. Walker, secrétaire de la légation britannique, pour prendre des renseignemens à ce sujet. Nous savions que M. Dawkins, notre

ministre, était allé faire un petit voyage à Candie, sur le *Madagascar*, commandé par le capitaine Lyons; on attendait son retour à chaque instant. Voici la réponse de M. Walker : « Le ministre de l'intérieur est allé à une petite » distance dans le pays; il doit revenir dans une » ou deux heures; alors la durée de votre em- » prisonnement sera fixée. » Ce titre de ministre de l'intérieur de la Grèce, pays qui avait été si long-temps la victime d'un mauvais gouvernement et de l'oppression sous toutes les formes, résonnait singulièrement, mais nullement d'une manière désagréable, à mon oreille. Comme un avis auquel se serait joint ce titre aurait pénétré profondément dans l'ame de lord Byron! Notre messager rapporta une longue file de numéros du *Galignani's Messanger*, jusqu'à la date du 10 octobre, ce qui nous procura une occupation agréable pour toute la soirée.

Le *Madagascar*, que nous avions aperçu, pendant quelque temps, à l'aide de la longue-

vue, arriva à la nuit tombante. J'éprouvais le plus vif désir de toucher la terre de ce pays, si sacrée dans mon opinion, et de contempler, dans une de ses premières phases, la liberté qu'elle venait de recouvrer si récemment. Ayant des lettres pour M. Dawkins, je les envoyai avec les dépêches du capitaine Price, aussitôt que le *Madagascar* eut mouillé, et j'y ajoutai une note par laquelle je demandais à être promptement délivré de la quarantaine.

Toutefois, en y réfléchissant, je m'étonnais de sentir la moindre inclination de quitter le logement agréable dont je jouissais sur le *Portland*. Je ne songe jamais aux jours et aux nuits que j'ai passés à bord de ce vaisseau, sans les ranger parmi les plus heureux de ma vie. Si le capitaine Price et ses officiers, les compagnons de plusieurs de mes promenades sur le pont, jettent les yeux sur cet ouvrage, je les prie de se souvenir de moi la première fois qu'ils se réuniront dans la sainte-barbe.

M. Dawkins vint le long du *Portland* dans

un canot du *Madagascar*, qui était aussi en quarantaine, la peste ayant éclaté à Alexandrie, qui communiquait avec Candie, presque sans aucune des restrictions imposées par les réglemens sanitaires. Cette fertile et belle île est possédée par Mohammed-Aly; c'est pour lui un lourd fardeau plutôt qu'un avantage, à cause des dépenses qu'elle lui occasione, et qui sont une fois plus considérables que les revenus. M. Dawkins paraissait très satisfait de sa visite à cette île, et parlait de ses bosquets de citronniers et d'orangers, en termes qui me faisaient souhaiter de suivre son exemple, si le temps et les circonstances me le permettaient. Mais mon dessein actuel était de descendre à terre aussi promptement que ce serait possible; aussi, quand M. Dawkins me dit qu'il espérait me voir, ainsi que M. Price et le capitaine Lyons, à dîner chez lui, je lui assurai très sincèrement que j'acceptais son invitation avec la plus grande satisfaction. Je fus charmé de M. Dawkins. Mon opinion sur le caractère d'un homme se forme, as-

sez généralement, à une première entrevue, et j'ai rarement sujet de la modifier. Dans l'occurrence présente, j'observai un esprit remarquablement fort et lucide, uni à une ame excellente, et à mesure que je connus plus intimement M. Dawkins, les premières impressions que j'avais éprouvées en sa faveur furent pleinement confirmées.

Enfin, le 4 novembre au soir, nous reçûmes du ministre de l'intérieur la permission de terminer notre quarantaine; nous avions craint qu'on ne la fît durer onze jours. Je marchai sur le sol de la Grèce avec des sentimens naissant de la double réflexion que je touchais un territoire à la fois classique et libre, classique par son propre génie, libre par le génie de l'Angleterre. Ceux qui réclament pour la Russie quelque part dans cet important résultat doivent être bien imparfaitement instruits de la politique que cette puissance visait à établir dans cette contrée. Chacun sait que l'objet réel du dernier et du présent empereur de Russie était de fonder en

Attique et en Morée des principautés d'après le système adopté pour la Moldavie et la Valaquie. C'était notre affaire de combattre et de renverser ce dessein ; nous avons réussi, et ce succès doit être, en grande partie, attribué aux efforts de M. Dawkins, qui a représenté en Grèce le roi de la Grande-Bretagne, durant toute cette discussion. On sait qu'elle s'est terminée par l'élection d'un prince de Bavière, comme souverain du nouveau royaume.

Quand je rencontrai le capitaine Lyons, je pouvais à peine me persuader que ce fût pour la première fois. Dans ce monde où nous vivons, on aperçoit des physionomies qui ne semblent jamais nouvelles ; elles s'approchent sans cérémonie, annonçant une honnêteté d'intentions et une bienveillance de sentimens qui leur ouvrent tout d'un coup l'entrée de nos ames, comme si elles les eussent déjà connues intimement, et eussent été familièrement liées avec elles. Je pense que les premiers mots que me dit le capitaine Lyons furent : « Eh bien, puisque vous êtes venu

» à Napoli sur le *Portland*, assurément, vous » retournerez avec nous en Angleterre sur le » *Madagascar!* » Quelle formule de remercimens pouvais-je employer pour répondre convenablement à une salutation de ce genre! « Mais » M. Quin ne le peut, dit M. Dawkins, car vous » partez demain ou le jour suivant, et s'il ne » reste pas ici aussi long-temps qu'il peut, et » ne voit pas tout ce que nous avons fait ici de- » puis une dizaine d'années, il sera perdu de » réputation comme philhellène. » Cela fut dit à dîner; le repas était excellent.

L'hôtel de Bruno était plein, M. Dawkins m'assigna l'appartement de M. Griffith, son secrétaire particulier, qui était occupé à Athènes à surveiller l'arrangement de la maison achetée pour la résidence future de la légation britannique. Ainsi je trouvais partout un domicile. Toutefois, ayant rencontré le lendemain une chambre vacante chez Bruno, je me transportai dans cette auberge peu commode; car, quelque bien disposés que soient nos ministres à

l'étranger à montrer toutes les marques possibles d'attention et même de bonté à nos compatriotes, il n'est nullement convenable d'empiéter sur leurs arrangemens domestiques, au delà de ce que la stricte nécessité d'un cas particulier peut exiger.

Avant que de me lancer dans les rues de Napoli, mes premiers pas se dirigèrent vers la montagne sur laquelle s'élève le Palamède. Bien qu'elle soit extrêmement âpre et rocailleuse, il ne se trouvait pas une poignée de terre à sa surface qui ne produisît quelque sorte de végétal; et tous exhalaient cette odeur aromatique et parfumée qui, plus tard, ainsi que je l'observai, caractérisait tous les coteaux rocailleux que je vis en Grèce. Du haut de la montagne, je contemplai Napoli, qui s'étendait au dessous de moi comme sur un plan, et j'examinai, avec un vif sentiment de satisfaction, la foule affairée qui se mouvait dans les places et dans la rue. Le *Portland* et le *Madagascar* étaient à l'ancre, à une certaine distance du rivage; près du dernier

bâtiment se trouvaient deux vaisseaux de guerre français, sous le commandement du capitaine Lalande, et presque dans le port, deux frégates russes, l'*Ajax* et l'*Achille*, postées là, disait-on, pour le transport des dépêches. Plusieurs navires marchands, et un grand nombre de petites embarcations, donnaient à la baie un aspect très animé. A l'ouest, Argos et sa plaine fameuse, ainsi que les montagnes qui s'étendent en demi-cercle depuis son acropole, et passent par Mycènes et Tirynthe, autour du fond du golfe, étaient éclairées par les rayons dorés du soleil du matin. Un chevrier parcourait les montagnes avec son troupeau et un ou deux ânes; ceux-ci et les chèvres ne négligeaient pas la moindre feuille de verdure qu'ils pouvaient découvrir au milieu des rochers, inaccessibles à la plupart des autres animaux.

Accoutumé à l'indolence des villes turques que j'avais quittées si récemment, j'étais charmé d'observer les groupes variés que je rencontrais partout à Napoli, et l'activité qui semblait

régner dans presque toutes les habitations. Français, Anglais, Bavarois, Grecs de toutes les provinces dans leur costume si beau et si gai, se promenant avec cet air de liberté auquel nous sommes accoutumés dans notre patrie, étaient, suivant mon opinion, le meilleur commentaire qui peut être écrit sur la révolution de ce dernier peuple. Excepté à Pera, et dans un des bazars de Constantinople, je n'avais pas aperçu une seule boutique de livres, depuis mon départ de Vienne, et rien qui ressemblât à un cabinet de lecture, depuis que j'avais quitté la France. Ici je vis l'une et l'autre, je crois qu'il y en avait en tout six ou huit, et tous paraissaient être bien fréquentés.

L'après-midi, les promenades publiques voisines de la ville offrirent encore une plus grande diversité de costumes. Les dames y parurent, les unes à pied, les autres à cheval, d'autres enfin, en carrosse : elles étaient accompagnées, soit d'officiers vêtus de leur bel uniforme; soit d'Anglais, dont quelques uns étaient, comme

moi, des voyageurs, et d'autres, comme le général Church, des philhellènes distingués; soit par des Grecs bruyans, qui, avec leur liberté, semblaient avoir recouvré leur ancienne propension à parler; soit par les ministres et d'autres membres des différentes légations, et par des commerçans, qui paraissent n'avoir pas encore établi leur rang légitime dans les relations sociales du pays. Les jeunes officiers augmentaient aussi le nombre des promeneurs, tandis que des soldats et des matelots oisifs, des nourrices et des enfans contribuaient à grossir la foule qui allait et venait avec beaucoup de régularité. Parmi les dames les plus remarquables étaient la comtesse d'Armansperg avec ses trois filles, et l'épouse de l'envoyé russe.

Comme premier symptôme extérieur des changemens qui s'étaient déjà opérés en Grèce, ce spectacle était très satisfaisant. Toutefois, on me dit que cette surface d'un aspect agréable cachait des dissentions et des jalousies, de l'ambition et des espérances déçues; que l'intrigue

ourdissait les machinations les plus dangereuses, et que la rivalité ou plutôt l'envie projetait continuellement de nouveaux troubles; c'est à dire qu'en Grèce il y a des hommes et des femmes, comme en France et en Angleterre, qui désirent profiter des circonstances pour s'avancer dans le monde, ainsi que leurs familles. Tant mieux. C'est de cette guerre constante, soit cachée, soit ouverte, que dépend toujours le progrès des peuples dans la civilisation. J'appris avec joie qu'elle existait déjà à ce degré en Grèce, et quoiqu'on puisse intérieurement souhaiter que la lutte soit conduite de part et d'autre avec plus de générosité et de charité, néanmoins nous devons prendre les hommes comme nous les trouvons, et attendre que l'état de la société soit plus parfait. Alors ce que nous flétrissons, avec raison, du nom d'envie deviendra de l'émulation; la cabale sera impuissante contre l'opinion publique, et le manque de succès dans les différentes carrières de la vie sera seulement le partage de ceux qui, par défaut de conduite ou

de talent, ne sont pas capables d'acquérir les distinctions auxquelles ils aspirent.

Une fois la semaine, il y avait des assemblées du soir chez la comtesse d'Armansperg; j'en vis une, les appartemens étaient pleins. Le comte est un homme d'habileté, d'expérience, de manières simples et engageantes, très attaché par sentiment à la Grèce et à tout ce qui est grec; il est extrêmement instruit et remarquablement apte à être le mentor du jeune monarque qui a récemment pris en main les rênes du gouvernement. On a disposé, avec beaucoup de sagesse, que la cessation de la régence ne serait accompagnée d'aucun changement matériel dans la position du comte. Il est maintenant archichancelier du royaume, charge qui lui donnera encore plus de moyens que celle qu'il occupait récemment à la tête du gouvernement d'effectuer ses plans pour la régénération graduelle d'un pays et d'un peuple qui peuvent être élevés à un rang très important parmi les États civilisés de l'Europe.

C'est une espèce de mode dans les cercles et les salons de notre patrie de décrier les Grecs comme un ramas de fripons, de fainéans, de bandits, de rodomons et de pillards dont on ne peut jamais augurer rien de bon. Peut-on donc attendre la perfection d'une nation qui ne fait que sortir d'une oppression continuée pendant tant de siècles, qui porte encore les marques des liens qui l'ont garrottée, et dont l'esprit est encore plein des stratagèmes par lesquels un esclave se défend? N'avons-nous pas des fripons, des fainéans, des rodomons, des voleurs en Angleterre? Ne s'en trouve-t-il pas en France? Je ne connais rien de plus injuste, dans le sens le plus étendu de ce mot, que le langage de blâme avec lequel, depuis mon retour dans ma patrie, j'ai entendu parler des Grecs partout. Pour dire la vérité, ils ne sont, pour le caractère moral, ni plus, ni moins parfaits que tout autre peuple. Mon expérience m'a enseigné cette grande vérité, que dans tous les degrés de la civilisation, soit la plus brillante, soit la plus obscure, la

somme de la félicité ou de la vertu, de la misère et des vices des hommes est à peu près la même, et qu'elle est, en général, dans les mêmes proportions, quant au nombre des familles que comprend chaque nation.

Les Grecs ont besoin de temps pour réparer les ruines de leurs anciennes institutions et pour greffer sur ces institutions avec l'habileté nécessaire, qui peut seule assurer le succès, les améliorations que les nouveaux intérêts de la société peuvent exiger. Ils entreprennent l'ouvrage de la réforme avec des avantages incalculables, qui leur donneront la possibilité d'accélérer leur marche vers un gouvernement stable, et un état social compacte et solide. Ils ont la presse, les gazettes, les chemins de fer, les bateaux à vapeur; bientôt une opinion publique, puissante, qui ne sera pas l'organe des passions, mais sera celle du bon-sens d'une majorité décidée de leurs hommes intelligens, se fera entendre. Les Grecs ont dérivé de leurs illustres ancêtres un esprit capable d'atteindre à tout,

même au degré le plus sublime des facultés de l'homme; leur constitution physique est musculaire; ils sont grands, robustes, propres aux travaux les plus rudes, portés à l'agriculture et au commerce; on en fait aisément d'excellens soldats et les meilleurs marins de la Méditerranée; ils cultivent un pays où, quoique les montagnes stériles abondent, les plaines compensent cette aridité par leurs doubles récoltes, quand elles sont convenablement arrosées; et comme leur objet sera de restaurer, puisqu'ils ont peu de chose à inventer, en fait de gouvernement, de lois, de mœurs, des arts de la navigation et de la guerre, des occupations de l'industrie, soit qu'elles concernent la culture de la terre ou les manufactures, l'utilité ou l'amusement, les nécessités ou les agrémens de l'existence sociale; ils auront certainement moins de difficultés à combattre que tout autre peuple du monde s'efforçant, dans le moment actuel, de s'élancer de la barbarie à la liberté.

Beaucoup de gens ont regretté amèrement

qu'au lieu d'une monarchie on n'ait pas institué une république en Grèce, je ne suis pas de leur nombre. Les formes purement démocratiques de gouvernement que l'on a essayé d'établir dans les nouveaux États de l'Amérique ont déjà coûté à ce pays des torrens de sang et des monceaux d'or, et, au moment où j'écris, ils paraissent être plus éloignés d'une disposition à la paix et à la prospérité qu'ils le furent jamais, même quand ils étaient opprimés par la domination espagnole.

Je n'ai emprunté aucune de mes idées sur les États-Unis des ouvrages des Anglais ou des autres voyageurs étrangers. J'ai conversé avec des Nord-Américains, j'ai lu constamment leurs journaux littéraires et politiques, et surtout leurs gazettes quotidiennes, qui réfléchissent, comme dans un miroir, leurs mœurs, leurs opinions, leurs usages de chaque jour; et je trouve, en somme, que le président peut, durant le peu de temps qu'il est au pouvoir, commettre beaucoup plus d'actes tyranniques qu'un monarque d'An-

gleterre n'oserait même en projeter; un sénat peut être aussi déraisonnable et aussi entêté qu'une chambre des pairs, sans avoir sa dignité; un congrès peut être, pour toutes les qualités possibles, soit de législateurs, soit d'hommes d'État, infiniment au dessous d'une chambre des communes réformée; enfin, une masse entière de citoyens souverains peut agir sous l'influence du sentiment de la jalousie la plus violente, qui se glisse dans toutes les relations de la vie et y répand le trouble, tandis que les sujets loyaux d'un roi, possédant une constitution libre qu'ils savent conserver, peuvent aussi avoir entre eux leurs querelles politiques; mais la stabilité de la succession à la couronne, celle des biens et des gradations naturelles de rang, ainsi que la possibilité complète, pour le personnage placé au degré le plus bas de l'échelle sociale, de monter au plus haut, s'il y est porté par son mérite et par l'approbation de ses concitoyens, offrent à la société des gages de bon-

heur public et domestique, et d'une amélioration progressive et constante, tels qu'ils n'ont encore été égalés chez aucune autre nation.

Il est certain que dans les premiers temps, et durant une longue période, la seule forme de gouvernement qui existât dans les différens États de la Grèce fut celle de la monarchie, limitée par des conseils d'anciens ou par le corps entier du peuple. La prudence ou l'expérience acquise par une longue vie passée dans les habitudes de la tempérance, de la vertu, de la réflexion, et les mêmes qualités qui rendaient un citoyen apte à devenir sénateur, lui gagnaient aussi une vénération non achetée, qui s'étendait naturellement sur tous les membres de sa famille. C'est ainsi qu'une aristocratie, dans le sens littéral de ce terme, fut un des premiers résultats de la société; et quoiqu'il arrive rarement que la sagesse du père descende dans toute sa plénitude à son fils, toutefois, dans l'ordre naturel des choses, une telle trans-

mission est présumée, et le rang ainsi que le mérite de l'ancêtre répandent sur sa postérité un lustre qui est garanti par leur droit légal d'héritier de son nom et de ses biens. Il n'est donc pas probable que la création d'une classe de noblesse fut l'ouvrage d'un législateur, car elle exista aussitôt que les sociétés se trouvèrent pourvues d'un système régulier de gouvernement.

Par la suite des temps, les conseils devinrent ainsi une assemblée d'hommes jeunes et vieux, dont le seul droit à exercer les fonctions sénatoriales dérivait de la naissance. Pour établir ce droit, la conservation des généalogies était nécessaire; il devint bientôt un sujet d'orgueil, et forma une marque bien décidée de distinction, qui, en même temps qu'elle écartait la familiarité de la multitude, attirait son respect. Ces grands étaient naturellement aussi profondément intéressés que le peuple au maintien de la liberté publique, et même bien plus,

puisqu'ils avaient leur rang et leurs biens à perdre.

Leur petit nombre faisait qu'ils étaient réunis aisément ; cette même circonstance donnait de la consistance à leurs délibérations ; c'est pourquoi nous trouvons que, dans presque tous les États, le conseil des nobles formait une branche intégrante non seulement du corps législatif, mais aussi du pouvoir législatif du gouvernement, le prince ne faisant guère un acte important sans leur sanction. Il était de son devoir de proposer son opinion au conseil, d'écouter celles de ses membres, et d'adopter l'avis qui lui paraissait le plus convenable au bien général. En effet, l'union entre les sénateurs et le magistrat suprême était si intime, qu'on peut dire qu'ils conduisaient conjointement avec lui les affaires ordinaires du gouvernement. Ils jugeaient de la nécessité d'envoyer des ambassadeurs à d'autres États, et même les nommaient. Ils recevaient également

les ambassadeurs des puissances étrangères. Ils avaient le pouvoir d'accorder des concessions de terre, et de conférer d'autres récompenses aux hommes qui, par leurs services, avaient bien mérité de la patrie. Ils étaient les dépositaires de ces principes d'équité naturelle et des usages particuliers à chaque État qui, ajoutés à un petit nombre de maximes, transmises de sage en sage, composaient le seul code de lois qu'ils connussent.

La nécessité de recourir si fréquemment au sénat pour avoir son avis, et de dépendre de ses membres pour l'administration ordinaire des affaires publiques, créa naturellement à l'autorité du prince une limite, que, s'il en avait l'intention, il n'avait pas les moyens de franchir. Les sénateurs étaient les dispensateurs de la justice entre les citoyens. Le prince ne manquait pas d'insinuer qu'il tenait son sceptre de Jupiter, quoiqu'il reconnût en même temps qu'il devait conformer ses volontés aux lois. D'ailleurs sa race

était regardée comme sacrée, et cette espèce de sainteté qui l'entourait rendait son caractère inviolable.

On peut mettre en doute si le caractère du prince était aussi profondément respecté par le peuple, dans aucun des États de la Grèce, que la dignité de juge, quand ses fonctions étaient remplies avec impartialité, sagesse et éloquence. La poésie, suivant l'opinion populaire, était un don d'Apollon et des Muses; mais l'éloquence du juge lui était inspirée par Jupiter lui-même. Le chef du chœur des Muses accompagnait ses pas et versait une douce rosée sur sa langue; les paroles qui coulaient de ses lèvres étaient comme le miel; il parlait avec fermeté, mais en même temps avec une modestie pleine de graces; il consolait les infortunés, défendait les opprimés, discernant dans son équité les voies de la justice; quand il parlait, l'opposition disparaissait; tous ses auditeurs le regardaient avec une admiration de plaisir; il brillait dans une

grande assemblée, et, quand il marchait dans sa majesté, le peuple l'honorait comme un dieu. Un tel homme ne se trouvait que parmi les membres du sénat. Le poids que leurs fonctions judiciaires leur donnaient ainsi dans l'État les rendait un corps formidable pour le prince : il ne pouvait guère s'opposer à leur volonté, sans attirer sur sa personne l'inimitié du peuple.

CHAPITRE XX.

—

Administration de la justice. — Assemblées populaires. — Constitution libre. — Code bavarois. — Réformes. — Agriculture. — Aristocratie. — Argos. — Le roi Othon. — Intrigues de la Russie. — Eglise grecque. — Synode. — Sentiment religieux. — Nouvelles monnaies.

En général, les délibérations du sénat étaient conduites d'après les principes de la plus pure liberté. La faculté d'énoncer son opinion sans la moindre réserve était le droit de chaque sénateur, droit qui ne dépendait pas de la per-

mission du prince, mais qui était fermement établi par la loi.

Dans toutes les affaires ordinaires, le prince et le sénat décidaient habituellement; mais les questions concernant la politique ou les lois qui intéressaient essentiellement le peuple étaient discutées en sa présence par les sénateurs. La justice était administrée par les anciens, dans la place publique; le peuple, qui communément la remplissait, était le seul arbitre du mérite de la décision judiciaire. Quand un juge ou ancien prononçait son avis, le peuple faisait connaitre son improbation ou son approbation par ses murmures ou ses applaudissemens. Chaque partie plaidait elle-même sa cause; les anciens étaient assis au milieu de la place, sur des siéges de marbre, d'un poli parfait, destinés à leur rappeler la pureté d'esprit qu'ils devaient apporter à l'accomplissement de leurs fonctions. Ils étaient rangés en cercle, et tenaient un sceptre à la main; le peuple, qui les entourait, était contenu par des hérauts chargés de maintenir l'or-

dre dans l'assemblée. Des témoins étaient entendus sur les faits de la cause, et quand les deux parties en litige avaient terminé leur exposé, les anciens se levaient l'un après l'autre, et, après avoir expliqué la loi, prononçaient leurs opinions sur la question débattue. Celle qui était la plus agréable à la majorité du peuple prévalait.

De même, quand un impôt devait être perçu, le sénat et le peuple se réunissaient en conseil général, et si l'objet pour lequel l'impôt était demandé recevait l'approbation du peuple, ce dernier consentait à payer le tribut nécessaire, qui consistait en navires pour les expéditions au dehors, en grains et en bétail. Les habitans des villes payaient des contributions régulières au prince; ils les levaient entre eux, et, s'ils avaient pour lui un respect particulier, ils y ajoutaient, parfois, des dons gratuits pour marquer leur attachement à sa personne.

Nous trouvons ainsi, dans la plus ancienne condition du peuple grec, toutes les traces d'une

constitution libre : un roi dont le pouvoir était limité par les lois et le contrôle immédiat d'un sénat de nobles. Nous trouvons ce sénat agissant non seulement comme assemblée législative libre, mais aussi comme tribunal judiciaire. Nous trouvons une autre assemblée composée du peuple, dont le devoir était d'accorder ou de refuser les impôts, et d'agir comme arbitre de la justice en dernier ressort; dans le fait, exerçant le même pouvoir qui, dans notre pays, a conduit à l'établissement de la chambre des communes et au système du jury. Dans les villes, nous discernons le germe des municipalités; nous voyons la loi et l'administration de la justice regardées avec un saint respect; et, malgré le grand nombre de siècles qui se sont écoulés, et les vicissitudes infinies que les Grecs ont subies dans leur lutte pour parvenir de nouveau à un état d'existence nationale et de liberté, il est très certain que les principes de leurs anciennes coutumes n'ont jamais été effacés entièrement de l'esprit de ce peuple.

Ce ne sera donc pas une chose d'une difficulté sérieuse de faire revivre en Grèce les institutions libérales dont ce pays sut, peut-être, le premier en Europe, apprécier la valeur et jouir; je suis persuadé que, depuis les malheureuses dissentions qui ont éclaté dans la régence, peu de temps après son établissement, les progrès pour réorganiser le pays ont été bien peu considérables. La tentative faite par ce corps pour introduire dans la nouvelle monarchie un système de lois dérivé entièrement du code bavarois fut une méprise dangereuse. Ce code ne renfermait pas un seul principe conforme aux habitudes du peuple grec, il était donc naturel de prévoir ce qui est arrivé; du moment où il fut promulgué, on reconnut qu'il était absolument impraticable. L'affaire du législateur dans la Grèce est d'étudier ses plus anciennes lois, et de les reproduire avec les développemens analogues ou avec les modifications et les suppressions que les améliorations modernes dans la société peuvent exiger.

On faisait déjà des préparatifs à Napoli pour transporter le siége du gouvernement à Athènes et pour célébrer l'inauguration du roi : ces deux évènemens ont eu lieu depuis. Quoique ni sénat, ni assemblée représentative, ni tribunaux judiciaires, ni municipalités, n'aient encore été constitués, cependant je ne doute pas que des mesures n'aient été prises pour l'accomplissement de tous ces grands objets. En effet, des projets de municipalités avaient été envoyés en Argolide, en Arcadie, en Messénie, en Attique, en Phocide, en Locrie, en Eubée et aux Cyclades. Des tribunaux civils ont été établis dans différens districts; ils agissent du consentement des parties, en attendant que le code de lois soit complet. La police du pays a aussi été mise en activité, par l'emploi d'un corps d'un millier d'hommes qui font des patrouilles le long des principales lignes de communication, dans l'intérieur du royaume. Leurs officiers ont été judicieusement choisis parmi les palikhars, qui avaient été auparavant les principaux perturba-

teurs de la tranquillité et de la sûreté, si nécessaires aux voyageurs. Ils sont devenus, aujourd'hui, les meilleurs gardiens de la paix publique, parce qu'étant bien payés, ils ont un intérêt direct à sa conservation.

L'inclination naturelle des Grecs est particulièrement favorable, d'après les anciennes idées, à l'établissement d'une constitution libre. Heureusement aussi, le gouvernement n'a qu'à rappeler à la mémoire les siècles passés, pour qu'on y trouve des exemples de toutes les espèces d'entreprises par lesquelles on tirait tout l'avantage possible des cantons fertiles qui y sont très communs. Le grand mal, résultant de la nature généralement montagneuse du pays, est que, dans quelques endroits, les plaines au pied des montagnes sont remplies d'eaux stagnantes provenant des hauteurs environnantes, tandis que, dans d'autres lieux, les eaux, coulant du sommet des monts, coulent trop promptement vers la mer, et laissent ainsi, sans humidité suffisante pour la saison de la croissance des végétaux,

leurs flancs et les pentes le long desquelles elles se précipitent. Les anciens avaient su parer à ce double inconvénient avec un art et un succès admirables. Partout où les eaux descendant des montagnes paraissaient devoir s'arrêter et croupir, ils construisaient des égouts qui emportaient le superflu; dans les endroits où les torrens étaient trop rapides, on dirigeait les eaux vers des réservoirs, d'où on les distribuait graduellement sur le terrain, afin de lui procurer tous les avantages d'une irrigation complète. Durant les siècles qui se sont écoulés ensuite, les égouts ont été obstrués, les réservoirs détruits, et il en est résulté que, jusqu'à ce jour, quelques uns des meilleurs cantons de la Grèce sont absolument perdus pour l'agriculture. Que le gouvernement ordonne simplement de nettoyer et de réparer les anciens égouts et de rétablir les réservoirs, afin de rendre la Grèce, relativement à son étendue, un des royaumes les plus fertiles de l'Europe.

Dans l'état actuel des choses, il est probable

qu'on ne regardera pas comme un principe essentiel de la législation l'établissement d'une aristicratie dans ce pays. Tant d'hommes d'un caractère équivoque, d'une ignorance avérée et d'humeur mécontente annonceraient des prétentions à cette distinction, que l'on ne pourrait les écarter sans danger pour l'existence de la monarchie, de sorte qu'une règle générale d'exclusion entière est préférable à une admission partielle. Toutefois, je pense que l'abolition des majorats est impraticable et n'est nullement désirable, pour un certain temps, dans un gouvernement monarchique. Quand ce gouvernement aura acquis de la force, il ne pourra la conserver qu'en la répartissant parmi l'aristocratie qui se sera formée durant l'intervalle, dans les carrières des affaires publiques et du commerce. Les hommes qui, par leur talent, se seront placés à la tête de leur collègues dans le sénat et dans la chambre des représentans; ceux qui se seront distingués au barreau, dans l'armée de terre et dans la marine, se lieront entre eux, conformément à la marche

ordinaire des choses, et formeront une aristocratie qui sera reconnue par le peuple, et devra être respectée par le roi. Des majorats devront précéder et encourager cet état de la société, le meilleur qui puisse être constitué; car je regarde les idées républicaines d'égalité universelle comme incompatibles avec les penchans de l'esprit humain, qui, de même que la flamme, tend constamment à s'élever.

Je passai un jour à Argos, visitant, à mon retour vers Napoli, les célèbres remparts de Tirynthe qui déjà, du temps d'Homère, passait pour une des plus anciennes cités du monde. Je parcourus à cheval la plaine d'Argos, afin de voir le lac de Lerne si fameux dans l'antiquité; il est aujourd'hui borné à une petite mare à peine plus grande que la bouche d'un puits ordinaire, mais le terrain qui l'environne est si marécageux qu'un étranger ne doit pas s'y hasarder sans un guide. Dans un endroit, mon cheval s'enfonça presque jusqu'au poitrail; ce ne fut qu'avec une difficulté extrême que

l'animal se dépétra de ce bourbier, et si mes étriers n'avaient pas été heureusement attachés à une boucle à ressort, qui leur permettait de s'étendre horizontalement, j'aurais pu courir un danger très sérieux.

M. Dawkins saisit la première occasion que lui permit l'étiquette de la cour pour me présenter, ainsi que le capitaine Price, au roi. Je n'ai pas besoin de dire que nous fûmes tous les deux reçus de la manière la plus gracieuse. Othon, quoiqu'il n'eût alors qu'un peu plus de dix-neuf ans (il est né le 1er juin 1815), avait déjà pris une grave dignité de maintien, parfaitement calculée pour tempérer ce sentiment de méfiance que l'on éprouve généralement à l'aspect d'un jeune homme placé dans une position si importante et sujette à une si grande responsabilité. Il possède tous les avantages d'une belle figure et d'une physionomie spécialement allemande, respirant la bienveillance, et montrant évidemment des signes de cette sorte d'intelligence qui, bien que lente à concevoir, retient fortement les prin-

cipes utiles, et probablement usera d'une grande circonspection en les réduisant en pratique. Il portait un uniforme bleu d'officier général ; il nous accueillit, sans aucune pompe, seul dans un joli salon où nous fûmes conduits par son chambellan, et nous adressa la parole en français. La conversation ayant tourné tout d'un coup sur la translation prochaine du siége du gouvernement à Athènes, il s'étendit sur ce sujet avec une satisfaction manifeste. Il parla de la manière la plus obligeante au capitaine Price, et lui dit qu'il espérait avoir le plaisir de le voir fréquemment ; il s'exprima en termes énergiques sur l'attachement constant que le capitaine Lyons avait montré, en toute occasion, à la cause des Grecs, et s'anima par degré en songeant aux espérances que chaque jour, nous dit-il, agrandissait et rendait plus certaines pour le bien du pays intéressant de son adoption.

Le roi parut être sur le pied de l'amitié la plus cordiale avec M. Dawkins ; il causa un

instant avec lui, puis, se tournant vers moi, il s'informa dans le plus grand détail de la route que j'avais suivie dans le cours de mon voyage. Je ne manquai pas de dire au prince que j'avais passé par Munich, qui, sous les auspices du roi son père, était devenu complètement une ville italienne par la beauté de ses rues et de ses palais et la magnificence de ses galeries publiques; je décrivis en peu de mots ma navigation sur le Danube, parce que le roi paraissait connaître déjà l'entreprise des navires à vapeur sur ce fleuve, et prendre un vif intérêt à sa réussite. Ce sujet conduisit aux projets formés pour faire participer la Grèce à tous les avantages de la navigation à la vapeur, et Othon remarqua, avec beaucoup de justesse, que cet instrument inappréciable du commerce et de la civilisation ne pouvait être plus éminemment utile à aucun pays de l'Europe qu'à celui avec le bonheur duquel le sien était maintenant identifié. Nous nous retirâmes alors, le capitaine Price et moi, et après être sortis, nous observâmes

simultanément l'un et l'autre que l'audience avait laissé dans notre esprit les impressions les plus agréables, surtout n'ayant été nullement préparés à l'intelligence et à la simplicité engageante des manières que le jeune monarque avait montrées.

Le sentiment général parmi les personnes les mieux instruites que je rencontrai à Napoli fut que le roi Othon serait vraisemblablement un excellent souverain sous tous les rapports, et que son règne promettait d'être tranquille et heureux. La Russie, à son ordinaire, a continué les tentatives que ses agens avaient effectuées depuis le commencement de la révolution grecque, pour empêcher l'établissement d'institutions libres et permanentes. Sa politique, hors de son empire, est partout conforme à cette maxime : « divisez afin que je puisse dominer. » Les troubles, les alarmes, l'anarchie, dans un pays quelconque, servent à éloigner l'attention de l'Europe des projets qu'elle médite dans l'Orient, et nulle occasion,

si légère qu'elle soit, n'est négligée, par ses nombreux agens, pour contribuer à mettre à exécution les suggestions de cette politique.

On pensait que les arrangemens faits relativement à l'église grecque auraient pu devenir, par les manœuvres de ces agens, une source inépuisable de discorde tant entre les Grecs eux-mêmes qu'entre la nation et son souverain, qui est de la communion romaine. Le chef de l'église grecque, qui est le patriarche de Constantinople, ayant toujours été le patriarche résidant à Constantinople, il a été jugé nécessaire, quand le grand-sultan reconnut l'indépendance absolue de la nouvelle monarchie, de cesser les relations pour les affaires ecclésiastiques avec un prélat que l'on pouvait supposer capable d'agir sous l'influence de l'empereur des Ottomans. Je crois que, dans des cas semblables, il est strictement conforme à la discipline et aux usages de l'église grecque de confier son gouvernement spirituel à un synode de ses propres évêques, dont l'autorité remplace complètement, de toutes

les manières, celle du patriarche. Ce changement apporté à une pratique de plusieurs siècles était rendu nécessaire en Grèce par le rétablissement de son existence nationale, mais le ministre russe ne voulut pas lui donner sa sanction ; il pensa que l'on ne devait pas se soustraire à l'autorité du patriarche, qui serait russe et non pas turc ; mais que si l'on prenait ce parti, la seule marche que l'église grecque pût adopter était de se mettre en communion avec le patriarche de Moscou !

La conformité de religion a été le prétexte uniforme, et je dois ajouter puissant, par le judicieux usage duquel les agens de la Russie ont réussi à étendre son autorité sur toutes les tribus slavones répandues dans la Servie, la Moldavie et la Valaquie. C'est sa justification pour intervenir dans les affaires de la Turquie, et le ministre de Russie à Napoli insista hardiment sur ce point pour excuser l'espèce d'ascendant qu'il voulait s'arroger dans les conseils du nouveau royaume. Toutefois, la

nomination d'un synode d'évêques, chargé de présider au gouvernement spirituel de l'église, annonça, de la part des Grecs, la détermination de maintenir en tout l'indépendance qu'ils avaient acquise. Cette marche ne s'accordait pas avec les vues de l'empereur de Russie; en conséquence, ses agens déclarèrent que l'église de la Grèce, en se séparant de l'autorité du patriarche, était devenue schismatique, et qu'ainsi il ne pouvait plus la reconnaître comme appartenant à l'église grecque orthodoxe, et qu'elle devenait une secte nouvelle avec laquelle il ne pouvait conserver aucune communion.

Un archimandrite, plusieurs prêtres et un chœur complet furent sans délai expédiés de Saint-Pétersbourg à Napoli, une chapelle magnifiquement ornée fut élevée près de la maison du ministre russe, et le service de l'église grecque orthodoxe y fut célébré tous les dimanches. Cette chapelle fut ouverte à tout Grec qui se persuadait que ses compatriotes étaient devenus hérétiques, et on espérait que

les alarmes de la conscience, chez les hommes pieux, ainsi que les scrupules des timides, grossiraient avec le temps le nombre des fidèles fréquentant la nouvelle chapelle, et exciteraient, dans tout le pays, une controverse religieuse qui ne pouvait produire qu'un effet, celui de créer un parti russe assez puissant pour l'emporter sur tout autre qui existait ou pourrait s'élever en Grèce.

Jamais une intrigue russe ne fut conduite avec plus d'habileté, ou avec une apparence plus plausible de succès que cette affaire de schisme; néanmoins elle échoua complètement. La chapelle fut très fréquentée, parce que les chants des choristes attiraient beaucoup de monde et que cette réunion était à la mode; mais cette manœuvre n'aboutit à produire aucune impression sur le pays. Il n'est pas improbable que ce manque de réussite peut être attribué à l'indifférence générale qui règne en Grèce sur les questions touchant les matières ecclésiastiques. L'état de dépendance auquel

les Grecs avaient été accoutumés si long-temps, la destruction de leurs temples, qui eut lieu durant la guerre de la révolution, et l'ignorance générale du clergé, contribuèrent nécessairement à diminuer, et à éteindre, presque universellement, le sentiment religieux, si fort chez les sujets de l'empire byzantin, et qui, dans le moyen-âge, les distinguait si éminemment.

Mes jours se passaient comme des heures, à Napoli, mais j'étais obligé de les économiser, parce que j'espérais arriver assez à temps à Corfou pour profiter du navire à vapeur d'Ancône, d'où j'avais le dessein de me diriger vers ma patrie. Cependant quitter la Grèce sans visiter Athènes aurait été une sorte de haute trahison classique. Ayant donc, par l'entremise de Bruno, loué un couple de chevaux, à cinq drachmes la pièce, je partis le 8 novembre pour Épidaure. Une des premières mesures de la régence avait été de rétablir toutes les dénominations des anciennes monnaies de la Grèce; en conséquence, de nouvelles pièces, dont les ma-

trices étaient d'une exécution magnifique, avaient été frappées à Munich; elles consistaient en pièces d'or de vingt drachmes, écus d'argent de cinq drachmes, drachmes, demi-drachmes et quarts de drachme d'argent, pièces de dix, cinq, deux leptas, un lepta en cuivre; cette dernière équivaut à peu près à un centime, et la drachme à un peu plus de quatre-vingt-dix centimes.

CHAPITRE XXI.

Manière de voyager en Grèce. — Hiéron. — Compagnon mystérieux. — Inquiétudes qu'il cause. — Rencontre de voyageurs. Epidaure. — Domestique grec. — Absence de bateaux. — Promenade sur le rivage. — Scène pastorale. — Souvenirs de l'antiquité.

Je ne tardai pas à reconnaître que voyager en Grèce et voyager en Turquie étaient deux choses très différentes. Un petit trot sautillant, ou plutôt une marche à pas de limaçon, est, à

tout évènement, l'allure ordinaire de voyage en Morée. En effet, les sentiers, que l'on appelle chemins, sont si rudes qu'il serait impossible à un cavalier quelconque, excepté à un Tartare, de parcourir un espace plus considérable que trois milles anglais à l'heure. Les mêmes chevaux sont souvent loués pour trois ou quatre jours de suite; ce qui ne les harasse pas beaucoup, puisque dans un jour ils franchissent rarement une étendue de plus de dix milles. Le guide marche ordinairement à pied, par derrière, chassant devant lui le cheval de bagage; ou si c'est un drôle paresseux, ce qui est très commun, il se penche, aussi bien qu'il peut, sur le cou de l'animal infortuné, entre les portemanteaux et les sacs à tapis, dort, chante ou siffle par intervalles, selon que l'idée lui en vient, ni lui, ni son compagnon en nonchalance, ne paraissant avoir autre chose à cœur, en ce bas-monde, que de faire le moins d'efforts possibles dans le plus long intervalle de temps.

Nous partîmes de Napoli à midi, et à trois

heures, nous fîmes halte à une fontaine, où, tirant une volaille de mon sac de cuisine, je dînai. Près de Ligario, je me détournai du grand chemin à droite pour visiter les célèbres ruines d'Hiéron ; ce sont effectivement des ruines, car, à l'exception de quelques restes des bancs du théâtre, il s'y trouve à peine quelque chose à voir. Je ne doute pas que des fouilles ne missent à découvert, dans ce canton, de nombreux monumens d'antiquité. Toutefois le bois sacré dédommage amplement de la peine d'y arriver : on l'appelle sacré, parce qu'il était consacré à Esculape, et comme il est situé dans une vallée, il doit avoir fourni un abri délicieux, contre le soleil d'été et d'automne, aux voluptueux habitans d'Argos, d'Hermione, d'Epidaure et même d'Athènes, quand ces villes étaient dans toute leur splendeur.

Le ravin se prolonge à une distance considérable entre deux hautes chaînes de montagnes, dont les pentes sont, de chaque côté, abondamment plantées, par la nature, d'arbres et d'arbris-

seaux de toutes les sortes, qui ont pu, non seulement ombrager, mais aussi embellir le tableau. Ils descendent le long des flancs inclinés de ces monts, depuis leurs sommets jusqu'au bord d'un torrent qui se précipite au travers de la vallée profonde ouverte au dessous. Le murmure des ruisseaux qui tombent dans ce torrent du haut des rochers voisins, le gazouillement des oiseaux, l'ondulation des branches, quand un vent salutaire les mettait en mouvement, le bruit continuel des sources minérales, célèbres pour leur efficacité dans la guérison de la fièvre, ou pour restaurer les forces défaillantes du corps humain, la proximité de temples magnifiques où les malades venaient rarement prier en vain pour recouvrer la santé, et un théâtre magnifique, où la muse dramatique de la Grèce déployait tous ses charmes, étaient bien calculés pour communiquer à ce bocage le caractère de sainteté que son aspect justifie même aujourd'hui.

Pendant que nous suivions cette vallée par

des sentiers sinueux, qui nous conduisaient tantôt jusqu'aux bords du torrent où nous semblions perdus dans l'obscurité, tantôt sur le haut des pentes, d'où nous pouvions à peine discerner l'écume brillante dans les jours passagers qui, çà et là, trouvaient leur chemin vers les abîmes profonds, nous fûmes brusquement rejoints par un voyageur enveloppé d'un manteau, et dont l'air rusé et les manières réservées n'attirèrent nullement ma confiance. Je dois avouer franchement que je regardai cette jonction, qui semblait accidentelle, comme une affaire arrangée d'avance entre mon guide et le capitaine d'une bande de brigands. Quand nous passions sous la porte extérieure de Napoli, je croyais avoir remarqué des signes mystérieux échangés entre ce guide et un homme d'un aspect militaire qui marchait à cheval dans la même direction que nous; mais, comme il avait bientôt tourné vers un petit champ à côté de la route, et où il mit pied à terre, j'avais oublié cette circonstance; toutefois, après avoir

examiné la physionomie de cet étranger, je me convainquis que c'était le même personnage.

Après les expressions ordinaires de salutation, nuls signes de reconnaissance mutuelle n'échappèrent à mes compagnons. Nous marchions en silence. Le sentier à travers la forêt de la montagne était si étroit que nous étions obligés de n'avancer que l'un après l'autre, le guide en tête, moi ensuite, et l'homme que je prenais pour un bandit décidé formait l'arrière-garde. Ayant par hasard regardé derrière moi, parce que mon cheval s'arrêta pour boire à un ruisseau qui coupait notre chemin, j'aperçus l'étranger occupé à replacer un pistolet dans sa ceinture, où un ataghan présentait aussi un état formidable de préparatifs, si quelque projet hostile était médité contre moi qui n'avais aucune arme, pas même mon parapluie, puisque je l'avais perdu.

Avant que mon coursier eut étanché sa soif, mon guide rebroussa chemin vers le ruisseau, où nous nous trouvâmes face à face, les chevaux

étant, je le présume, les seuls individus de la troupe qui se réjouissaient de la circonstance. Je crus qu'ils n'auraient jamais fini de boire l'onde cristalline, qui s'élançait de roc en roc au dessus de nous. Je me demandais intérieurement de quelle manière l'homme armé avait résolu d'entamer l'accomplissement de son dessein; s'il avait l'intention de commencer son opération avec son ataghan, ou de réserver cette arme pour son dernier moyen, ou s'il comptait préluder avec son pistolet, et, dans ce cas, à quelle partie de mon corps il comptait viser la première. Je ne doutais nullement que ma vie ne courût un danger imminent; mais j'étais également résolu à deux choses : premièrement, à n'être pas pris au dépourvu, et secondement, à devenir moi-même l'assaillant, au moment où je découvrirais quelque mouvement indiquant sans équivoque un acte d'hostilité. A tout évènement, il devra y avoir un combat pour ma vie, me disais-je, et il n'est pas impossible que je réussisse à pousser mon antagoniste avec son cheval

jusqu'au bord du précipice, d'où il roulera probablement jusqu'au fond.

Mon cheval, s'étant suffisamment rafraîchi à la source fraîche, se remit en route le premier. Je n'avais pas d'objection contre ce changement, parce que si le guide me suivait immédiatement, ce qui arriva en effet, il s'interposerait jusqu'à un certain point, comme un bouclier, contre toute attaque soudaine, et peut-être recevrait la première balle qui me serait destinée. Nous courions sur des rochers couverts de bois si touffus, que nous étions fréquemment contraints de baisser la tête pour n'être pas atteints par les branches des arbres : à la fin, cet inconvénient se multiplia tellement, que nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de laisser nos chevaux aller à leur gré. Alors, ce fut pour moi une certitude morale que cette route particulière, impraticable pour des cavaliers, avait été choisie expressément par mon guide pour exécuter le complot tramé contre ma personne et ma bourse. Une ou deux fois, il me survint une idée très étrange:

c'est que la meilleure manière d'agir serait de devenir moi-même un brigand; de commencer par forcer le nouveau venu de donner sa bourse, et de partager le butin entre nous, conformément aux lois de l'honneur reconnues parmi les voleurs de grand chemin; mais, à une seconde idée, je me contentai de prendre note d'une proposition à cet effet, pour la discuter quelque jour.

Aucun rayon du soleil n'éclairant plus les rochers qui s'élevaient du fond de la vallée, elle prit à chaque moment une teinte plus profonde d'horreur qui fit presque glacer mon sang dans mes veines. Nous avions jusqu'alors suivi, soit à cheval, soit à pied, le côté méridional; mais nos chevaux, qui continuaient à avancer sans leurs cavaliers, ayant tourné brusquement vers le fond du ravin obscur, mes compagnons coururent avec vitesse, m'eurent bientôt dépassé, et disparurent dans l'ombre. Avaient-ils hésité dans leur projet? ou bien, s'étaient-ils hâtés d'aller avertir leurs complices de mon approche?

Chacun sait que la vallée que nous traversions abonde en marbre vert extrêmement beau. En conséquence, je devins amateur, et je ramassai des échantillons dont je chargeai mes poches et mes mains, ignorant si je n'aurais pas bientôt l'occasion de me servir de ces pierres pour mon utilité, et non pour mon agrément. Ma route était marquée si distinctement sur le marbre poli, que je ne pouvais la méconnaître, surtout quand j'entendis des voix venant d'en bas, et vers lesquelles, quoiqu'en proie aux plus violens soupçons, je dirigeai mes pas par un mouvement indélibéré. Que l'on juge de ma surprise, quand j'aperçus cinq autres cavaliers rangés du côté du torrent, tandis que mon guide, qui m'appelait de toutes ses forces, tenait mon cheval, et m'invitait à le monter tout de suite. La lune, qui venait de se lever, répandait sa lumière sur toute la troupe, et je distinguai trois figures complètement accoutrées, une sur un mulet et avec un enfant dans ses bras; enfin, un vieillard enveloppé d'un manteau. Le petit innocent dormant

sur le sein de sa mère était un gage assuré de paix; sa vue ramena mes idées dans leur canal naturel. Je traversai le torrent, et je rejoignis la bande : ces gens me dirent qu'ils allaient aussi à Épidaure, et comme le dernier compagnon ne se montrait pas, j'en conclus qu'il avait jugé imprudent de poursuivre plus loin sa proie désignée.

Le claquement de plusieurs moulins mis en mouvement par les torrens m'annonça la nouvelle agréable que nous n'étions pas loin de notre destination pour cette nuit. Cette indication fut bientôt confirmée par les aboiemens de chiens nombreux. Quelques maisons éparses, et desquelles brillaient des lumières, eurent bientôt levé tous mes doutes à cet égard ; alors, mon guide, trottant vers le bord de la mer, me fit entrer avec mon bagage dans une maison où le seul symptôme d'hôtellerie que j'aperçus fut un foyer près duquel il y avait une vieille cafetière, et près d'un mur en pierre une plate-forme en bois qui servait de divan. Hélas! me disais-je, ceci peut-il être Épidaure?

Je sortis pour voir s'il y avait dans le port quelque navire prêt à partir pour Égine ou le Pirée : je n'en trouvai pas. L'eau était si calme, que si j'avais pu affréter un petit canot, et persuader à son maître de me faire traverser à la rame le golfe Saronique, j'aurais préféré de passer la nuit en mer, plutôt que dans la hutte abominable où mon guide m'avait consigné. Vains projets ! il n'y avait pas dans toute l'étendue du port le moindre bateau.

Les gens avec lesquels j'étais arrivé étaient allés loger chez leurs amis, dans le village ; car, ainsi que je l'appris plus tard, ils étaient, comme moi, en route pour Athènes. Ils ne pouvaient m'offrir l'hospitalité; mais ils eurent la bonté d'envoyer, pour me servir, un domestique grec parlant français, et je dois rendre à cet homme la justice de dire qu'il était très obligeant, et ne négligea rien pour m'être utile. Il me fit du café excellent, où il mêla des œufs, acheta ou déroba un poulet, qui fut bouilli en quelques minutes, brossa mes habits, nettoya mes bottes, m'aida

à me coucher sur une natte propre étendue sur le divan, me couvrit d'une courte-pointe propre qui lui appartenait, et qu'il avait placée à mon service; ensuite, posant la lampe près du feu, il me recommanda de ne pas tarder à m'endormir, en m'assurant qu'il reviendrait le lendemain matin de bonne heure.

Mon hôte, qui jusqu'alors avait été absent, rentra bientôt, suivi de deux ou trois personnes qui venaient d'arriver de Napoli. Après un léger souper de poisson frit froid et d'un peu d'ail, ces étrangers, qui paraissaient être des marchands, se placèrent sur un autre divan préparé pour leur usage. Après les fatigues et les appréhensions de la soirée, je me livrai au sommeil avec un sentiment de confiance qui ne fut pas même interrompu par un songe. Vers sept heures du matin, je me levai, et me baignai dans la mer.

Le soleil brillait déjà au dessus d'Égine; mais nulle part on ne découvrait une voile : il paraissait que tous les navires appartenant à Épidaure étaient retenus depuis trois à quatre jours sur le

rivage athénien du golfe, et pourraient y rester encore une autre semaine, à moins que quelque souffle de vent favorable ne les mît en mouvement et les repoussât de notre côté; et alors, il était assez probable que les mêmes vents continuant à souffler du même coin, nous serions empêchés, pendant une autre semaine, de sortir de la baie. Quelle belle perspective pour un homme pressé! Oh! combien je désirais un de nos navires à vapeur! Pendant que je portais mes regards sur cette mer tranquille, que ne ridait pas le moindre souffle d'air, et brillante comme un lac d'or fondu aux rayons du soleil levant; les magnifiques hauteurs du promontoire de Méthana à ma droite; Égine, semblable à un nuage, devant moi; à gauche, Salamine, à peine visible, de même comme un nuage, et le Parthénon, justement au dessous de mon horizon, j'étais enchaîné, pour ainsi dire, au rocher sur lequel je me tenais, incapable de le laisser derrière moi!

J'examinais les eaux à mes pieds : elles étaient

si limpides, que je pouvais compter les cailloux du fond de la mer, et même distinguer la diversité de leurs couleurs. C'était, en effet, un fond de mosaïque du plus beau genre, jonché de morceaux de marbre rouges, bleus, verts, violets, jaunes, blancs comme la neige, noirs comme le jais; les nuances de chacun étant apportées à l'œil avec un éclat particulier, à travers l'onde cristalline où ils étaient plongés. Je ne doute pas que nous ne devions à un tableau pareil à celui que je contemplais alors l'idée primitive de ces incrustations que le goût pur de l'antiquité a multipliées partout sur les pavés, les murs, les plafonds, non seulement des temples, des palais, des cours de justice et des théâtres, mais aussi des maisons particulières les plus ordinaires. Les variétés de marbres que l'on apercevait à travers l'élément diaphane étaient innombrables. La nature, qui ne cesse jamais d'attirer l'œil de l'homme sur ses opérations, même quand elle décore les réduits les plus solitaires de ses domaines, semblait avoir pris un plaisir infini à éparpiller

ces échantillons dignes de parer le ciel, comme si elle eût voulu présenter un modèle de ces ouvrages de l'art que le génie de la Grèce et de l'Italie a portés à un si haut point de perfection.

Ayant gravi la montagne à ma gauche, je découvris une seule voile qui se glissait le long du rivage d'Égine, afin de profiter de la brise de terre; car sur mer il n'y avait pas le moindre souffle d'air; mais à mesure que cet objet grossissait à mes yeux, et que je pouvais distinguer la toile qui se gonflait, la proue du navire étant, comme je le pensais, tournée vers Épidaure, il disparut graduellement, en se dirigeant vers le cap Colonne. Une autre tache blanche devint apparente dans le voisinage de Salamine; je l'examinai, avec une attention soutenue, jusqu'au moment où elle grandit et prit la forme d'un navire, en s'approchant de la petite île de Cecryphalos, où elle resta quelque temps immobile. À la fin, elle devint encore plus distincte; mais elle était plus près d'Égine, et prenait, comme je le craignais, la même route que l'au-

tre ; mais heureusement je me trompais. Je pus apercevoir les eaux s'agitant autour de l'embarcation, ce qui indiquait que les avirons étaient en mouvement. Ce travail n'aurait pas été nécessaire si ce navire eût fait route vers le même point que celui qui venait de passer, et j'en conclus que sa destination était pour notre port. Je fus confirmé dans cette opinion par un vieux matelot que je rencontrai sur le rivage ; en retournant déjeuner à mon hôtel. Le Grec qui me servait ayant ajouté que le bâtiment arriverait vers midi, mais ne pouvait espérer avant le soir une brise de terre pour repartir, mon affaire fut de tuer le temps aussi bien que je le pourrais durant cette longue journée.

Ayant déjà fait connaissance avec la partie septentrionale du rivage, je tournai mes pas à travers des craies, et je montai sur un coteau très haut, situé au sud et dominant sur la mer ; je m'y trouvai au milieu d'un vaste tas de ruines, dont la plus grande partie était ensevelie sous des masses de murailles renversées, de lon-

gues herbes touffues, des plantes sauvages et des ronces. C'était sans doute là que s'élevait jadis le magnifique temple d'Esculape, auquel Épidaure doit sa célébrité dans l'histoire ancienne. Les pierres employées dans les fondations me parurent presque aussi grandes que celles qui composent les murs de Tirynthe, avec cette différence que les premières sont taillées en parallélipipèdes réguliers, et jointes ensemble avec du ciment : elles sont extrêmement rongées par les vents et les pluies d'une longue suite d'hivers ; mais leurs formes se dessinent encore visiblement.

De ces ruines, je me promenai le long des rochers raboteux, puis grimpant toujours plus haut, j'atteignis au sommet d'une montagne, au sud de laquelle la côte s'enfonce brusquement à une distance considérable à l'ouest, en prenant la figure d'un fer à cheval, mais en cessant d'être rocailleuse ; tout l'espace s'élevait doucement en amphithéâtre, du bord de l'eau à une grande hauteur, qui est complètement sépa-

rée de tout ce qui se trouve par derrière; car une riche verdure là tapissait entièrement : c'était un tableau tout pastoral. Des moutons, gardés par des bergères, paissaient sur les pentes verdoyantes. Deux à trois maisonnettes très propres, situées dans la vallée, étaient voisines de bocages d'oliviers. Les fleurs des coteaux déployaient des touffes de plantes en fleur, d'où des émanations suaves étaient portées au loin par les ondulations de l'atmosphère. Deux à trois ruisseaux, brillans comme des veines d'argent liquide, couraient vers la mer; un groupe de jeunes filles était occupé à laver du linge à un de ces ruisseaux; elles l'étendaient sur des arbrisseaux ou sur l'herbe, pour le faire sécher. Les bergères, suivant l'usage, filaient au fuseau et à la quenouille; un jeune garçon, qui gardait des chèvres, jouait sur un roseau un chant sauvage que je n'entendais pas suffisamment pour en donner une idée. Quelques unes des jeunes filles du ruisseau, pendant que leur linge séchait, chantaient, ou couraient, ou se lavaient

les pieds, ou peignaient leurs cheveux, qu'ensuite elles attachaient avec soin, ne songeant guère, pendant tout ce temps, qu'un Anglais prenait note de tous leurs mouvemens, seulement pour amuser les femmes de son pays.

Ici était un petit monde pastoral, bien isolé, habité par quelques pêcheurs, qui se livraient à leurs occupations dans le golfe, tandis que les femmes, également laborieuses, présentaient un tableau de bonheur parfait, et d'autant plus complet qu'elles ignoraient que quelqu'un les observait. Je me flattai que ce coin si paisible n'avait été témoin d'aucune des horreurs qui avaient accompagné la révolution, que même il avait été exempt de l'oppression des Turcs, et que, de même que Pompéi débarrassée des cendres qui la recouvraient, il m'apparaissait absolument comme il s'était montré à Homère aux jours de ses premières inspirations, quand il recueillait de la nature elle-même, et de sa connaissance personnelle des hommes et des mœurs de son temps, ces matériaux iné-

puisables qu'il incorpora ensuite dans son poëme divin.

Autour et au dessous de moi, je voyais quelques-uns des promontoires et des îles que Nestor, Agamemnon, Ménélas sont supposés avoir visités ou examinés, les mers sur lesquelles ils ont navigué, et au dessus de ma tête le même ciel sans nuage qu'ils avaient admiré. Le voile des temps anciens semblait avoir été enlevé de dessus ce canton; il m'offrait un diorama au travers duquel j'apercevais le siècle d'Ulysse, quand les occupations d'un prince ou d'une princesse différaient peu de celles du chevrier ou de la bergère, telles qu'elles se peignaient présentement devant moi. Dans toute l'Argolide, où je me trouvais, dans la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, l'Élide et l'Achaïe, et jusqu'à Ithaque, située derrière moi, les mœurs des princes et du peuple de ces temps primitifs étaient remarquables par une belle simplicité, qui, dans ce moment, m'était fortement rappelée.

les pieds, ou peignaient leurs cheveux, qu'ensuite elles attachaient avec soin, ne songeant guère, pendant tout ce temps, qu'un Anglais prenait note de tous leurs mouvemens, seulement pour amuser les femmes de son pays.

Ici était un petit monde pastoral, bien isolé, habité par quelques pêcheurs, qui se livraient à leurs occupations dans le golfe, tandis que les femmes, également laborieuses, présentaient un tableau de bonheur parfait, et d'autant plus complet qu'elles ignoraient que quelqu'un les observait. Je me flattai que ce coin si paisible n'avait été témoin d'aucune des horreurs qui avaient accompagné la révolution, que même il avait été exempt de l'oppression des Turcs, et que, de même que Pompéï débarrassée des cendres qui la recouvraient, il m'apparaissait absolument comme il s'était montré à Homère aux jours de ses premières inspirations, quand il recueillait de la nature elle-même, et de sa connaissance personnelle des hommes et des mœurs de son temps, ces matériaux iné-

puisables qu'il incorpora ensuite dans son poème divin.

Autour et au dessous de moi, je voyais quelques uns des promontoires et des îles que Nestor, Agamemnon, Ménélas sont supposés avoir visités ou examinés, les mers sur lesquelles ils ont navigué, et au dessus de ma tête le même ciel sans nuage qu'ils avaient admiré. Le voile des temps anciens semblait avoir été enlevé de dessus ce canton; il m'offrait un diorama au travers duquel j'apercevais le siècle d'Ulysse, quand les occupations d'un prince ou d'une princesse différaient peu de celles du chevrier ou de la bergère, telles qu'elles se peignaient présentement devant moi. Dans toute l'Argolide, où je me trouvais, dans la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, l'Élide et l'Achaïe, et jusqu'à Ithaque, située derrière moi, les mœurs des princes et du peuple de ces temps primitifs étaient remarquables par une belle simplicité, qui, dans ce moment, m'était fortement rappelée.

Aux premiers rayons du jour, le chef s'habillait, serrait sa tunique avec une ceinture, jetait son manteau sur ses épaules, attachait ses sandales, et après un repas substantiel de viande rôtie froide et de vin, il sortait pour aller au conseil. A son côté, pendait son glaive au fourreau duquel était aussi attaché son couteau ou poignard. Il tenait une lance à la main, et ses pas étaient quelquefois accompagnés d'un ou deux chiens de prédilection. S'il n'était pas marié, une femme discrète, choisie pour sa diligence et sa vertu, sa nourrice peut-être, ou une femme élevée dès l'enfance dans la famille, mettait également d'aussi bonne heure en mouvement tous les travaux journaliers de la famille. Quand il y avait une princesse, quoiqu'elle fût aidée par quelque femme de confiance, comme économe de la famille, elle-même dirigeait généralement toutes ces opérations; les épouses, dans ce siècle, étant remarquablement adonnées aux soins domestiques, toute leur application s'employant à rendre leur maison propre, à augmenter les

provisions de leur mari et à bien pourvoir tous leurs enfans, elles avaient rarement à leur service moins de cinquante femmes. Mais comme presque chaque objet de vêtement était préparé dans l'intérieur du ménage, où la laine, encore grossière, était transformée en tissus les plus fins, et comme chaque demeure royale était ouverte à tous les étrangers, et offrait une suite perpétuelle de fêtes données aux nobles du royaume, on ne peut guère supposer que ce nombre de femmes employées au service fût excessif.

Les plus âgées avaient soin des chambres à coucher ; sur elles aussi reposait le travail, et certes ce n'en était pas un léger que de moudre le froment avec un moulin à mains, et de faire cuire au four des galettes pour la consommation journalière. Quelques unes des femmes les plus actives étaient envoyées, avec des cruches à la main, aux fontaines publiques ; d'où elles apportaient l'eau nécessaire aux divers besoins du ménage, mais surtout pour les bains

chauds, dont on faisait communément usage chaque jour. Sur ces entrefaites, les autres ne restaient pas oisives : les unes arrosaient le pavé du palais et le balayaient ; les autres arrangeaient les couvertures de pourpre pour les lits de la salle des banquets ; celles-ci nettoyaient les tables avec des éponges et les polissaient ; celles-là rinçaient et frottaient les vases d'argent et les coupes à boire. Telles étaient les occupations de la matinée, conformément à la pratique ordinaire.

Ces travaux terminés, les femmes allaient dans un grand appartement de l'intérieur de la maison ; dans sa partie supérieure, elles recevaient, de la princesse elle-même ou de son économe, leur tâche pour le reste du jour. C'étaient des portions de laine fine teinte en pourpre qu'elles devaient filer ou tisser en vêtemens pour le prince et ses fils ; ou bien de la laine brute et grossière, dont elles faisaient des casaques pour les porchers, les bergers, les chevriers, les bûcherons, et les autres domestiques mâles ap-

partenant à la famille ; ou bien du lin, qui devait être converti en linge pour les femmes. C'était dans cette salle que chacune s'acquittait de sa besogne.

La princesse, s'asseyant ordinairement au milieu d'elles, s'occupait de quelque ouvrage léger de fantaisie, tantôt d'un voile de dentelle, tantôt d'un manteau de pourpre qu'elle brodait en or, et ornait d'agrafes en or ; ou bien elle travaillait à une tapisserie sur laquelle elle représentait une scène de bataille ou une chasse au sanglier où quelques-uns de ses ancêtres avaient acquis du renom. Si elle avait une fille, elle la gardait à ses côtés, et formait ses doigts délicats à manier la navette et le fuseau, en inculquant dans son esprit des notions de morale pure, absolument indépendantes de la religion du temps. La mère et la fille se distinguaient à peine de la troupe d'ouvrières qui les entourait, si ce n'est que leurs vêtemens étaient plus fins, leurs robes plus précieuses et leurs cheveux réunis en plis plus brillans. De même, la laine qu'elles

employaient était d'une teinte plus belle, et conservée dans un panier de filigrane d'argent, ou roulée autour d'une quenouille d'or. Près d'elles, quand la saison l'exigeait, brûlait un feu de bois de cyprès ou de cèdre, qui répandait une odeur suave et une chaleur agréable dans tout l'appartement.

Quelquefois les princesses quittaient ces occupations pour des actes de bienfaisance. Si la mère était une femme vertueuse et sensée, ses voisins s'adressaient souvent à elle pour arranger leurs disputes et leurs différens domestiques. La jeune fille était probablement fameuse, comme dans ces temps les filles des rois l'étaient, pour sa connaissance des simples, et prenait plaisir à administrer à tous ceux qui, de lieux éloignés ou voisins, venaient à elle, les secours de l'art médical que lui procurait son habileté.

La jeune princesse était également chargée du soin des habits, non seulement de ceux qu'elle-même et sa mère portaient, mais aussi

de ceux qui étaient mis en réserve pour ses frères et pour le roi son père, ou destinés à des présens aux amis de son époux futur, ainsi qu'à faire partie de son ménage à venir. Son application diligente à cette portion de ses devoirs contribuait beaucoup à sa réputation, tant chez elle qu'au dehors.

Aussi souvent qu'il était nécessaire, la jeune vierge quittait, aussitôt que l'aurore annonçait le jour, sa couche parfumée, et aidée de ses servantes, elle réunissait tous les vêtemens sales. Alors se passait une scène assez semblable à celle dont je venais d'être témoin. Les larges lavoirs étaient à une certaine distance du grand chemin, le long d'une rivière; un char, fait de planches solides, était préparé, deux mules y étaient attelées et le paquet de vêtemens y était placé. Cependant la mère, qui n'oubliait pas ses devoirs, déposait dans une corbeille des alimens de toute espèce, versait du vin délicieux, dans une outre, pour la princesse et ses compagnes; et quand sa fille

était montée, elle lui donnait une fiole d'or pour se parfumer après qu'elles se seraient toutes baignées dans le fleuve limpide.

Tous les préparatifs terminés, la princesse saisissait le fouet et les rênes, et dirigeait les mules vers les larges bassins. Ses compagnes la suivaient à pied, et des cris de joie s'élevaient du milieu de cette jeune troupe charmée de ce jour de récréation. Arrivées aux bassins qui, dans leur forme la plus recherchée, étaient de marbre, et placés dans la partie du bord de la rivière où l'eau avait une profondeur suffisante sans participer au mouvement du courant, elles s'arrêtaient, et déliant les mules, elles les laissaient en liberté brouter les gras pâturages. Ensuite les jeunes filles sortaient du char les riches vêtemens, se les partageaient, les plongeaient dans l'onde, les foulaient aux pieds et les pressaient, avec les mains, contre de grandes pierres ou des dalles polies par l'usage. Quand elles les avaient complètement nettoyés, elles étendaient ces vêtemens humides sur l'espace le plus

propre du rivage couvert de petits cailloux. Ensuite elles se baignaient elles-mêmes dans le fleuve, et après avoir parfumé d'essences leurs membres gracieux, elles reprenaient leurs vêtemens légers, s'asseyaient en cercle sur les bords verdoyans de la rivière, et y prenaient leur repas. Quand il était achevé, elles se levaient, elles dénouaient les bandelettes qui retenaient leurs cheveux mouillés et les laissant flotter au gré du vent, elles se dispersaient sur la plaine, et se divertissaient à se lancer une balle les unes aux autres. Au milieu de ces jeux, la princesse faisait entendre sa voix mélodieuse, et pendant que ces jeunes filles bondissaient sur la pelouse, riaient, chantaient, et que les échos répétaient les cris de leur joie innocente, on aurait pu les prendre, de même que celles qui étaient maintenant devant moi, pour les nymphes du fleuve voisin, qui se plaisaient à animer la douce solitude du lieu par leur présence. Elles continuaient à jouer jusqu'à ce que le soleil eût rendu aux vêtemens leur éclat ordinaire; alors elles

les pliaient et les arrangeaient avec soin dans le char. La princesse, après avoir attelé ses mules, retournait au palais, où ses frères s'empressaient autour d'elle; les uns déliaient les coursiers, les autres portaient les habits dans la salle où les femmes les serraient (1).

(1) Le lecteur reconnaîtra aisément que cette peinture agréable est tirée du chant sixième de l'*Odyssée*. E.

CHAPITRE XXII.

Marché conclu pour une place dans un bateau. — Départ pour Athènes. — Le Pirée. — Athènes. — Destruction des monumens antiques. — Feu mystérieux. — Nouvelles constructions. — Mégare. — Isthme de Corinthe. — Projets pour le couper. — Corinthe. — Changement de climat. — Agrémens de la route. — Vostizza.

Tandis que je parcourais les montagnes, en repassant dans mon esprit les souvenirs si attachans de l'antiquité la plus reculée, le bateau attendu arriva, et annonça que, le soir même, il repartirait pour Athènes. Toutefois, le patron,

aussitôt qu'il eut été instruit de mon retour, vint à moi, et commença par me dire que, si je voulais louer son bateau pour moi seul, il en serait très content, et partirait aussitôt après le coucher du soleil, moment où la brise de terre s'élève ordinairement. C'était une tentative manifeste de duper un Anglais; ainsi je dus présumer que quelques uns de mes compatriotes qui avaient voyagé en Grèce s'étaient certainement conduits en fats consommés. Leurs altesses n'avaient pas voulu condescendre à faire la traversée d'Epidaure à la côte opposée du golfe, dans un petit paquebot où leurs personnes précieuses auraient été sujettes à être souillées par l'attouchement d'un Grec ou de tout autre passager destiné pour le même lieu. Or le patron était intimement persuadé qu'il serait au dessous de ma dignité nationale de rejeter son offre, surtout quand il me proposait de mettre son bâtiment à ma disposition pour la somme modérée de cent drachmes.

Mon domestique grec lui-même ne put sup-

porter cet excès d'impertinence; dans son indignation, il dit à cet homme de s'en aller, et en même temps me demanda combien je voulais donner, parce qu'il avait envie de faire le voyage d'Athènes, et sans rien payer, si c'était possible. Je lui répondis, ce qui était parfaitement vrai, que je n'avais pas la moindre intention de fréter le bateau pour moi seul, surtout sachant que plusieurs personnes attendaient à Epidaure une occasion de gagner l'autre côté du golfe, et que, de plus, bien loin d'avoir la moindre répugnance à voyager en compagnie très mélangée, c'était ce que je préférais. « Quant à moi, ajoutai-je, » le bateau n'étant pas ponté, les passagers peu- » vent le remplir jusqu'à la hauteur du mât, je » m'arrangerai du reste. Et combien êtes-vous » disposé à donner pour votre passage? » — « Oh! monsieur, je suis un pauvre homme; peut- » être me demandera-t-on une drachme et de- » mie. » — « C'est bien assez, repris-je, car » ce n'est qu'une traversée de quelques heures, » et je ne paierai rien de plus. »

La première négociation ayant échoué, le patron eut l'impudence de revenir à moi, et me demanda si, à tout évènement, je ne désirais pas retenir pour moi la meilleure place de son bâtiment, que je pouvais avoir pour la somme modeste de trente drachmes. J'allai regarder le bateau, afin de bien comprendre ce que cet homme entendait par la meilleure place. C'était un bateau côtier ordinaire, non ponté; le fond était couvert de petit gravier en guise de lest; et sur ce gravier, à moins que je n'eusse un matelas, et je n'en avais pas, je pouvais m'asseoir partout où je le désirerais. Je remerciai le patron de son offre obligeante, et je lui fis entendre en même temps que je n'avais nulle ambition de me distinguer en aucune façon de ses autres passagers, et que je paierais le prix ordinaire, quel qu'il fût, mais pas un leptà de plus. « Alors, » reprit-il, d'un ton de mauvaise humeur, vous » ne viendrez pas dans mon bâteau. » — « Eh » bien, répliquai-je, alors vous, vous ne par- » tirez pas ce soir, du moins sans moi. »

Ayant exposé l'affaire au capitaine du port, qui devait viser mon passe-port, il me dit que j'avais raison et qu'il ne permettrait pas au bateau de sortir du port, si le patron persévérait à vouloir commettre une telle extorsion, ajoutant qu'il en était tout honteux. Aussitôt il envoya chercher cet homme et le tança vertement de sa conduite, qui était une flétrissure pour le royaume. Mon Grec, qui avait été mon drogman dans cette affaire, parut extrêmement étonné de cette nouvelle révolution. Ainsi, se dit-il, ou plutôt sembla-t-il se dire, les Anglais ne seront plus pillés ouvertement !

Vers huit heures du soir, j'allai à bord avec mon bagage : je pris ma place sur le gravier, et je m'assis sur mon porte-manteau. Peu à peu arriva une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, comprenant les gens que j'avais vus dans la vallée ; ils avaient des lits et des matelas, et se couchèrent tout de suite pour dormir. A neuf heures, nous mimes à la voile avec un vent assez

bon ; mais bientôt il cessa entièrement. La nuit était superbe, et si claire que je n'eus pas un seul instant l'idée de me livrer au sommeil pendant que je contemplais la voûte azurée du ciel, sur laquelle les étoiles brillaient de l'éclat le plus vif, et que je présumais que je ne tarderais pas à apercevoir le Parthénon. En conséquence, à la première lueur de l'aurore, tandis que nous doublions Égine, je découvris ce monument encore glorieux consacré par les anciens à la déesse de la sagesse et du génie. « Si les progrès » de sa décadence, dit M. Hobhouse, sont aussi » rapides qu'ils l'ont été depuis plus d'un siècle, » dans un petit nombre d'années, pas un seul » morceau de marbre ne se tiendra sur l'autre » dans la place qu'occupe le Parthénon. » Je m'attendais à trouver cette prophétie réalisée, car il était bien connu que les Turcs, avant de quitter Athènes, avaient détruit, de gaieté de cœur, tous les restes de son ancienne magnificence sur lesquels ils avaient pu mettre la main.

Quelle surprise agréable j'éprouvai donc en apercevant qu'une masse considérable de colonnes restait encore pour attester les miracles dont l'architecture est capable! les véritables dieux du paganisme étant les hommes qui pouvaient concevoir et incorporer dans une forme permanente les idées qui, même aujourd'hui, respirent au milieu des sculptures de ce temple mutilé.

Je fus toute la journée comme Tantale; car on ne put avancer qu'à la rame, pas le plus léger souffle de l'atmosphère n'étant venu à notre secours. Ce ne fut qu'à quatre heures après midi que nous entrâmes dans le Pirée, où il y avait beaucoup de mouvement. Plusieurs navires grecs étaient mouillés dans le port; un vaisseau de guerre français sur la rade, et des bâtimens marchands, du port de quelques centaines de tonneaux, débarquaient ou prenaient à bord leurs cargaisons dans l'ordre le plus régulier. Une centaine de chevaux et de chameaux attendaient

sur la plage qu'on les employât, parce que la route du Pirée à Athènes, dont la longueur est de cinq milles, est maintenant parcourue principalement par ces animaux, transportant sur leur dos toutes sortes de fardeaux, quoiqu'elle ne soit nullement impraticable pour les voitures. Je me procurai des chevaux sans perte de temps; et, après avoir traversé pendant une heure et un quart les bois d'oliviers qui occupent l'espace compris entre Athènes et la mer, et au milieu desquels des détachemens de troupes bavaroises, campés dans des cabanes en planches, étaient occupés à élargir et à réparer le chemin, j'allai descendre à l'hôtel de Casali, où on me donna une chambre excellente.

Un bon dîner et une bouteille de véritable vin de Madère vieux me dédommagèrent des privations de la matinée; et après mon lit de gravier, celui de Casali me parut parfait. Mais le lendemain, quand je sortis pour examiner les merveilles d'Athènes, hélas! elles ne se présentent plus aux yeux du voyageur! Cette ville, jadis su-

perbe et toute de marbre, était, à la lettre, une masse de ruines; ruines chétives de maisons en terre et de misérables mosquées, formant de toute part des tas si confus de décombres, qu'en marchant, il me fut absolument impossible de noter quelque chose de remarquable dans les rues ou dans les bâtimens qui pût m'aider à trouver mon chemin d'une porte de la cité à l'autre. A l'exception des restes de l'Aréopage, du temple de Thésée, qui est encore dans un état de conservation parfaite, des célèbres colonnes du temple de Jupiter Olympien et du Parthénon, il n'existe maintenant à Athènes rien de tous les édifices magnifiques dont elle fut décorée avec tant de profusion aux jours de sa gloire.

Je consacrai, en conséquence, tout le jour à l'Acropole, contemplant, avec un degré d'admiration que chaque moment augmentait, les colonnes, les chapiteaux, et surtout les entablemens, que le temps avait épargnés, ou que le vandalisme n'avait pas violés sur cette montagne sainte. « *Le temps a épargné!* » Cette

phrase n'a pas de sens ici, parce que le ciel de l'Attique jouit de cette singulière propriété de conserver dans leur pureté immuable chaque forme ou chaque trait particulier, même le rameau le plus menu, la fleur la plus délicate, la veine et la courbure de feuille la plus mince, le sourire le plus léger de la beauté, que le sculpteur sut appeler à l'existence sur les marbres des carrières du Pentélique. Les têtes même qui ornent ces colonnes sont aussi arrondies et aussi fraiches en ce moment qu'elles l'étaient du temps de Périclès. Un marbre qui, par un hasard heureux, avait échappé, parmi les ruines, aux recherches des spoliateurs, fut relevé peu de jours avant mon arrivée : il offrait une coupe à anses entourée d'une guirlande de feuilles de vigne. Le vase se détachait réellement de la masse dont il faisait partie, et la guirlande semblait avoir été terminée à l'instant par le ciseau de Phidias. Dans un climat semblable, ce n'est pas une licence poétique de dire que les amaranthes sont immortelles, rivalisant avec celles que les

esprits sublimes emploient pour attacher les boucles de leur chevelure brillante.

Non, c'est à l'homme seul, c'est à ses sacriléges contre la divinité du génie; c'est à ses passions insensées, qui l'excitent toujours à faire la guerre à sa propre race; c'est au désir insatiable de dévastation générale qui parfois l'anime, comme s'il obéissait aux ordres de quelque mauvais esprit, ou à un motif plus vil, la soif de l'or, la rapine, pour rétablir la fortune ébranlée d'un pauvre titré, ou pour transformer un aventurier en parvenu, c'est à cela, ô saint monument! saint même après que tous les vices de notre nature se sont déchaînés avec excès contre tes sanctuaires et tes autels, que nous devons ces colonnes abattues, ces chapiteaux brisés, ces entablemens ébranlés et mutilés, qui attestent à la fois, et la poussière méprisable, et la substance divine dont l'homme est composé.

Si le Parthénon fût resté parfait, il eût été l'Iliade en marbre, en marbre du mont Penté-

lique; le langage poli, immuable, éloquent d'une conception sublime, le modèle vivant de l'esprit pour tous les siècles, et qu'aucun siècle n'égalera jamais. Minerve, à qui ce temple fut élevé, n'était pas un être fabuleux : sa sagesse renommée, les terreurs que ses foudres lançaient sur les champs de la guerre, sa préférence pour l'olivier et pour les arts d'une paix prospère dont cet arbre est le symbole, la beauté éclatante de sa présence quand elle reçut tout à coup l'existence, complètement vêtue de la tunique tissue par l'artiste immortel; son admission immédiate dans l'assemblée des dieux, son amour pour le genre humain, la protection particulière qu'elle accordait à l'Attique, ses vertus inflexibles, la pureté incomparable de sa vie, la peine qu'elle prit pour enseigner aux rois la manière de cultiver la terre, et aux Argonautes celle de naviguer sur la mer; enfin, aux bergères l'art de jouer du luth; son habileté dans la broderie, la peinture, la poésie, la sculpture, et la perfection exquise de goût qui brillait dans tous ses ouvrages, n'étaient que le

tableau, déployé par le Parthénon lui-même, du génie transcendant que l'esprit humain, dans ses inspirations les plus sublimes, peut montrer soit dans les ouvrages de la pensée, soit dans ceux de la main.

En voilà assez sur ce monument qui, par les soins d'un gouvernement éclairé, peut, je l'espère, être regardé maintenant comme impérissable, et rester pour inspirer aux nouvelles générations de la Grèce les pensées majestueuses de l'antiquité. L'atmosphère même de ces ruines est favorable à la naissance de nobles inspirations. Il est à peine possible, à un esprit quelconque tant soit peu ouvert aux idées de perfectionnement, de contempler sans une certaine émotion les figures qui vivent encore sur cet entablement, d'observer l'ame exprimée dans leurs regards, la grace avec laquelle elles montent à cheval, ou la vigueur avec laquelle, debout à terre, elles font reculer leurs fiers coursiers, ou la manière dont elles tiennent la flûte, ou font retentir l'air du son triomphant du tambour de Bacchus, en se

rendant au temple en cortége dansant, ou en revenant des champs de la victoire.

Une sentinelle, native de l'île de Cérigo, remarquant que je m'étais promené toute la journée au milieu de ces ruines, me dit que je ne devais pas quitter l'Acropole sans examiner ce que lui et ses compagnons regardaient comme la plus grande curiosité de ce lieu. Il appela un des gardes, et lui dit de me montrer le feu mystérieux, ainsi qu'il l'appelait. Après être sorti du portique du temple, je tournai, sous la direction de cet homme, à droite, et descendant quelques marches vers le corps-de-garde, j'arrivai à une partie des fondemens du Parthénon, qui sont composés de grands blocs de marbre ajustés ensemble sans ciment. En regardant entre deux de ces blocs, qui n'étaient séparés l'un de l'autre que par un intervalle d'un peu plus d'un huitième de pouce, je vis distinctement dans l'intérieur du mur une lumière d'un jaune pâle, semblable à celle d'un cierge en plein jour.

D'abord, j'examinai tout à l'entour, pour voir

si ce ne serait pas le résultat de quelque supercherie pour procurer une petite gratification à la garde; mais je ne pus découvrir nul fondement à l'appui de ce soupçon. Le soleil ne donnait pas alors sur cette partie de l'Acropole ; et les soldats m'assurèrent que la clarté était toujours plus forte pendant la nuit. Je considérai attentivement une ou deux autres ouvertures dans le voisinage immédiat de celle-là, et j'aperçus une lumière pareille que ces hommes n'avaient pas vue auparavant, et qui excita leur étonnement d'une manière bien propre à me convaincre qu'au moins ils n'avaient participé à aucune fraude. Il n'y avait autour de ce lieu ni chaleur, ni fumée, et le mur avait une épaisseur de trois à quatre pieds au moins, et peut-être plus. Je conclus que cette lueur était produite par quelque substance ou quelque insecte phosphorique dans l'intérieur de la construction; et je dus regretter qu'elle n'eût pas été connue des prêtres du Parthénon dans l'antiquité; car, alors, elle nous eût été transmise par la tradition comme la di-

vinité de quelque oracle, ou comme une portion d'un feu sacré qui ne s'éteignait jamais.

L'emplacement de l'Aréopage, du rocher nivelé d'où les orateurs avaient coutume de haranguer le peuple d'Athènes; le lieu où était la tribune; les entailles dans le précipice où les lois et les actes de l'autorité étaient affichés et promulgués; le caveau qui passe pour avoir été la prison de Socrate; la pierre remarquable, encore aussi glissante et presque aussi brillante que la glace, le long de laquelle on dit que les femmes sans enfans se laissaient glisser jadis, croyant, par cette pratique, remédier à leur stérilité, et d'autres curiosités d'un genre moins remarquable, me firent passer une autre matinée : je me flattais, de plus, qu'une rue longue et étroite, remplie de boutiques de toutes les sortes, qui avait échappé aux dévastations des Turcs, conservait un air d'antiquité, et la diversité d'objets qu'elle offrait, tels que fruits, épiceries, vins, liqueurs spiritueuses, mercerie, ouvrages de tailleurs, de cordonniers, de forgerons, de dé-

videurs de soie et de fabricans de soieries, de glands et de galons d'or, avait pu souvent servir à distraire les réflexions profondes de Démosthène revenant de l'assemblée du peuple; ou celles d'Euripide sortant du théâtre; ou celles d'Aristide quittant la place publique, où il s'était entendu calomnier à cause de ses vertus qui le faisaient surnommer le Juste. Mais je n'aurais jamais fini de rêver en plein jour, si j'étais resté plus long-temps à Athènes. Ainsi, ayant, avec M. Griffith, examiné la belle maison qu'on venait de finir pour la légation britannique, visité les nouveaux bâtimens que l'on élevait dans son voisinage, et qui sont destinés à être le quartier à la mode de la capitale; observé les lignes des nouvelles rues tracées au milieu des ruines de l'ancienne Athènes, et les jolies maisons déjà finies dans diverses parties de la nouvelle ville, où le marteau et la scie sont en mouvement de tout côté, je retins une paire de chevaux, et me voilà sur le chemin de Corinthe.

Mais ce chemin n'en était réellement pas un:

il n'y avait place que pour un cheval, dans ce sentier, entre des coteaux tapissés et parsemés de cette espèce de thym qui permet aux abeilles du mont Hybla, situé à peu de distance, de produire le miel le plus délicieux du monde. De même qu'un dieu du paganisme, tous les matins je me régalai de ce miel : j'en attachai à l'arçon de ma selle un pot pour un petit étranger qui, je l'espérais, me saluerait à mon arrivée dans mes foyers. Les rochers de la Grèce sont partout embaumés de végétaux qui ne peuvent tirer leur nourriture que de l'air. Sortant des montagnes, nous descendîmes vers le bord de la mer, vis à vis de Salamine et de ses eaux fameuses où les armées persanes furent vaincues par une poignée d'hommes libres : nous traversâmes les ruines d'Éleusis, et nous fîmes halte pour la nuit à Lyssa, dans une espèce d'auberge où chevaux, mulets, baudets et hommes dormaient tous ensemble, je puis le dire, sous le même toit. Le sol de la partie habitable de l'écurie était revêtu de planches propres, sur lesquelles on étendit

pour moi un tapis de crin. Le propriétaire de l'habitation se tapit dans un coin; plusieurs Grecs s'étalèrent de différens côtés; et, enveloppé de mon manteau, je trouvai même le lit en planches et le tapis de crin préférables à une couche de gravier.

Vers deux heures du matin, le 13 novembre, mon guide me réveilla, et je pris gaiement avec lui le chemin de Mégare. Le sagittaire et ses groupes d'étoiles répandaient dans le ciel un vif éclat, qui ne commença à pâlir que lorsque nous entendîmes le chant des coqs de Mégare. Bientôt après, nous entrâmes dans l'isthme de Corinthe, en continuant à longer le bord de la mer: Salamine à notre gauche; le soleil se levant au dessus d'Égine; Négrepont, comme un nuage à une grande distance; les montagnes d'Épidaure, hautes comme les géans de l'air; la mer au dessous de nous, tranquille comme un lac. Les rochers sur lesquels nous cheminions étaient soulevés en une infinité de formes, à pics et dentelés : ici, la route était barrée par les

racines tortueuses des arbres ; là, par des arbres qu'un orage avait renversés; plus loin, nous étions menacés d'être écrasés par des masses de rochers suspendus sur nos têtes; tantôt nous courions le danger, si nos animaux faisaient un faux pas, d'être précipités dans les eaux si calmes qui baignaient ce rivage escarpé.

Mais à ces périls dont nous pouvions, à l'occasion, nous garder par la simple précaution de laisser nos chevaux marcher à leur fantaisie, je trouvai une compensation en prenant à travers des espaces de forêts encore bien garnies de feuilles, et dont les éclaircies offraient des vues de la mer Égée que nul pinceau ne pourra jamais imiter. On peut représenter des arbres et des îles, le ciel et l'eau; et une perspective aérienne à travers une ouverture dans un bois antique peut être peinte par un maître de manière à ressembler à un paysage enchanté; mais ici c'était le paysage enchanté qui, lui-même, se présentait animé par ces ombres et ces lumières mystérieuses sans cesse changeantes que l'ar-

tiste ne peut faire descendre du ciel, c'étaient les souvenirs des siècles brillans, des temps héroïques, des chefs-d'œuvre incomparables de la poésie et de l'éloquence, et des noms immortels consacrés et conservés dans un temple immense et glorieux où le silence dirige toujours son sceptre vers le passé.

A midi, l'Acropole de Corinthe s'offrit à mes yeux, et peu d'heures après, j'entrai dans cette ville où je passai la nuit; et quelle nuit! que le ciel nous en préserve! Jamais auparavant je n'avais entendu le tonnerre gronder avec tant de violence, jamais je n'avais vu des éclairs si vifs; cet orage épouvantable dura près de cinq heures sans interruption, autour des rochers de cette haute citadelle. Si elle n'eût pas servi de conducteur naturel au fluide électrique, je ne sais réellement pas comment les maisons qui subsistent encore à ses pieds auraient pu échapper à une destruction complète. La pluie tombait par torrens.

Le lendemain matin, ayant grimpé sur la

montagne, je questionnai les sentinelles bavaroises sur les impressions qu'elles avaient ressenties pendant la nuit. Ces soldats avouèrent qu'auparavant ils n'avaient jamais su ce que c'était que la guerre des élémens, et qu'ils avaient conçu des craintes extrêmes pour leur magasin à poudre. Heureusement il n'était arrivé aucun accident. La terre et les collines plus basses qui entouraient l'Acropole exhalaient une fumée épaisse de vapeurs que le soleil élevait, tant le terrain était imbibé d'eau. Néanmoins, j'aperçus, même avant d'être arrivé à mi-chemin du sommet, la mer Egée, le golfe de Lépante, se touchant presque l'un l'autre, et invitant la main des entreprises commerciales à compléter le canal déjà en partie creusé pour unir les deux mers.

Je ne connais aucun projet conçu pour l'avantage de la Grèce qui fût aussi bien calculé pour développer ses richesses naturelles, pour exciter un esprit général d'industrie parmi ses habitans, et pour assurer à cette industrie les

gains les plus considérables, que celui-là dont l'invention n'est pas moderne, et qui a pour objet d'anéantir l'isthme. On établirait par là une ligne directe de communication par laquelle toutes les parties de la Grèce, séparées l'une de l'autre par le prolongement de la Morée et par les difficultés que la navigation éprouve à doubler les caps de cette péninsule, seraient unies immédiatement. Missolonghi et Lépante, Patras et même Gastouni, ne se trouveraient, par le moyen des navires à vapeur, qu'à quelques heures de distance du Pirée. Le golfe de Lépante, où maintenant on aperçoit à peine une voile, deviendrait un autre Bosphore, le grand chemin des vaisseaux marchands et des navires à vapeur allant des îles Ioniennes à Athènes et aux Cyclades. Toute la côte d'Albanie s'intéresserait à ce changement, dont l'influence s'étendrait à Naples, à Ancône, à Venise, et surtout à Trieste, qui devient maintenant une position commerciale très importante.

Athènes qui, dans peu de mois, arrivera jus-

qu'au bord de la mer par ses chemins de fer, serait alors un marché où s'échangeraient les productions de l'Orient contre les productions et les ouvrages des manufactures de l'Occident. Corinthe atteindrait à un degré de splendeur qu'elle n'a jamais connu auparavant. Les eaux du golfe de Lépante, qui sont aujourd'hui comme stagnantes, seraient animées; les rivages de chaque côté, si dangereux pour la santé, en été et en automne, à cause de la quantité de grandes plantes sauvages qui alors y foisonnent, seraient labourés et cultivés; les fièvres de la Grèce disparaîtraient, la population s'accroîtrait rapidement, le cotonnier, la vigne, le froment, l'huile, qui peuvent croître dans toutes parties de la Morée ou de la Grèce occidentale où les rochers ne sont pas absolument dépouillés de terre, assureraient à l'agriculteur, au marchand et à l'armateur une occupation constante et très lucrative.

Je crois que la largeur réelle de la portion de l'isthme qui reste encore à couper n'excède pas

beaucoup quatre milles anglais. On en compte deux à travers une plaine sur la côte occidentale de cette langue de terre, où les anciens ont creusé un canal profond de quatre-vingts pieds et large de trois cents. Son embouchure est maintenant comblée par les sables du golfe de Lépante; il serait facile de les déplacer, et on pourrait tirer parti du reste de l'excavation, qui est encore visible dans une étendue de six cents pieds. L'entreprise ne rencontrerait des difficultés considérables que dans les faîtes de rochers qui se prolongent de Mégare à l'Acrocorinthe, et dont les sommets ont une élévation de deux cents pieds au dessus du niveau de la mer.

La moitié du nombre d'hommes employés sur les bords du Danube pourrait, dans un intervalle de deux à trois ans, creuser à travers ces rochers, à l'aide de la poudre à canon, un *tunnel* assez profond pour que des navires de toutes les dimensions pussent être pris à la remorque dans le passage par des bâtimens à vapeur. Les anciens, qui n'avaient pas comme

nous à leur disposition deux agens aussi puissans que la poudre à canon et la vapeur de l'eau en ébullition, purent cependant pénétrer dans l'intérieur de ces rochers, sous les yeux de Néron; mais après le départ de cet empereur, les travaux furent abandonnés. Au delà de ces rocs, on observe un ravin remarquable qui pourrait être aisément élargi, et qui se prolonge jusqu'au golfe Saronique.

Quelques personnes ont imaginé que même si on surmontait ces difficultés, il resterait encore un inconvénient invincible résultant de ce que l'eau, sur la côte orientale de l'isthme, est plus haute que sur celle du golfe de Lépante; mais réellement ceci n'est qu'une supposition. S'il en est ainsi, les eaux, lorsque tous les obstacles qui les séparent auraient été enlevés, ne tarderaient pas à reprendre leur niveau commun; ou bien, si du côté oriental il existait une élévation, et si, par une circonstance quelconque, elle devait, suivant les probabilités, être permanente, on pourrait, dans le cas où elle serait considérable,

y remédier par une suite d'écluses; dans le cas contraire, elle ne produirait d'autre effet que d'occasioner un fort courant vers le golfe de Lépante, et par conséquent débarrasserait le canal de tous les sables qui jusqu'à présent se sont accumulés au fond de ce golfe. On m'a dit que la dépense totale d'une telle entreprise ne dépasserait pas de beaucoup un demi-million sterling (12,500,000 fr.). Il semble raisonnable de calculer le bénéfice de ce capital, après l'achèvement des travaux, à dix ou quinze pour cent au moins.

Les fameuses colonnes antiques faites chacune d'un seul bloc de pierre, dont tous les voyageurs ont fait mention, sont à Corinthe, si on en excepte l'Acropole, les seuls objets curieux. La ville elle-même est à peu près aussi informe qu'Athènes. Mais ici aussi la restauration de la Grèce se manifestait par la construction de plusieurs maisons neuves d'un genre simple et solide.

Le chemin de Corinthe à Patras suit principa-

lement la côte méridionale du golfe; il doit être délicieux au printemps ou au commencement de l'été, car il passe par des coteaux garnis de bois touffus d'arbrisseaux à fleurs. Les rivages sablonneux offrent des touffes de racines bulbeuses qui, lorsque les tiges sont développées et ornées d'hyacinthes, de tulipes, de jonquilles et de lis, doivent donner au pays un aspect de gaieté inconnu dans nos climats. Nous eûmes de la pluie et des nuages épais presque continuellement jusqu'à Vostizza, ce qui nous parut d'autant plus remarquable que les montagnes de la côte opposée nous semblaient en même temps jouir de la clarté du soleil pendant toute la journée, et d'un ciel pur et serein pendant toute la nuit. J'ai oublié lequel des voyageurs qui m'ont précédé a fait la même remarque, mais je puis attester comme témoin sa vérité. Le voyageur venant de l'Attique est frappé tout d'un coup de la différence de la température de l'air dans la Morée, d'avec celle qu'il éprouvait au delà de l'isthme.

Depuis quelques années, même avant la fin

de la révolution, Vostizza avait été une ville extrêmement importante; elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancien *Ægium*, où les États de l'Achaïe tenaient ordinairement leur conseil général. Comme elle est le marché principal et en même temps le plus central de cette variété de raisin cultivée en Morée, et désignée par le nom de raisin de Corinthe, où le commerce s'en est fait d'abord, elle montre un degré d'activité et une apparence de richesse encore inconnus dans les autres lieux de la Grèce, excepté à Napoli et à Patras. Elle est à une hauteur considérable au dessus de la mer, où l'on descend à travers une voûte qui paraît être naturelle, quoique l'art ait certainement contribué à la creuser, ainsi qu'à tailler les degrés pratiqués dans le roc.

Un beau brick marchand, appartenant à des négocians de Londres, était mouillé dans la baie, où il attendait une cargaison de raisin de Corinthe; je regardais ce navire avec orgueil, en observant sa belle construction, son équipement soigné, l'ordre parfait qui y régnait, en compa-

raison des sloops et des cutters lourds et mal tournés dont il était entouré. L'inspecteur, Français intelligent, me fit voir très poliment le magasin où les raisins de commerce étaient mis dans des barils. Ce commerce semblait donner de l'occupation à plusieurs tonneliers. Ce fruit est payé comptant en piastres fortes, aussitôt qu'il arrive de l'intérieur de la presqu'île; mais en même temps, on reçoit aussi les marchandises anglaises; elles sont achetées par les marchands de la ville, et payées dans la même monnaie; et bien que je croie que la balance d'exportation et d'importation est encore en faveur de Vostizza, on peut penser avec raison qu'il suffit à la Grèce régénérée de devenir un peu plus riche pour donner plus d'extension à sa culture, et consommer une quantité considérable de nos marchandises.

On voit à Vostizza beaucoup de jolies maisons particulières, ayant par derrière des jardins remplis de citronniers et d'orangers; les fruits de ces beaux arbres sont toujours accompa-

gnés des feuilles dans cet heureux canton, car le climat de cette ville est d'une douceur singulière comparativement à celui des autres parties de la Morée septentrionale. Le jaune foncé du citron, ou la belle couleur de l'orange parvenus à leur maturité, formant un contraste agréable avec le vert du feuillage et les fruits non encore mûrs, qui montrent progressivement toutes les nuances, depuis celle de l'olive jusqu'à la teinte de l'or, réalise par ces arbres les visions des poëtes quand ils nous parlent des contrées où règne perpétuellement un printemps fleuri.

CHAPITRE XXIII.

Platane immense. — Curiosité naturelle. — Chemin de Patras. — Police des routes. — Réflexions sur les inconvéniens de voyager en compagnie. — Patras. — Un cafiné grec. — Orage terrible. — Fête d'un mariage. — Temple de Cérès. — Baie de Patras. — Fourmis.

On voit à Vostizza un platane remarquable par sa grosseur, et qui passe, je ne puis dire si c'est avec raison, pour avoir au moins deux mille ans d'existence : il est certainement très vieux, et le

plus beau végétal ligneux que j'aie jamais aperçu. Chacune de ses branches est aussi grande qu'un arbre ordinaire; elles s'élèvent à une hauteur considérable, et étendent leurs ramifications à une telle distance dans l'air que l'on est disposé à croire aisément les traditions suivant lesquelles des armées nombreuses ont fréquemment campé sous son vaste ombrage. Son tronc est creux et d'une telle capacité, que, durant les vicissitudes de la révolution, il fut souvent employé comme prison d'État pour y enfermer des personnages de distinction; une famille d'une demi-douzaine de personnes peut y habiter à l'aise. Les magistrats de Vostizza ont, par un motif d'esprit public très louable, construit une plate-forme solide autour du tronc, afin de préserver de toute violence, à l'avenir, un objet qu'ils regardent comme le principal ornement de leur ville.

Me promenant sur le bord de la mer pour ramasser des coquillages et des cailloux qui valussent la peine d'être conservés, j'aperçus une substance marine transparente et curieuse à la-

quelle un fragment des écailles de quelque poisson est attaché; elle est presque carrée, un peu plus grande que la paume de la main, de la même épaisseur, qui varie d'un quart à un huitième de pouce, d'une couleur chocolat du côté où les écailles de la nature de la perle sont attachées, et d'un aspect calcaire de l'autre; elle n'est pas un coquillage, elle ressemble beaucoup plus à une pétrification, mais en même temps est aussi transparente que le succin; un brin de goëmon est étendu entre les écailles et la coupe de la substance, qui, sur le côté opposé, est percée de plusieurs petits trous pareils à ceux que les vers font dans un fromage; un second brin, étalé d'une manière très gracieuse, est vu dans l'intérieur d'une autre partie de la substance, qui est également corrodée du côté calcaire, comme si l'objet devait recevoir la lumière pour montrer les rameaux et les feuilles du végétal qu'il renferme.

Mais il me reste à décrire le caractère le plus surprenant de ce corps marin : quand on le tient

entre son œil et une forte lumière, on aperçoit dans un coin deux crânes humains appartenant à un seul corps, et un philosophe qui a l'air de les examiner ; au coin opposé, on distingue la plus grande partie de la figure d'un âne ; la tête, les oreilles dressées, les yeux, la bouche, les naseaux, le cou, les jambes de devant, ainsi qu'une portion considérable du corps et des jambes de derrière sont aussi nettement dessinés dans l'intérieur de la substance par la main de la nature, que s'ils l'avaient été par celle d'un artiste ; on voit tout aussi distinctement un sac qui semble être plein sur le dos du baudet, et un homme coiffé d'un turban et marchant à côté de l'animal, la main posée sur son dos ; l'âne a cet air de patience extrême qui le distingue si éminemment. Vers le milieu se présente la tête d'un bœuf qui regarde par dessus les écailles, de même qu'on voit quelquefois une vache empressée de rejoindre son veau passer la tête au dessus d'une barrière. Cette curiosité, dont j'abandonne la définition aux con-

chyliologistes ou aux minéralogistes, est en ma possession, et je la montrerai avec plaisir à tout savant connu sous un de ces titres qui désirera l'examiner. Quand je la ramassai sur le rivage de Vostizza, elle était un peu au dessous de la surface de la mer. Les écailles perlées qui y étaient attachées attirèrent mon attention ; mais du moment où je la plaçai entre mon œil et le soleil, la figure de l'âne et de son conducteur devint si manifeste, que je me félicitai d'avoir ainsi trouvé, par hasard, peut-être une des productions les plus singulières de la nature qui existent.

Le chemin de Vostizza à Patras ressemble beaucoup à celui que l'on a suivi depuis Corinthe : on monte fréquemment à des élévations considérables, à travers des coteaux rocailleux revêtus d'arbrisseaux touffus et magnifiques ; puis on arrive à des descentes brusques, qui me semblaient toujours si périlleuses, que je mettais pied à terre, laissais à mon cheval la bride sur le cou, et marchais derrière lui. Le sentier était

si étroit, que le danger en devenait bien plus grand, et je m'étonnais souvent de l'indifférence de mon guide qui, bien loin, seul, à l'arrière-garde, perché sur le haut de mon bagage, chantait aussi tranquillement sa mélancolique chanson grecque que s'il eût voyagé sur une plaine unie. Quant à moi, je jouissais à loisir de l'aspect continuellement changeant des montagnes que nous traversions; de la diversité des arbrisseaux les plus grands, les plus parés de fleurs, de fruits et d'un beau feuillage que j'eusse jamais vus; de la perspective de la mer, dont l'odeur particulière, le murmure continuel et les eaux ondoyantes me causent toujours un vif plaisir : de l'autre côté du golfe, le Parnasse et ses sommets sourcilleux, séjour des Muses, et d'où jaillit la fontaine Castalie, me charmaient tellement, que je n'aurais éprouvé nulle fatigue, quand même il aurait fallu parcourir toute la vallée à pied.

Ce n'était pas non plus une réflexion désagréable de penser que quelque favorables que fussent,

dans des temps de trouble et durant l'oppression des Turcs, ces coteaux boisés et ces sentiers resserrés, aux entreprises des brigands, je n'avais plus nul motif de crainte sous ce rapport. A peu près toutes les deux heures, nous étions hélés par des patrouilles qui remplissaient leur devoir avec beaucoup d'attention et s'en acquittaient avec politesse, et même avec respect. Ce sentiment de sécurité double le plaisir d'un voyageur qui, comme moi, marche sans armes, et je pourrais ajouter, à peu près seul; l'isolement au milieu de si beaux paysages étant absolument essentiel pour s'abandonner aux rêveries, qui, bien que vaines pour le moment, me semblaient si délicieuses, que je ne les aurais pas échangées pour la splendeur d'une cour brillante.

D'abord, avant que j'entreprisse mon voyage; ensuite, à Paris, à Vienne, à Constantinople, à Napoli, des Anglais dont je fis la connaissance, hommes accomplis, et certainement très dignes d'égards, m'adressèrent des propositions de se joindre à moi, ou de me joindre à eux durant

telle partie de ma course qui pourrait nous convenir respectivement. J'éludai ces offres aussi poliment que je pus. J'étais toujours heureux de rencontrer mes compatriotes dans une voiture publique, sur un navire à vapeur, dans un hôtel garni, ou durant mon séjour temporaire dans une ville; puisque de tous les voyageurs aucuns ne sont plus courtois les uns envers les autres, hors de leur pays, plus francs dans leur commerce, et très peu sont plus instruits que les Anglais bien élevés qui aiment à voyager, et que l'on peut trouver dans toutes les contrées du continent. J'ai eu la bonne fortune de voir plusieurs de ces hommes recommandables, et quoique, par un sentiment de délicatesse, je n'aie pas toujours cité leurs noms, ils me rendent, j'ose l'espérer, la justice que je n'ai pas oublié les attentions qu'ils m'ont montrées. Mon temps étant beaucoup plus limité que le leur, ils étaient souvent en état de me donner des renseignemens qui m'épargnaient la peine des questions et le risque des retards; dans ces occasions, les services qu'ils

m'ont rendus sont réellement inappréciables.

Mais, par des raisons quelconques que je ne puis pas bien analyser dans mon esprit, j'ai une répugnance invincible à m'associer un compagnon de voyage. Si les circonstances avaient permis à un membre de ma famille de venir avec moi, j'aurais été ravi de profiter de sa compagnie; mais c'était un plaisir dont je ne pus jouir : or, en étant privé, je préférai l'isolement.

D'ailleurs, j'avais eu plus d'une occasion d'observer que très rarement il arrive que les goûts de deux compagnons de voyage, ou d'un plus grand nombre, s'accordent complétement. Quand des hommes se lient par un engagement, soit sous-entendu, soit formel, à voyager ensemble à une distance considérable dans les pays étrangers, il est étonnant avec quelle promptitude les formes de la politesse ordinaire sont mises de côté, et ils dépendent entièrement de l'humeur, des dispositions et du caractère naturel de l'un et de l'autre pour leurs aisances respectives. L'un voudrait s'écarter, même très loin, du grand che-

min, pour explorer le plus chétif fragment d'une ruine. Quand son camarade se prête à sa fantaisie, et voyant seulement, comme par exemple à Thèbes, en Béotie, quelques pierres, demande : « Est-ce là tout ? » il est clair qu'ils ne peuvent pas rester ensemble plus long-temps avec le moindre sentiment de plaisir. Thèbes, quoique n'ayant, de même que Marathon, rien à montrer, est néanmoins plein d'intérêt pour des esprits d'un ordre particulier; tandis qu'il en est d'autres, également cultivés, également puissans, et peut-être plus utiles à leur manière, chez lesquels le Parthénon même n'exciterait nulle espèce d'émotion.

De plus, certaines gens voyagent uniquement pour faire ce que d'autres ont fait; pour pouvoir dire, à leur retour en Angleterre, qu'ils ont vu tout ce qu'il y avait à voir; qu'ils sont restés tant de jours à Athènes, tant à Venise, tant à Rome; qu'ils sont allés en Sicile ou en Égypte; ont visité Palmyre; et tout cela, ils l'ont effectué sans penser à rien, sans songer à rien pendant tout

le temps de leur course, sinon aux aisances et aux agrémens qu'ils ont abandonnés chez eux, et aux inconvéniens qu'ils éprouvent à chaque pas qu'ils font à l'étranger. Préservez-moi des gens de cette sorte!

Enfin, de deux compagnons de voyage, amis chéris, l'un est extrêmement recherché pour tout ce qui tient à son équipement. Il porte avec lui son lit et sa cuisine; son domestique est un être incomparable, et il mène le train d'un vrai sybarite. Il a un appareil pour faire le café dans son carrosse, de l'esprit de vin pour produire la flamme, des mèches pour allumer le feu, des bougies; toutes sortes de choses, y compris les tablettes de bouillon portatives dans des boites de fer-blanc, du thé du bon magasin, des cigares de la Havane; des coussins à air pour s'asseoir, d'autres pour s'appuyer le dos; des bottes fourées, et une bouteille montée en argent pour l'eau de vie. Son compagnon est de caractère semblable; mais l'attirail destiné à un seul sert à tous les deux. Si, par inadvertance,

la cafetière est oubliée dans un lieu, la bouteille d'esprit de vin dans un autre, les mèches cessent de donner du feu quand on veut en faire usage; si les tablettes de bouillon s'aigrissent, ou si les coussins à air sont percés par un clou, alors tout est fini pour ces deux personnages : ils feront tout aussi bien de s'en retourner chez eux sans délai; car ce ne sont plus de leur part que bâillemens d'ennui et imprécations pendant tout le reste du voyage.

Un homme est le modèle de la ponctualité; son déjeuner est commandé à une seconde près; il ne peut attendre son dîner plus de trois minutes. Les chevaux sont attelés à la chaise de poste; il monte sur le marchepied au moment fixé, la montre à la main. Son compagnon, qui n'a jamais beaucoup de régularité dans ses mouvemens, devient un paresseux fieffé, du moment où une tentative est faite pour conformer ses mouvemens à un ordre systématique : c'est une contrariété à laquelle il n'a pas été accoutumé et ne veut pas se soumettre. En conséquence,

quand il arrive pour déjeûner, le thé est déjà froid; on en ajoute de nouveau dans la théière; quel gaspillage! S'il se fût levé dix minutes plus tôt, on eût pu l'éviter; car de bon et véritable thé, on ne s'en procure pas hors d'Angleterre! — « Quand dînerons-nous aujourd'hui? Une » bonne fois, dites votre heure, et soyez exact: » c'est tout ce que je demande. » — « Eh bien, » voyons ; à cinq heures. » — « Mais c'est trop » tôt ; nous aurons à peine le temps d'être de » retour des églises que nous aurons à visiter » jusque-là. » — « Alors, prenons six heures. » — « Six heures? J'ai un engagement particu- » lier pour six heures. » — « Engagement par- » ticulier! Je croyais que tous nos engagemens » étaient communs. » — « Oh! ceci est bien dif- » férent. C'est un engagement tout particulier: » d'anciens amis que je rencontrai hier, et aux- » quels j'aurai peut-être la permission de vous » présenter dans une autre occasion; cependant, » pas maintenant. » — « Ah! ah! et ainsi, vous » voulez peut-être dîner avec eux; c'est ce que

» vous préféreriez. » — « Oh! non pas, mon » cher, pas du tout; jamais une telle idée n'est » entrée dans ma tête. » — « Alors, sept heures » et demie vous conviendront-elles ? » — « Vous » voulez dire, sans doute, huit heures moins » un quart. » — « Allons, je le veux bien; huit » heures moins un quart. » — « Vous serez » ponctuel à la quinzième minute. » — « A la » seconde. »

La journée se passe; les églises sont traversées; l'engagement particulier sépare les deux amis, au chagrin de l'un, au plaisir secret de l'autre. Mais le chagriné prendra sa revanche. Le compagnon délaissé ne sait que faire : le temps lui pèse horriblement; un billet de spectacle à une fenêtre attire son attention; il entre chez un restaurateur, dîne, se dépêche d'aller au théâtre, et revient se coucher à minuit, sachant bien que son ami, qui sur toute chose abhorre de dîner seul, est destiné à passer toute la nuit dans un accès de fièvre; mais il le mérite, pour son engagement particulier! Le lendemain matin est

témoin d'une scène qui se termine par le réglement de tous les comptes, et les deux compagnons se reconnaissent à peine la première fois qu'il leur arrive de se rencontrer à un dîner ou dans une soirée.

Mais revenons à mon voyage: à mon entrée à Patras, le 16 novembre, j'allai rendre visite à M. Crowe, notre consul, pour lequel M. Dawkins m'avait donné une lettre de recommandation; j'ai éprouvé mille bontés de M. Crowe et de son aimable famille, durant mon séjour prolongé à Patras. On m'apprit que je n'avais guère de chance d'en partir avant huit jours; le navire à vapeur anglais de Malte, qui touche ordinairement ce port en allant à Corfou, ne devant probablement pas paraître avant le 23, et le paquebot autrichien, qui fait régulièrement le voyage de Patras à Corfou et à Trieste n'étant pas encore arrivé; cependant on l'attendait à chaque instant; on ajouta que quand même je serais alors à Corfou, je ne pourrais rattraper le navire à vapeur d'Ancone, parce qu'il ne faisait sa tra-

versée qu'une fois le mois, et qu'il avait mis à la voile la veille.

Ayant jusque alors été si fortuné dans mon voyage, je ne pus me décider à me soumettre patiemment à une contrariété; ainsi, n'ayant nul sujet de me plaindre de mon *hôtel de l'Europe*, excepté que de temps en temps, quand j'étais assis dans ma chambre, j'avais des motifs de regretter la perte de mon parapluie, parce que le plafond, quand il tombait de la pluie, la laissait passer, je songeai à la meilleure manière de passer le temps. M. Robinson, notre vice-consul, qui se trouvait avec M. Crowe, quand je lui remis ma lettre, m'offrit très obligeamment ses services; et prit un soin particulier de me procurer d'amples matériaux tirés tant de sa bibliothèque que de sa propre expérience, pour former mon opinion touchant la situation actuelle de la Grèce et son avenir probable. J'ai déjà exposé en détail cette opinion, et quoiqu'elle diffère, à un certain point, du sentiment que son génie actif et vigoureux l'avait induit à conce-

voir, je suis sûr que dans tous les cas il conviendra que nous voulons tous deux arriver au même objet, quoique nous soyons d'avis qu'on doit suivre deux routes différentes pour y atteindre.

Comment ai-je pu écrire que je n'avais pas de motif de gronder contre l'hôtel d'Europe? Hélas! je n'eus les deux premiers jours que trop de raisons de me tourmenter l'esprit, à tout évènement, car l'esprit, fort heureusement, ne tarde pas à s'accoutumer à un état de choses qui lui semble immuable. Ma chambre était au dessus d'un café dont le plafond ne consistait qu'en planches nues, de sorte que chaque mot qu'on y disait, chaque cliquetis des verres et des bouteilles, chaque coup de queue contre une bille de billard, se faisaient entendre distinctement à mon oreille, ce qui ne m'amusait pas du tout.

Un gros nœud, dans une des planches, s'en était détaché, ce qui ne contribuait pas peu, avec les intervalles bien ouverts entre chacune,

à faciliter le mouvement en haut de tout le vacarme qui ne cessait jamais en bas, où le billard, les cartes, le café, le vin n'arrêtaient pas le babillage continuel dans quelque coin, de manière que les chalands du *cafiné* fussent d'ailleurs occupés, et semblaient être à l'ordre du jour depuis l'aurore jusqu'à dix ou onze heures du soir. J'avais beaucoup entendu vanter, dans les livres et de vive voix, la facilité d'élocution des Grecs; mais nul récit, nulle description ne peuvent en donner une idée convenable pour ce qui concerne la volubilité, la quantité de mots proférés dans un espace de temps donné, la force des intonations, la violence des gestes, et son pouvoir irrésistible de bouleverser toutes les pensées dans l'esprit d'un auditeur désintéressé et étranger à leur langue.

Ma première sensation fut l'étonnement de ce que le *cafiné* était rempli de si grand matin, de ce qu'il le restait toute la journée, et de ce que tant de parleurs pouvaient se trouver dans Patras. Mais bientôt, grace à la facilité d'obser-

ver que me donna le trou produit par le vide du nœud dans la planche, je reconnus que la possession d'une table était considérée ici comme une chose très heureuse; en conséquence, on s'en emparait d'aussi bonne heure qu'on pouvait, et on ne l'abandonnait qu'à condition de l'occuper de nouveau le reste du jour, à des momens fixés. On jouait aux cartes dans tous les coins que les billards ne prenaient pas; du vin était placé devant tous ceux qui ne buvaient pas de café; mais le mouvement des langues était partout dans une activité prodigieuse. A ma surprise extrême, il n'y eut pas de meurtre commis, quoique chacun semblât être en hostilité ouverte avec son voisin.

Cette espèce de divertissement put passer pour deux jours au plus; comme il n'était pas en mon pouvoir de faire cesser le bruit, je me décidai à le regarder comme celui de la mer, auquel il ressemblait souvent, et cet expédient me réussit à merveille, puisque le tapage cessa de distraire mon attention, appliquée à d'autres objets. Il

commençait et finissait à de certaines heures; et comme il continuait sans interruption, je n'y pensais pas plus qu'à toute autre espèce d'orage. Une nuit, cependant, que je souffrais d'un rhumatisme au genou, gagné dans les forêts humides de la côte de Lépante, la douleur me tint éveillé assez tard : enfin, je m'endormis. Mais, vers trois heures du matin, je fus presque arraché de mon lit par un de ces furieux coups de tonnerre si fréquens dans les montagnes de la Grèce, et qui sont si terribles qu'ils feraient croire aisément que tout ce qui existe sur la terre va être foudroyé, détruit et anéanti.

On peut dire que la chaîne du Parnasse, quelque nom que portent ses divers rameaux, s'étend jusqu'en Albanie, tout le long du golfe de Lépante. Les montagnes qui la composent ont les formes les plus sauvages : elles réfléchissent de la manière la plus bizarre la lumière du soleil, arrêtent les nuages qui l'interceptent, les vapeurs qui s'élèvent pendant la nuit, et projettent leurs propres ombres de la façon la plus fantas-

tique : elles sont comme l'arsenal des éclairs et des roulemens de tonnerre qui les suivent; une imagination active se figurerait que des esprits poursuivent de précipice en précipice les génies du mal. De ma fenêtre, je contemplais les flancs de ces masses énormes, tantôt entièrement nus et reflétant l'éclat des feux célestes, tantôt enveloppés de nouveau de nuages sombres, et retentissant du fracas de la foudre, tandis que leurs sommets, toujours éclairés par l'astre du jour, semblaient proclamer qu'ils étaient dignes aussi de la couronne des immortels.

Mais tout disparut comme la vision d'un dormeur attaqué de la fièvre : les cieux étaient enveloppés de ténèbres, et la pluie tombait par une chute douce, lorsque je rentrai dans mon lit, espérant que j'avais encore devant moi quelques heures de bon repos. Je venais à peine de fermer les yeux, quand un autre tapage éclata soudainement, mais accompagné du son des guitares et des tambours de basques, du bruit des pieds frappant la terre en cadence, de cris par inter-

valles, et d'un cœur de chants sauvages auxquels les danseurs, hors d'haleine à force de gambader, s'efforçaient néanmoins de se joindre. Pas un mot n'était proféré; et durant quelques instans, avant que de sortir de mon sommeil, je m'imaginai avoir été transporté en songe dans les manoirs intérieurs des montagnes de l'autre côté du golfe, pour y assister au triomphe de chasseurs qui se réjouissaient des horribles captures qu'ils avaient faites.

A mesure que le jour augmenta, les troupes de danseurs, de chanteurs et de musiciens s'accrurent, et lorsque leur vacarme eut atteint son plus haut degré, les nuages errans de l'orage qui avait naguère éclaté vomirent leurs éclairs, tandis que les roulemens lointains des tonnerres mourans formaient une basse continue à la musique. La lune se montrait de temps en temps derrière le rideau qui voilait le ciel. La mer paraissait tranquille, et une corvette grecque était à l'ancre dans le port; plusieurs bateaux pêcheurs étendaient leurs voiles, et quelques caïques, dé-

ployant déjà des signes d'activité, réfléchissaient tantôt la pâle lumière de l'astre de la nuit, tantôt les feux rougeâtres des montagnes. A la fin, tous les feux cessèrent, il leur succéda un calme complet, et je ne me réveillai que lorsque le soleil fut parvenu au milieu de sa carrière.

Quand le déjeûner parut, je demandai au garçon la cause de tout le tapage que j'avais entendu de si grand matin ; il me dit que c'était un mariage, et que tout le monde s'était réuni dans le *cafiné* en bas, avant que d'aller à l'église; que, conformément aux anciens usages de la Grèce, la cérémonie avait commencé par des danses et par des chants d'hyménée, ensuite les deux futurs conjoints, leurs parens et les amis de la famille, s'étaient rendus en cortége à la maison de Dieu, où la bénédiction nuptiale leur avait été donnée. Quoique si rudement dérangé par cette fête, je dois dire que je pardonnai de bon cœur à ceux qui avaient interrompu mon sommeil, puisqu'ils m'avaient ainsi donné

une preuve évidente de leur attachement aux respectables usages de leurs ancêtres.

Pendant qu'assis à ma fenêtre, je regardais vis à vis de moi les montagnes, qui, après la pluie et les orages de la nuit, paraissaient comme autant de dessins à l'encre de la Chine sur un fond de brouillard d'une teinte moins foncée placé derrière elles, je ne pus m'empêcher de rire d'un grand levrier d'Italie qui se promenait comme occupé de ses propres affaires, enveloppé d'un joli manteau de peau de chèvre avec le poil en dedans, et un collet bien en règle; il semblait être parfaitement habitué à ce manteau de parade, et passait devant les autres chiens avec cet air d'indifférence hautaine qui ne daignait pas même s'abaisser à mépriser les roquets les plus chétifs de la rue.

L'admirable *Histoire de la révolution de la Grèce*, par Gordon; le *Voyage de la Morée*, par Leake, ouvrage composé avec tant de soin, et le *Voyage de la Grèce*, par Pausanias, contribuèrent à occuper utilement mes loisirs du-

rant les cinq premiers jours que je restai à Patras, et durant lesquels il plut presque continuellement toute la matinée; ensuite le soleil luisait une ou deux heures de suite; et la pluie tombait sans intermission toute la soirée. Quand le temps le permettait, j'allais au cercle de madame Crowe, et j'y trouvais M. Zuccoli, consul d'Autriche, et M. Dervoize, consul de France, tous deux hommes d'esprit et d'une société agréable. Comme les soirées étaient froides, nous trouvâmes qu'un bon feu de houille de Newcastle était un très utile accompagnement d'une tasse d'excellent thé.

Aussitôt que le temps devint moins pluvieux, j'examinai les curiosités des environs; l'antique église de Saint-André en est la plus remarquable. Le pavé du célèbre temple de Cérès, près duquel cette église fut érigée, conserve encore ses beaux ornemens de mosaïque; et un peu à l'ouest de ces deux édifices, je descendis dans le puits dont Pausanias fait mention, et au bas duquel on parvient par le même nombre de de-

grés comptés par cet excellent topographe lorsqu'il visita cette source. L'eau en est délicieuse : j'en bus une bonne rasade en honneur du génie du lieu.

Le 21 novembre, le paquebot autrichien arriva ; les vents contraires l'avaient retenu près de quinze jours au delà du terme ordinaire. Son départ pour Corfou fut annoncé pour le lendemain au soir ; mais comme le navire à vapeur venant de Malte était attendu à chaque instant, je différai jusqu'au dernier moment à retenir mon passage. Je passai toute la matinée dans le château de Patras, espèce d'acropole, d'où l'on jouit d'une vue très étendue ; j'espérais découvrir de ce point élevé la fumée du navire à vapeur. De la tour d'observation du château, la perspective est remarquablement belle ; elle embrasse la double cime du Parnasse si connue, qui venait justement d'être blanchie par les premières neiges de l'année, et qui s'élevait dans le nord-est au dessus des monts inférieurs ; la magnifique baie de Patras, ressemblant à un vaste

lac, presque entièrement entourée de montagnes; et, dans un grand éloignement, les sommets de Céphalonie, qui paraissaient bleus. Deux ou trois fois, je me flattai de l'idée d'avoir aperçu la fumée du navire à vapeur flottant à l'extrémité de l'horizon : je m'étais trompé.

Je visitai les ruines d'un ancien aqueduc, qui sont encore bien conservées, à une petite distance du château; enveloppées de lierre et d'autres plantes rampantes, elles ont un aspect très pittoresque. Ensuite, je montai sur les coteaux voisins, où les laboureurs étaient très occupés à ouvrir des sillons à la charrue : j'y observai aussi des colonies de fourmis très affairées à retourner respectivement dans leurs demeures souterraines, chaque insecte ayant à la bouche une petite feuille circulaire d'herbe ou d'une autre plante, et dans le milieu de laquelle était fixée une graine; des légions entières filaient à la suite les unes des autres sur une seule ligne, et chargées de la même manière; le petit animal, arrivé à l'ouverture étroite qui

conduisait à son souterrain, se dépêchait d'y descendre, et parfois, dans son empressement, faisait complètement la culbute; quelquefois je rétrécissais à dessein, avec le bout de ma canne, la porte de leur citadelle; alors combien la foule de celles qui se présentaient pour entrer était soudainement augmentée par cette interruption d'un moment! quel bruit! quelle colère! quelle confusion! et cependant, quoique l'autre ouverture pour entrer fût tout près de là, aucune de ces voyageuses expérimentées ne voulait essayer cette route, sachant qu'ainsi elles rencontreraient les armées montantes, occupées à la même affaire, et qu'elles violeraient par là une des lois les plus sacrées de leur antique état, l'économie du temps et du travail.

CHAPITRE XXIV.

—

Paquebot autrichien. — Manière de vivre à bord. — Corfou. — Plaintes insensées contre lord Nugent, grand commissaire des îles Ioniennes. — Son excellente administration. — Bibliothèque de la garnison. — Départ. — Personnage singulier. — Pont de Gravosa. — Vents contraires. — Avantages du retard. — Trombes.

Le navire à vapeur n'ayant point paru, j'arrêtai mon passage pour Corfou sur le paquebot autrichien *la Vigilante*; c'est une très jolie frégate de dix canons, commandée par le capitaine

Melchiori, et très bien équipée sous tous les rapports. J'allai à bord le 22; le vent nous étant absolument contraire, nous fûmes obligés de rester à l'ancre jusqu'à trois heures du matin, que nous commençâmes à courir des bordées pour sortir de la baie. L'opération fut lente, car à peine un souffle de vent se faisait sentir autour de nous. Toute la journée nous restâmes en vue de Patras, et nous vînmes si près de Missolonghi, que nous pûmes distinguer les gens se promenant sur le rivage. Le temps était superbe; le soir, un voile de brouillard blanchâtre cacha les montagnes des côtes méridionales; et comme le bord de cette masse nuageuse était d'une teinte plus foncée que le reste, on aurait dit d'un cordon destiné à l'attacher sur les lieux qu'il couvrait.

J'étais le seul passager : le capitaine avait été quarante ans au service de l'empereur d'Autriche; un premier et un second lieutenant, officiers actifs et intelligens, l'aidaient dans ses fonctions; ils firent tour à tour le quart pen-

dant toute la traversée. Leur attention à remplir leurs devoirs, et l'ordre parfait qui régnait à bord du bâtiment, pouvaient soutenir la comparaison avec ce que j'avais eu l'occasion d'observer dans notre marine royale sur ceux de ce genre.

Voici notre manière de vivre; on s'en écartait rarement, excepté que les mets variaient : à huit heures et demie du matin, le café était servi dans de petites tasses avec un morceau de biscuit ou une croûte de pain. Le café se prenait à cette heure-là, n'importe que nous fussions sur le pont, au lit, ou occupés à faire notre toilette; à neuf heures, la table était préparée pour le déjeûner dans la chambre de l'officier, où nos cabanes se trouvaient aussi; elles étaient très commodes et fermées par des portes dont la moitié consistait en jalousies. Voici le menu ordinaire du déjeûner : œufs frais, car nous avions à bord une abondance de poules; foie de veau grillé, tranches de jambon cru, fromage, noix et raisins secs; enfin vin rouge de Ste-Maure.

Le dîner, à trois heures, se composait ainsi : potage au riz, ou au macaroni, ou au vermicelle, assaisonné de fromage parmesan ; bouilli aux betteraves, volaille rôtie ou bouillie, salade de céleri ou autre végétal frais ; ensuite, nous avions pour dessert du fromage, des noix, des raisins secs, des pommes, puis quelquefois un verre de liqueur et une tasse de café : nous buvions généralement du vin de Sainte-Maure, qui était bon.

Le biscuit de mer était le meilleur que j'eusse jamais goûté. Quand notre provision de pain fut consommée, nous eûmes recours à ce biscuit ; il suffisait de le tremper un instant dans un verre d'eau et il devenait aussi tendre que du pain. En un mot, la nourriture était telle à bord de *la Vigilante*, que je m'y serais accoutumé très aisément pour la plus longue traversée possible. Mon lit était excellent, quoique très simple. Si j'avais envie d'être seul, j'entrais dans ma cabane, j'en fermais la porte, et je lisais ou j'écrivais à la lumière du réflecteur d'en haut, ou

bien enfin je dormais suivant que la fantaisie m'en prenait. Le soir, un verre de bon punch chaud attendait quiconque aimait cette boisson, et comme il n'était permis de fumer que sur le pont, je ne souffrais nul inconvénient sous ce rapport. Parmi les matelots, se trouvaient un joueur de violon et aussi un joueur de guitare ; quand la navigation était tranquille, ils régalaient leurs camarades d'airs maltais ou illyriens.

Dans la matinée du 24 novembre, second jour de notre traversée, quand j'allai sur le pont, j'eus le plaisir de reconnaître que, la nuit, nous avions fait du chemin, et que nous nous trouvions déjà tout près de la côte méridionale d'Ithaque, qui nous restait à gauche, ainsi que le cap Nisardo de Céphalonie, tandis que l'île Sainte-Maure nous restait à droite. La matinée était nuageuse, le vent soufflait légèrement du sud ; bientôt il fut remplacé par une forte brise de terre qui, venant de l'est, faisait pencher le navire presque jusqu'à son platbord, nous filions huit à dix nœuds à

l'heure. Bientôt après, nous arrivâmes en vue des petites îles de Paxo et d'Antipaxo, nous passâmes devant Parga sur la côte d'Albanie, qui, à cette distance, paraissait magnifique. Le vent ayant de nouveau sauté au sud, nous l'eûmes complètement arrière, de sorte que nous mîmes toutes voiles dehors. Avant le coucher du soleil, nous eûmes connaissance du cap Bianco de l'île de Corfou, et à dix heures et demie du soir nous laissâmes tomber l'ancre devant la ville, après avoir effectué, malgré le retard que nous avaient occasioné nos bordées courues dans la baie de Patras, la traversée la plus courte que *la Vigilante* eût jamais faite entre ces deux ports.

Le lendemain matin 25, je descendis à terre, et j'allai à l'hôtel de la *Bella-Venetia*; il était plein de gens attendant le départ du navire à vapeur de l'île pour Zante. J'essayai ensuite de l'hôtel du sergent Taylor, ainsi nommé familièrement par les Anglais, parce qu'il est tenu par un vétéran de ce nom qui a la réputation,

que je crois bien méritée, d'être le plus poli ainsi que le plus hospitalier des hôteliers ; je ne pus non plus y être reçu, la maison étant remplie d'Anglais ; trois d'entre eux attendaient le paquebot de Trieste. Le brave sergent chargea un de ses amis de me conduire à un *locanda* ou appartement meublé à louer ; pendant que nous cheminions, nous fûmes rencontrés dans la rue par un prêtre grec, qui m'offrit une chambre dans sa maison. J'acceptai sur-le-champ sa proposition obligeante, et je le suivis à une habitation de très bonne apparence, où il m'assigna le meilleur appartement qu'il eût à sa disposition. Il n'était pas très élégant, mais je fus satisfait de ce que je vis, et ayant arrangé mes effets, je sortis pour voir la ville. Je me croyais dans ma patrie, les habits rouges, les artilleurs anglais et le bel accent irlandais se réunissant pour m'apprendre, sans beaucoup de circonlocutions, que je me trouvais sous la protection d'une forte garnison britannique.

Dans quelques années, Corfou sera un

second Gibraltar; les ouvrages déjà terminés et ceux que l'on a commencés rendront cette place imprenable quand ils seront achevés, si un homme aussi peu au fait des matières militaires que je le suis peut présumer de porter un jugement sur ce sujet. La position de Corfou est d'une beauté presque incomparable. Pour moi, son vaste port, l'île fortifiée qui le défend au sud-est, sa belle issue vers l'Adriatique, son acropole avec un phare qui semble élevé jusqu'au ciel, sa situation relativement aux chaînes de montagnes du Pinde, de Butrinto et de Tepeléne sur la côte d'Albanie, lui donnent un caractère de variété et de majesté peu inférieur à celui qui fait tant admirer la baie de Naples.

J'allai rendre mes devoirs à lord Nugent, grand commissaire du gouvernement britannique ; je fus très content de lui trouver un air de santé et de satisfaction parfaites. Il m'invita à dîner avec sa famille. J'appris, quand je me réunis à la société, que j'étais arrivé un jour

trop tard pour assister à deux des spectacles les plus intéressans qui eussent été représentés dans les îles Ioniennes depuis un grand nombre d'années. La veille, avait été célébrée une sorte de tournois particulière à cet archipel : des jeunes gens appartenant à la noblesse de ces îles et des officiers de notre garnison, revêtus d'armes brillantes, avaient combattu pour des prix dont la valeur n'avait pas dû être médiocrement rehaussée dans l'esprit des vainqueurs, quand ils leur furent présentés par lady Nugent, dont les qualités personnelles et le goût littéraire exquis nous ont été rendus familiers par plus d'une production excellente dans notre langue. Dans la soirée du même jour, un bal déguisé avait eu lieu au palais, édifice vaste, très joli, bien calculé pour y réunir beaucoup de monde et y donner des fêtes ; je suis obligé de dire que je fus disposé à m'en prendre à ma mauvaise étoile qui m'avait privé du plaisir que j'aurais éprouvé à être à Corfou vingt-quatre heures plus tôt, quand j'entendis

lady Georgiana Hill faire la description de la réunion des jolies femmes, et de la diversité des costumes charmans qui avaient orné les appartemens dans cette occasion.

Les négocians anglais établis à Corfou et auxquels il m'arriva de parler, durant mon court séjour dans cette île, se plaignaient très haut de ce que les Ioniens leur étaient constamment préférés quand le grand commissaire avait quelque faveur à accorder : je leur dis nettement que leurs plaintes me paraissaient extrêmement déraisonnables, puisque le premier devoir de cet officier était de protéger les Ioniens dans tous leurs droits et privilèges ; les îles Ioniennes n'étant pas des colonies anglaises, ni destinées à le devenir, la véritable politique de la Grande-Bretagne, relativement à cet État, est de développer toutes ses ressources, de considérer ses habitans comme des Grecs dans toute l'étendue de ce mot, de répandre parmi eux les bienfaits de la civilisation, d'encourager et d'étendre leur commerce ; d'établir une alliance étroite entre eux,

et leurs frères soumis au sceptre du roi Othon, et d'aider à hâter la prospérité de la nouvelle monarchie grecque, en lui présentant des modèles dans toutes les branches de gouvernement et de l'économie publique du peuple ionien.

Une autre classe de gens n'était pas moins véhémente dans ses accusations contre l'administration de lord Nugent, car il avait certainement causé un tort réel à leurs affaires, ce qui était fort heureux pour les îles. Ces gens étaient les juifs et les brocanteurs de la pire espèce, qui, tous les ans, réalisaient des gains immenses; voici comme ils s'y prenaient : la production la plus importante de ces îles, du moins pour ce qui concerne leur commerce avec l'Angleterre, consiste dans les raisins de Corinthe. Si quelqu'un a des droits à la part la plus considérable du profit que ce fruit peut donner, je pense que c'est le propriétaire ou le cultivateur de la terre sur laquelle il croît. Cependant il arrivait que, précédemment, l'agriculteur était le seul qui, chaque année, devenait plus malheureux,

tandis qu'il voyait, à Corfou et ailleurs, une classe de commissionnaires acquérir la richesse qui, réellement, lui appartenait. Quand il était possible d'évaluer la quotité de la récolte, ces hommes se coalisaient pour en fixer le prix entre eux; ils l'offraient aux cultivateurs; or ces derniers, ayant généralement besoin tous les ans d'une avance de fonds par forme d'emprunt sur leur récolte, n'avaient d'autre alternative que d'accepter les conditions qui leur étaient proposées ou de laisser leurs raisins pourrir sur le cep. Il résultait de cette manœuvre que, quelque élevé que fût le prix exigé des acheteurs étrangers par les commissionnaires, un prix très bas, dédommageant à peine le cultivateur de ses dépenses et de son travail, était tout ce que celui-ci avait l'assurance de recevoir.

Ce n'était pas tout: les commissionnaires, s'étant assuré un monopole par leurs prêts au cultivateur, vendaient les raisins au plus haut prix possible au commerçant anglais, ou plutôt au

consommateur anglais ; car le commerçant qui importait des marchandises anglaises n'était presque toujours que le commissionnaire sous son nom ou sous le nom d'autrui. Ensuite, un droit énorme, conçu d'après les principes les plus erronés de l'économie politique, était imposé sur les raisins à leur sortie des Iles-Ioniennes et à leur entrée dans la Grande-Bretagne.

C'étaient de grands maux. Voici comme lord Nugent y remédia : il prit, dans le trésor public des iles, de l'argent, et le prêta aux cultivateurs qui en avaient besoin pour faire leurs récoltes ; il les mit ainsi en état d'apporter eux-mêmes les raisins au marché, et de les vendre aux acheteurs qui leur en offraient le prix le plus élevé. Mais il ne se présenta pas de concurrens, les accapareurs s'étant coalisés pour empêcher qu'il n'en vînt, et ayant fixé de nouveau le prix qu'ils voulaient donner. Alors, lord Nugent prêta des capitaux à des insulaires probes et intelligens, qui embrassèrent ce genre de commerce, et qui, par son aide, se trou-

vèrent capables de le faire d'après des principes équitables et également avantageux aux deux parties. Ainsi, le monopole qui, pendant un siècle, avait pesé sur la principale production des Iles-Ioniennes fut complètement détruit. Lord Nugent fit aussi réduire à un taux raisonnable par leur corps législatif le droit de sortie de cette denrée, et convainquit le gouvernement britannique que le droit d'entrée devait être diminué dans la même proportion ; ce qui fut effectué. Par cette judicieuse politique, lord Nugent a pu s'attirer la haine d'ennemis irréconciliables, mais il s'est incontestablement assuré le droit de pouvoir, en conscience, se dire que, durant la trop courte période de son administration, il y a plus fait, pour l'amélioration réelle des Iles-Ioniennes, que tous ses prédécesseurs pris ensemble.

En établissant une communication par les navires à vapeur entre ces îles, ainsi qu'entre les ports ioniens et ceux de Grèce et d'Italie, lord Nugent a aussi contribué essentiellement à ouvrir à ces dépendances de la Grande-Bretagne des

perspectives d'un commerce actif et lucratif, qu'elles auraient à peine pu apercevoir quand elles furent placées sous notre protection. Mais c'est surtout en atténuant les rigueurs atroces de leur code pénal, que ce personnage recommandable s'est montré, à la tête du gouvernement ionien, avec le même caractère distingué qu'il a soutenu uniformément, en qualité de représentant du peuple, dans le parlement britannique, comme l'avocat infatigable de la justice tempérée par la clémence, de l'égalité des droits pour toutes les classes de citoyens, et des sauvegardes efficaces contre les empiétemens du despotisme sur les priviléges légaux des sujets, que Hampden, dont il a si habilement écrit la vie, aurait défendus, ou, si c'eût été nécessaire, eût réclamés, même au hasard de sa liberté.

Jugeant, d'après tout ce que j'ai entendu dire à Corfou par ses ennemis, ce qu'il faut bien noter, plutôt que par ses amis, et d'après tout ce que j'ai appris ensuite de l'administration de lord Nugent dans les Iles-Ioniennes, je regrette très

sincèrement que le sentiment intime de ce qu'il devait à son parti l'ait induit à résigner sa place avant que lord Melbourne eût pris de nouveau le timon des affaires de la Grande-Bretagne. Ce n'est pas non plus la circonstance la moins intéressante de la vie de cet homme d'État, que l'ayant vu, vers la fin de novembre 1834, dans le palais de Corfou, entouré d'une magnificence vraiment royale, je l'aie retrouvé, il y a quelques jours, dans une petite salle d'une maison de Grosvernor-Street, salle dont les principaux ornemens consistaient dans quelques vases grecs antiques et dans des fragmens d'armure, les seuls symboles, je le crois, de l'accroissement de fortune qu'il a rapporté de sa vice-royauté.

Il y a, près du palais de Corfou, une excellente bibliothèque pour la garnison. Extrêmement empressé de lire les dernières gazettes d'Angleterre, mais ne connaissant aucun militaire de la garnison, je me présentai avec ma carte à la porte de cet établissement, et je reconnus, à ma vive satisfaction, que je m'en étais déjà assuré l'en-

trée par la publication de mon ouvrage intitulé *A Visit to Spain*. Le bibliothécaire eut la bonté de me dire que ce livre avait rendu inutile toute autre intervention en ma faveur : il me le montra sur les tablettes. Il m'apprit de plus une circonstance que j'avais ignorée auparavant, c'est que j'étais parent d'un noble personnage dont je porte le nom ; du moins il me raconta que ce dernier, étant récemment à Corfou, dit qu'il croyait que l'auteur de cette production était de sa parenté. Il est très agréable pour un littérateur de découvrir que, dans les lieux où il est personnellement inconnu, ses écrits peuvent avoir rendu son nom recommandable à des hommes doués d'autant de qualités privées que le noble dont il est question ici. Je n'ai non plus nul droit à l'honneur qu'il m'a fait ; toutefois il est satisfaisant, dans ces jours déplorables, où le crédit de la littérature a tant déchu, de voir que l'intelligence n'est pas jugée indigne d'occuper un haut rang, ni de tenir par la consanguinité à ceux qui l'occupent ; et que même, quand elle ne

fait pas valoir ces droits et n'y songe pas, ils sont reconnus sans la moindre difficulté.

Cependant, je ne voulus pas enfreindre le réglement relatif à l'admission des étrangers, et M. Matthias, officier d'artillerie, qui se trouvait présent, fut mon répondant. Les dernières gazettes étaient du 12 novembre ; elles contenaient une grande quantité de faits que j'ignorais.

J'aurais pu passer fort agréablement plusieurs semaines à Corfou; mais le terme de la relâche du paquebot autrichien étant expiré, j'y regagnai ma cabane le 26 novembre. Les trois Anglais dont j'avais déjà entendu parler à l'hôtel du sergent Taylor étaient dans la chambre. A quatre heures du matin, nous appareillâmes; le vent étant extrêmement faible, nous ne pûmes, de toute la journée, sortir du canal de Corfou.

Nous ne tardâmes pas à découvrir que nous avions à bord un homme singulier, qui probablement contribuerait à nous divertir pendant la traversée. Voici son costume : pantalon de futaine bleue, chemise, soutane de serge noire,

chapeau à bords relevés, manteau de serge noire très exigu, car il lui descendait à peine jusqu'à la taille. Il nous dit qu'il était Français, que, voulant entrer dans l'état ecclésiastique, il avait reçu son éducation au séminaire de Limoges, et qu'il avait été ordonné diacre. Une inspiration lui avait, suivant ce qu'il nous assura, enjoint de faire le pélerinage du Saint-Sépulcre à Jérusalem; en conséquence, il s'était embarqué pour l'Orient. Arrivé à Alexandrie, le consul de France, dans cette ville, l'avertit que très probablement il deviendrait victime de la peste s'il allait plus loin; il eut donc la prudence de renoncer à son voyage : maintenant il retournait en France. Son grand chapeau, qui évidemment servait depuis très long-temps, n'était que pour les occasions d'apparat; sa coiffure ordinaire consistait en un mouchoir de soie très serré autour de son front, ce qui faisait ressortir davantage sa face ronde et réjouie, et lui donnait un air de caricature. Il couchait sur le gaillard d'avant; toutefois, comme ses manières étaient

celles d'un homme bien élevé, et que, sous tous les rapports, c'était un homme très original, nous l'invitions fréquemment à venir nous trouver, quand il ne se montrait pas enclin, ce qui néanmoins arrivait rarement, à nous divertir par sa présence.

Dans la soirée, on l'envoya chercher et on lui offrit du punch ; il préféra le rhum pur, qui bientôt ouvrit toutes les sources de son éloquence. Il nous raconta qu'il avait reçu la mission de prêcher l'Évangile aux païens, et nous débita quelques uns des discours qu'il avait préparés pour les convertir : ils étaient très drôles ; il soutint que la gaieté était souvent plus convaincante que la gravité, et que sa mission spéciale était de faire rire les Arabes de leurs erreurs. Nous lui demandâmes dans quelle langue il avait le projet de leur adresser la parole, parce qu'il était possible qu'ils ne comprissent pas le français : il nous répondit, en levant les épaules d'un air mystique, que, partout où il irait, la langue française serait à l'instant connue à cha-

cun par inspiration, ajoutant que c'était la seule qui se parlât maintenant en paradis, et que bientôt elle serait la langue universelle sur la surface de la terre.

Le 28, nous étions encore à la même place; pas le moindre souffle de vent dans toute l'atmosphère, temps sombre, pluvieux, désagréable; le lendemain matin, nous conçûmes des espérances plus favorables, quand nous vîmes le soleil briller sur un ciel sans nuages; un vent léger s'éleva, et enfin nous emporta tranquillement hors du canal de Corfou. On tira inutilement des coups de fusil à deux cormorans perchés à une certaine distance sur un rocher, et occupés à pêcher pendant que, suivant l'usage, une mouette leur servait de sentinelle, parce qu'elle s'attendait sans doute à être bien payée de sa peine. Pendant la nuit, nous parcourûmes à peu près soixante-dix milles; on continua, le 30, à marcher assez vite jusque vers midi; alors le vent, ayant sauté du sud au nord-ouest, nous fut directement contraire. Le navire roula beau-

coup; à trois heures, on s'assit, comme à l'ordinaire, autour de la table pour dîner; mais le nombre des convives ne tarda pas à diminuer: ce qui paraîtra étrange, le médecin du bâtiment fut malade le premier, les trois passagers anglais le suivirent; si bien que le capitaine, les deux lieutenans et moi, eûmes tout le dessert à nous quatre.

Décembre s'ouvrit, comme il le devait, par une belle matinée froide; le vent se tenait toujours, soit au nord-ouest, soit au nord-est, et, dans les deux cas, il nous empêchait d'avancer en ligne droite. Nous nous dirigions sur Raguse, sans aucune chance de faire du chemin; il fallut donc louvoyer toute la journée et la nuit suivante. Le matin, nous eûmes le bonheur de reconnaître que nous avions marché en arrière; toute la journée, le temps fut calme.

Pendant toute la soirée, une magnifique illusion atmosphérique se montra dans l'ouest; le soleil se coucha derrière une masse de nuages interrompus qui semblaient s'étendre tout le

long de la côte d'Italie baignée par l'Adriatique; les fragmens de vapeur ne bougeaient pas de place, et ressemblaient exactement à une immense forêt de pins très touffue; les troncs, tantôt bifurqués, avec des branches et des cimes arrondies, tantôt ramassés et groupés les uns derrière les autres, tantôt s'ouvrant et laissant voir la profondeur de l'ombre par derrière, présentaient une perspective qui semblait offerte par la nature pour objet des études les plus sublimes et dignes d'une autre sphère.

Nous contemplions ce tableau magnifique avec une admiration silencieuse, quand le soleil, lançant ses derniers rayons de dessous l'horizon, et les dirigeant vers la nouvelle lune qui, avec l'étoile du soir, se trouvait précisément au dessus, me rappela le ciel de la Grèce et de la mer Égée.

Dans la soirée du 3, nous entrâmes à Gravosa, port intéressant, petit, mais sûr, qui est voisin de Raguse : on ne nous permit pas de débarquer à cause de la quarantaine. Heureusement, le paquebot avait le privilége de prendre à bord un

faveur d'un petit vent du sud; et cependant, le 7 à midi, nous n'étions pas à cinquante milles de Raguse : alors, le vent sauta droit à l'ouest. Toute la journée fut employée à louvoyer; le temps était aussi chaud et aussi beau qu'en Angleterre un jour de printemps.

Le 8, vent du nord-ouest : nous étions vis à vis de l'île de Cazza, à cent vingt milles de Raguse; le temps était si chaud, que, quand nous tenions dans la chambre, il fallait absolument que les jours d'en haut fussent ouverts. La chaleur devint si accablante à l'entrée de la nuit, que nous restâmes très tard sur le pont, regardant l'effet produit sur les vagues par la lune, alors dans son premier quartier : celles qui arrivaient en brillant de notre côté perdaient bientôt leur éclat; mais les ondulations plus éloignées ressemblaient à un chemin continu d'argent solide.

Le 9 : nous avons parcouru vingt milles pendant la nuit; nous venons de passer devant la grande île de Lissa. Vers huit heures du matin, le vent du sud-est est venu à notre secours; nous

avons pu alors filer six nœuds à l'heure. Des nuages épais étaient suspendus sur l'île de Lésina, derrière nous : pendant que nous les examinions, afin de conjecturer quel effet ils pouvaient produire sur le temps, ils vomirent un énorme volume d'eau, par le moyen de deux trombes successives dirigées vers nous; on aurait dit de deux câbles suspendus en l'air, et obéissant au mouvement du vent; heureusement, nous étions hors de leur portée. Nous vîmes distinctement la mer s'élever pour rencontrer le torrent descendant, qui tombait des nues comme s'il se fût épanché à travers un entonnoir.

Le docteur pâlit en apercevant ce magnifique phénomène, et fit la remarque que, s'il avait atteint *la Vigilante*, nous aurions été vitement abîmés dans la mer. Son observation aurait été juste, si l'équipage avait été dénué de l'énergie nécessaire pour pousser le bâtiment hors de l'atteinte du déluge; ou si la science et l'expérience n'avaient pas appris à nos officiers que l'on pouvait aisément dissiper la force de la

trombe par quelques décharges d'artillerie. Nous avions à bord huit gros canons de fonte qui, dans un moment, auraient causé dans l'atmosphère une commotion telle que les trombes auraient été rendues complètement inoffensives. Du reste, nous fûmes satisfaits d'avoir eu cette occasion d'être témoins à notre aise, et de loin, de ce phénomène, qui est rare et réellement frappant.

CHAPITRE XXV.

Accidens survenus au diacre. — Ile de Grossa. — Les Quarnero. —Pola.—Côte d'Istrie.—Trieste. — Aspect de Venise. — Sentimens que la contemplation de cette ville excite. — Artiste russe. — Rome. — Grande-Messe à Saint-Pierre. — Don Miguel. —Grégoire XVI.—Jardins de Néron. — Triomphe du christianisme.

Le docteur eut raison sur un point : il nous assura que la trombe pronostiquait une tempête, et peu d'heures après, un coup de vent du sud-est se fit sentir ; il continua toute la soirée. Nous

n'avions dehors que la seule voile de misaine, qui, vers six heures, fut déchirée en lambeaux. Dans le moment où elle fut ainsi mise en pièces, *la Vigilante* était presque sur le côté; il me sembla, dans mon inexpérience, que si cette voile n'avait pas cédé ainsi à l'effort soudain de la tempête, le navire aurait sombré. Le dommage fut promptement réparé, parce que tout le monde était sur le pont; à dix heures, le coup de vent cessa tout à coup, comme un enfant colère qui, à force de crier, s'endort. La nuit fut claire et tranquille.

D'après l'avis de tous les matelots, qui, depuis près de trois ans, faisaient la navigation entre Corfou et Trieste, jamais ils n'avaient eu une traversée aussi longue et aussi désagréable. Tous étaient d'accord pour imputer ce malheur à la présence de l'ecclésiastique : ils le regardaient comme un messager d'infortune, et, en conséquence, le traitaient avec très peu de cérémonie dans toutes les occasions. Le capitaine avait sans cesse des querelles à arranger entre ses matelots

et cet étranger : celui-ci leur parlait toujours avec une volubilité extrême dans sa langue, qu'ils ne comprenaient pas ; ce qui, par cette raison, les irritait davantage. Il ne laissait passer nulle malhonnêteté sans la repousser ; plus d'une fois, il se battit avec eux pour son lit, ou son oreiller, ou son gobelet, ou ses souliers, ou tout autre objet dont ils essayaient de le priver, afin d'engager une dispute avec lui. Le moindre encouragement de notre part aurait été accepté par eux comme une garantie suffisante pour le jeter à la mer.

Quel que fût l'état du temps, cet ecclésiastique, quand il n'était pas occupé à manger ou à dormir, employait invariablement ses momens, soit à écrire son journal, tâche qu'il poursuivait avec une grande persévérance, soit à laver sa seule chemise dans l'eau de mer ; ensuite, il la pendait aux cordages des voiles pour la faire sécher. Or, il arriva que la chemise flottait au gré du vent durant la dernière bourrasque, et que juste au moment où la misaine fut déchirée en lambeaux, la che-

mise fut aperçue, semblable à une sorcière, se promenant sur l'élément liquide, gonflée par le vent sous la forme d'un ballon, et enfin engloutie par les flots. Les matelots témoignèrent une grande joie de sa disparition, disant que l'ecclésiastique ayant ainsi été emporté en effigie par dessus bord, nous n'aurions plus de mauvais temps. La tempête s'étant apaisée soudainement, peu après cet événement, ils furent convaincus que leur prédiction était vérifiée, et ils devinrent plus complaisans envers le pauvre diacre; cependant, celui-ci ne put oublier la perte qu'il avait essuyée, et l'imputa entièrement à leur malice.

Le 10 décembre au matin, nous nous trouvions vis à vis de l'île de Grossa, qui est longue et haute : ses falaises élevées nous abritèrent beaucoup d'un vent grand frais du nord-est. Le voisinage immédiat de cette île nous fournit ce que les marins appellent un port pendant qu'on est sous voile : c'est à dire que l'eau est trop profonde pour qu'on laisse tomber l'ancre; mais un

navire peut louvoyer sous la protection des montagnes de Grossa, quand les vents de nord et d'est soufflent trop fort. Nous eûmes de justes motifs de nous estimer heureux d'être arrivés sous son influence bienfaisante; car notre grande voile s'ouvrait le long de quelques unes de ses coutures, et dans le lointain, du côté de la côte d'Italie, la mer n'offrait qu'une nappe d'écume : c'est pourquoi nous passâmes toute la journée à courir des bordées devant l'île.

Le 11, nous étions encore le long de Grossa; le vent soufflait avec violence du nord; l'air était excessivement froid; la neige couvrait les montagnes de l'île. La grande voile et la misaine furent remplacées.

Dans la nuit, et le 12 au matin, on essaya d'avancer au large : la tentative fut trouvée trop dangereuse pour y persévérer. On continua donc à louvoyer le long de l'île. Un brick de commerce nous joignit; il était parti depuis trente-six jours d'Alexandrie, et allait à Trieste.

Il était d'autant plus important pour nous de

rester devant Grossa, pendant que le vent soufflait avec violence du nord-est, que nous étions alors près du petit Quarnero, golfe dont le nom signifie petit mangeur d'hommes; le grand Quarnero est plus haut dans l'Adriatique. Ces noms ne résonnent pas agréablement aux oreilles d'un voyageur. Cependant, les marins de cette mer n'ont nullement exagéré les dangers de ces deux golfes, en leur appliquant les dénominations qui les distinguent, puisqu'il se passe à peine un an sans qu'une dizaine de bateaux mal équipés du pays fassent naufrage dans le grand Quarnero, et la moitié de ce nombre dans le petit Quarnero.

Ces portions périlleuses de l'Adriatique sont des golfes dont l'un, s'étendant de la mer vers la côte de Dalmatie, est formé par beaucoup de petites îles d'entre lesquelles sort une grosse houle qui s'accumule en une masse que le vent de nord-est pousse avec une fureur épouvantable. La nuit dernière, on s'aventura, vers dix heures, à s'éloigner de l'île, et quoique le bâtiment roulât beaucoup, nous eûmes dépassé, deux heures

après, l'entrée de ce golfe. Ensuite, on avança tranquillement à l'abri des îles nombreuses qui bordent la côte de Croatie. Le 13, à dix heures du matin, nous sommes entrés dans le grand Quarnero, situé entre la côte nord-ouest de Croatie et la côte orientale d'Istrie.

Le vent soufflait du nord, avec une violence extrême, de sorte que nous avons couru les plus grands dangers auxquels on est exposé dans ces parages. Les lames qui roulaient en sortant du golfe étaient très grosses, mais régulières, très arrondies et réellement les plus pittoresques que j'eusse jamais contemplées. Notre bâtiment, se dirigeant directement sur le promontoire de l'Istrie, afin de doubler le cap, penchait naturellement, puisque le vent du nord le frappait par côté, le bord et une partie du pont étant sous l'eau, et la misaine touchant de temps en temps les lames. Il y en eut deux ou trois qui vinrent déferler sur le pont, mais à midi nous eûmes doublé la pointe sans aucune difficulté. Alors nous suivîmes rapidement notre route le

long de la côte d'Istrie, vers le golfe de Trieste.

Ayant passé près de Pola, nous eûmes une bonne occasion d'examiner avec nos lunettes d'approche les restes, ou, pour mieux dire, l'enceinte complète de son amphithéâtre, qui rappelle encore à ce pays jusqu'à quel point les Romains poussaient leur luxe et leur goût. Ce monument me sembla être dans un état parfait de conservation. La ville et les villages répandus le long de la côte sont situés agréablement. Le vent étant encore au nord quand nous nous approchions de Rovigno, nous fûmes obligés de laisser tomber l'ancre dans ce port, à quatre heures après midi. La ville est d'une étendue considérable; sa magnifique église offre, vue de la mer, un objet frappant; on y voit aussi un couvent assez grand, en apparence, pour contenir près de quatre cents moines. Derrière la ville, le pays s'élève graduellement en coteaux verdoyans bien cultivés, et plus loin en hautes montagnes dont les faîtes étaient couverts de neige. A l'instant où nous laissions

tomber l'ancre, le vent, qui avait soufflé avec tant de violence, pendant quatre jours, presque sans interruption, fut suivi d'un calme plat. La soirée fut belle, mais froide; la lune était presque dans son plein.

Le 14, à sept heures du matin, aidés d'un vent léger, nous longeâmes la côte d'Istrie, dont l'aspect ressemble beaucoup à celui de la Campagne de Rome; toujours dans le lointain des montagnes coiffées de neige, et s'abaissant peu à peu, par ondulation, vers la mer. Les pentes verdoyantes étaient occupées çà et là par des villages et des hameaux, et parsemées de chaumières et de maisons de campagne isolées. L'effet pittoresque du tableau était considérablement embelli par la diversité de teintes qu'offraient les cimes des montagnes où la neige était déjà fondue sur les points sablonneux, qui coupaient par des lignes les espaces blanchis. Pendant toute la journée, le soleil brilla sur un ciel sans nuage. A midi, nous aperçûmes les Alpes du Frioul et la côte d'Italie autour du fond du golfe

de Venise. Néanmoins, nous n'avancions qu'avec lenteur, en louvoyant; le soir, on jeta l'ancre à Omago.

Le 15, on doubla la pointe de Salvori; la matinée était magnifique; des navires de toutes les sortes et de toutes les dimensions couraient des bordées de tous les côtés, dans le golfe de Trieste. J'avais devant les yeux les Alpes coiffées de neige, la surface de la mer agitée suffisamment pour un tableau de marine, Trieste à une distance de quinze milles; le vent, toujours au nord, nous permettait à peine d'avancer vers notre destination. A midi, reconnaissant qu'il était impossible de lutter contre notre ennemi, et la mauvaise étoile de l'ecclésiastique, nous mouillâmes à Pirano.

Nous employâmes, le 16, près de sept heures à louvoyer de Pirano à Trieste; la distance n'est que de douze milles. Enfin, à deux heures après midi, nous atteignons ce port si désiré; quoique nous ayons le droit d'être admis à la pratique immédiatement, puisque nous avons épuisé

à bord la totalité de notre quarantaine, il paraît que les officiers sont allés dîner, et que leur retour à leur bateau ne doit avoir lieu que demain matin. Ainsi nous sommes forcés de rester sur le bâtiment. Le port était rempli de navires. Une corvette autrichienne se préparait à faire voile pour l'Amérique, où elle transportait un grand nombre d'exilés polonais. Il y avait aussi dans le port *la Sophie* l'un des navires à vapeur qui font les traversées entre Trieste et Venise.

Le 17, à huit heures du matin, nous fûmes admis à la pratique; notre voyage de Corfou à Trieste avait donc duré près de trois semaines. Avant que de quitter *la Vigilante*, nous eûmes le chagrin de voir un autre paquebot autrichien venu de Corfou à Trieste en trois jours, parce qu'il avait constamment eu un vent de sud. Mais, d'un autre côté, les passagers avaient encore toute leur quarantaine à subir, et nous ne pouvions nullement leur envier leur séjour dans le lazaret.

L'aspect de Trieste annonçait un port extrêmement florissant. De toute part, des signes évidens montraient que le commerce y est actif et prend de l'accroissement. De très belles maisons et de vastes magasins y ont été bâtis récemment, et il n'est pas douteux que, lorsque la navigation à la vapeur sera devenue plus familière aux côtes de la Méditerranée, Trieste ne s'élève au rang qui autrefois appartenait à Gênes. L'*Hôtel grande*, où nous allâmes loger, est aussi bon qu'aucun établissement du même genre en Angleterre. Les marchés et les boutiques étaient garnis de fruits, de plantes potagères et de marchandises de toutes les sortes et remplis d'une foule d'acheteurs. La vente du pain paraissait être principalement bornée à une rue; des paysannes s'y trouvaient assises de chaque côté près de leurs paniers, où l'on voyait, ainsi que sur le pavé qui les entourait, des galettes et des miches d'une beauté remarquable et qu'elles-mêmes avaient fait cuire. Nous donnâmes, aux officiers de *la Vigilante*, un dîner

aussi bon que put nous le fournir l'*Hôtel grande*, en retour des attentions constantes qu'ils nous avaient montrées durant notre traversée prolongée; et, le même soir, je m'embarquai sur l'*Archiduc Charles*, navire à vapeur allant à Venise.

Ce bâtiment est très bien équipé et même avec plus de goût qu'aucun de ceux que j'avais vus auparavant. La grande chambre est magnifique, et toutes les cabanes qui l'entourent sont extrêmement commodes. Nous étions près de cinquante passagers. On n'appareilla qu'à près d'une heure. Aussitôt que le petit jour parut, j'allai sur le pont, et le vent nous ayant été favorable, on avait hissé une voile, de sorte que les clochers de Venise étaient déjà visibles au dessus de l'horizon. Comme nous avancions rapidement vers cette ville, ce n'aurait pas été employer un langage poétique que de décrire cette cité comme s'élevant du sein des eaux, car c'était exactement l'apparence qu'elle présentait. Nous entrâmes dans le port à huit heures; ainsi

nous avions parcouru soixante-douze milles en vingt-quatre heures.

Toutefois la vue de Venise, prise de la mer, n'était pas aussi imposante que je l'avais supposée, quoique je la contemplasse à la lumière graduellement croissante du soleil levant; mais comme elle venait de derrière moi et n'éclairait que les édifices les plus saillans du premier plan, laissant les clochers et les monumens plus éloignés encore cachés dans les vapeurs de la nuit, l'aspect manquait de ce caractère de perspective et de grandeur que Constantinople m'avait montré d'une manière bien plus majestueuse. Cependant, quand je pénétrai dans le grand canal et que le soleil eut déployé à la vue les longues lignes de palais et d'églises, surtout quand nous nous approchâmes de la place Saint-Marc, et que nous commençâmes à nous mêler aux gondoles et à sentir l'effet singulier que produisent ces bateaux d'un extérieur sombre, et d'autres canots en grand nombre se mouvant dans toutes les directions à travers les canaux innombrables où

ils ne tardaient pas à disparaître aux yeux, sans que jamais leur présence eût été révélée à l'oreille, toutes les idées de renommée passée, d'exploits chevaleresques, de puissance, de crimes, le contraste d'une décadence et d'une ruine visibles avec l'opulence fastueuse et la fierté par laquelle cette reine des mers s'était, à une époque peu reculée, élevée à la prééminence, se succédèrent rapidement dans mon esprit, en sollicitant pour Venise ces sentimens sincères d'indulgence et de compassion qui empêchent absolument, par la suite, de se rappeler jamais, sans l'émotion la plus profonde, l'aspect désolé qu'elle présente aujourd'hui.

Je n'avais pas fermé l'œil la nuit précédente, parce que notre navire, malgré sa décoration superbe, craquait sans cesse, et que le bruit des rames de la mécanique était très fort; j'oubliai tous ces inconvéniens, quand, après avoir déjeûné à l'hôtel royal de Daniel, je m'acheminai vers la place Saint-Marc, je passai entre les colonnes de granit apportées de la Grèce, je

contemplai le Campanile, les chevaux de Corinthe, j'examinai l'église de Saint-Marc, si connue, le palais ducal, ses bibliothèques et galeries magnifiques de tableaux ; ses salles, si long-temps le siége du pouvoir oligarchique le plus despotique qui ait jamais été connu du genre humain, ses prisons, ses cachots, son pont des Soupirs ; quand enfin, je traversai le portique de la grande place et me tins sur le pont de Rialto.

La journée du lendemain fut consacrée aux églises principales, où l'on faisait déjà des préparatifs pour célébrer la grande fête de Noël. Tout était déchu à Venise, excepté ses édifices religieux : ils sont sans rivaux, même à Rome, à l'exception de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran et peut-être d'un ou deux autres. Les tableaux, les peintures à fresque, les autels, les colonnes, les pilastres en marbre, les pavés en mosaïque, les statues, les monumens par lesquels se distinguent les nombreuses églises de Venise, ne peuvent être

appréciés convenablement que par l'étranger qui a un temps suffisant pour méditer sur leurs perfections. Pour moi, devant qui ces objets ont passé comme dans un panorama, ils ne sont qu'un songe, mais un songe plein de souvenirs brillans, sur lesquels je ne reporte jamais ma pensée un seul moment, sans souhaiter de me retrouver à Venise.

Bien que le temps fût extrêmement froid, comme la lune était dans son plein, j'éprouvais un plaisir singulier à me promener la nuit dans les rues, en observant les effets pittoresques de lumière et d'ombre que présentaient les canaux, les gondoles qui se mouvaient en silence à leur surface, les clochers des églises, les palais et les places. Je pense que la plus belle ombre que l'on puisse voir au monde est celle que projette le Campanile, quand la lumière de la lune part de l'extrémité de la place Saint-Marc.

L'académie de peinture occupa nécessairement la plus grande partie de la journée. Il

est à peine nécessaire que je note mon ascension du Campanile, parce que du haut de cette tour on jouit d'une des vues les plus belles qu'il soit possible d'imaginer, et qui embrasse les lagunes, les îles, la mer voisine de Venise, et les Alpes du Tyrol. Les trois jours que je passai dans cette antique cité s'évanouirent comme un éclair, et le 20 décembre à minuit, j'étais à Mestre sur la route de Rome, où j'espérais arriver à temps pour assister à la grand'messe du jour de Noël à Saint-Pierre.

Padoue, les monts Euganées, Abano, célèbre par ses eaux minérales, l'Adige et le Pô, Ferrare et Bologne, me conduisirent de proche en proche aux Apennins. A Bologne, je me procurai heureusement une place dans la voiture du courrier pour la ville éternelle. J'y rencontrai un compagnon de voyage très intéressant; c'était un Russe qui semblait entièrement dévoué à l'art de la peinture, dans lequel il avait déjà acquis une certaine célébrité; il avait,

pour tout ce qui se rattachait à sa profession, une touche de fanatisme qui me divertissait infiniment. Il parlait avec ravissement des habitans de l'Italie. Or, il avait récemment exposé à Bologne un tableau d'Herculanum, qui lui avait valu de toute part les éloges les plus pompeux, les Italiens ne sachant guère imposer des bornes à leurs louanges, une fois qu'ils ont commencé à les donner. Naturellement, cet artiste éprouvait un enchantement délicieux, puisque ce tableau était son premier grand ouvrage. Il s'était, comme il me le dit avec une grande naïveté, fait un nom ; le sien, ajoutait-il, était un des célèbres du jour, et ne tarderait pas à être répété par toutes les langues.

Je ne pouvais suivre le torrent des idées de cet enthousiaste ; se tournant vers moi d'un air de compassion, il se plaignait de ce que les Anglais et tous les autres peuples du Nord étaient composés de matériaux si peu inflammables : « Ils ne savent pas, me disait-il, ce que c'est

» que le génie, c'est une très bonne espèce de
» gens, très riches, très instruits, assurément;
» mais ils sont trop civilisés, trop froids,
» ils sont comme autant de statues de marbre
» dans une boutique, en comparaison de l'ar-
» tiste qui idolâtre sa profession, et la cul-
» tive sous le ciel et au milieu des modèles iné-
» puisables du Vatican, et des idées fécondantes
» qu'inspire sans cesse le génie de ce lieu. »

Nous eûmes bientôt atteint Pesaro, et comme il y avait à peine de la neige ou de la glace sur les Apennins, le passage de ces monts ne retarda pas notre marche. Le 25, nous aperçûmes de très bonne heure les montagnes de la Sabine; bientôt le dôme de Saint-Pierre parut à l'horizon, et à sept heures et demie du matin, nous passions sous la porte du Peuple. A la recommandation de mon Russe, je descendis à l'hôtel d'Allemagne, et à dix heures, j'étais au milieu de la foule d'hommes de toutes les langues et de toutes les nations qui montaient le portique du temps le plus magnifique qui

ait jamais été consacré au culte du vrai Dieu.

En aucun temps, en Angleterre, je n'avais ressenti la rigueur du froid autant qu'en Italie; à Rome, il était excessif. Toutefois, en entrant dans Saint-Pierre, il me sembla que j'étais transporté soudainement dans un climat plus doux et duquel l'atmosphère environnante avait été complètement exclue. En conséquence, j'imputai ce brusque changement à l'usage de moyens artificiels employés pour chauffer cet immense édifice, puisque le nombre des personnes déjà rassemblées dans son enceinte, quoique réellement très considérable, paraissait trop petit pour produire, par leur présence, aucun effet sur la température. Mais, à ma grande surprise, j'appris ensuite qu'il n'y avait ni conduit, ni tuyau d'aucune espèce mis en œuvre pour conduire une chaleur artificielle dans Saint-Pierre. La température de l'intérieur ne varie jamais, dans aucune saison de l'année, à cause de la vaste étendue de l'espace compris au dessous de son dôme et de sa voûte incomparables. De

même que l'Océan, il est chaud en hiver, froid en été, frais au printemps et en automne ; toutefois, ces changemens ne sont sensibles que relativement à l'air extérieur ; l'atmosphère de l'intérieur, participant aux propriétés d'un élément naturel, ne connaît jamais aucune altération.

La première chose qui frappa mon œil d'une surprise singulière, quand je me trouvai sous le dôme de ce grand temple, fut la petitesse apparente de toutes les figures humaines, qui, pénétrant par toutes les entrées, se réunissaient vers le grand autel ; nous ressemblions à des pygmées, à des enfans, à des insectes noircissant le pavé de marbre, mais formant à peine un relief au dessus de sa surface. Cette sensation humiliante disparut graduellement quand les cérémonies de ce saint jour commencèrent, et que l'occasion pour laquelle nous étions réunis éleva l'esprit à des objets tout autres que ceux de l'intérêt personnel.

Le pape fut porté au maître-autel dans son

fauteuil d'apparat, accompagné d'une armée de cardinaux, d'évêques, de représentans et de beaucoup de membres de tous les ordres religieux. La diversité, l'élégance et la splendeur des costumes ecclésiastiques, ainsi réunis, produisaient un effet très imposant. L'habillement pompeux du souverain pontife, coiffé de sa tiare enrichie de joyaux, les mitres, les crosses et les chapes des évêques, les robes rouges des cardinaux, formaient un contraste remarquable avec la chétive robe de laine blanche des carmes et leurs sandales plus grossières encore. Les gardes-suisses de sa sainteté, dans leur antique uniforme, avec leurs cuirasses d'acier, leur chapeau relevé d'un côté et orné de l'autre d'une plume tombante, me rappelaient les jours du moyen-âge, tandis que les modes les plus nouvelles de Paris et de Londres, remplissant les tribunes dans un autre endroit, donnaient un caractère différent au tableau; substituant, quand l'œil, après avoir contemplé le dôme fendant les airs,

retombait en bas, la beauté réelle aux visions de la tradition.

Parmi les personnages fameux assistant à cette grande solennité, je vis don Miguel, l'ex-usurpateur du trône de Portugal. Il était dans une tribune à gauche du trône papal; il semblait attirer l'attention générale; il était vêtu d'un uniforme bleu décoré de plusieurs ordres obtenus je ne sais comment, où, ni quand, car, dans la vie de ce prince, il y a eu à peine une période durant laquelle, à mon jugement, il ait mérité une distinction semblable. Toutefois il avait très bonne mine, et j'ajouterais même que c'est un très joli homme, si son caractère n'avait pas été flétri par sa conduite dans sa patrie ; sa physionomie morale rabaissait beaucoup son apparence extérieure, et sa dévotion était trop exagérée pour être sincère.

La grande nef de l'église était bordée de chaque côté de soldats qui tenaient libre l'espace du milieu; derrière eux, l'édifice sacré était

rempli de gens de la plus basse classe de Rome ; je dois dire que jamais je n'ai vu un si grand concours de peuple se comporter d'une manière si convenable : je souhaiterais pouvoir rendre un témoignage semblable à la conduite des groupes de gens mieux vêtus, qui avaient le privilége d'être placés dans les tribunes arrangées de chaque côté du maître-autel, ainsi que dans les espaces intermédiaires. Je le dis à regret, le plus grand nombre de ces groupes était composé de familles anglaises, qui avaient l'air de croire qu'elles étaient venues pour être vues et attirer les regards par leurs remarques faites à haute voix et leurs manières inconséquentes; elles semblaient supposer que Saint-Pierre était un théâtre, et la solennité sainte un opéra où elles devaient déployer leur goût exquis en musique, et leurs progrès en français et en italien : la pensée qu'elles assistaient au service divin ne les avait vraisemblablement pas occupées un seul instant. Je dois ajouter en même temps que d'autres étrangers, et notamment les Français, ri-

valisaient les Anglais dans cette conduite très impropre.

Le maître-autel est, comme chacun saît, immédiatement sous le dôme; le trône du pape était élevé à l'extrémité occidentale du temple; la distance de là à l'autel était considérable; mais elle le paraissait à peine, parce que les bancs qui s'étendaient de chaque côté étaient occupés par les cardinaux, les évêques et les autres ecclésiastiques accompagnant ordinairement le saint-père dans des occasions semblables. Sa sainteté commença la messe au bas des marches de l'autel, ensuite elle remonta sur son trône; on chanta l'*Introït*, le *Kyrie eleïson*, puis cette belle hymne qui exprime si bien la joie et la bienveillance humaines : *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis!* Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Jamais les mots qui terminent cette invocation vraiment angélique, adressée par les hommes à la divinité, ne me parurent plus convenable-

ment sortir de leur bouche que dans le moment où elles furent proférées par le successeur de saint Pierre : *Quoniam tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus.* Tu es le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut.

Ici on voyait le souverain d'une monarchie, la plus ancienne qui florisse maintenant en Europe, monarchie dont le siége est à Rome, la maîtresse du monde dans tout ce qui concerne la prééminence intellectuelle, royaume qui a déjà existé plus long-temps que l'empire romain; on voyait ce monarque implorant la miséricorde du Rédempteur; il était entouré immédiatement d'hommes d'un talent éminent, des plus grands dignitaires de l'Eglise, dont l'humilité sincère et la dévotion vraie brillaient plus que leurs somptueux vêtemens. Plus loin, c'étaient des groupes nombreux de descendans véritables de l'ancien peuple romain, de personnes de presque toutes les nations vivant sous le soleil. Ce souverain invoquait le seul Seigneur, le Dieu très haut pour lui-même et pour toute cette grande assemblée

ainsi réunie autour de lui, sous un dôme digne de la majesté du ciel ! C'était, en effet, un spectacle auquel celui qui en a été témoin une fois ne peut penser sans ressentir une vive joie de ce que l'humble enfant, qui à sa naissance fut reçu dans une crèche, dont le nom même fut bafoué dans le lieu où ce monument céleste a été élevé, était le Dieu salué maintenant par des représentans de toutes les nations comme le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, Jésus-Christ (*Solus sanctus Dominus, altissimus Jesus-Christus*). Gloire, en effet, à ce Dieu dans les cieux !

Avec un ton touchant qui pénétrait le cœur, Grégoire, le seizième pontife de ce nom, oubliant la splendeur extérieure dont il était environné, prononça cette confession, ces supplications : *Qui tollis peccata mundi, accipe deprecationem nostram ; qui sedes ad dexteram patris, miserere nobis.* Toi qui effaces les péchés du monde, reçois notre prière ; toi qui es assis à la droite du Père, aie pitié de nous.

On ne doit pas oublier que les jardins et le cirque de Néron se trouvaient jadis sur le mont Vatican, sur ce même emplacement où cet empereur, pour se servir des expressions remarquables de Tacite, infligeait les tourmens les plus cruels à ces hommes qui déjà, sous le nom vulgaire de chrétiens, avaient été voués à l'infamie. « Ils dérivaient, ajoute cet historien philosophe, cette dénomination et leur origine du Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été condamné à mort par une sentence du proconsul Ponce Pilate. Pendant un temps, cette horrible superstition fut arrêtée : elle éclata de nouveau, et se répandit non seulement dans la Judée, premier siége de cette secte malfaisante, mais fut même introduite dans Rome, l'asile commun qui reçoit et protége tout ce qui est impur, tout ce qui est atroce. Les aveux de ceux qui furent saisis découvrirent une grande multitude de leurs complices, et tous furent convaincus de leur haine pour le genre humain. Ils moururent dans les tourmens, et ces tourmens furent rendus plus

amers par des insultes et la dérision. Quelques uns furent cloués à des croix ; d'autres, cousus dans des peaux de bêtes sauvages, et exposés aux fureurs des chiens ; d'autres furent enduits de matières combustibles, et on s'en servit comme de flambeaux pour éclairer l'obscurité de la nuit. Les jardins de Néron furent le théâtre de ce spectacle ; il fut suivi d'une course de chevaux, et honoré de la présence de l'empereur qui, vêtu en cocher et en remplissant le rôle, se mêla à la populace. »

Qu'étaient les vêtemens de soie, de brocart, les ornemens d'or, les calices et les autres objets en argent massif, la mitre décorée de joyaux, et le chapeau ducal, et la triple couronne dans un tel tableau, et au milieu d'idées telles que celles-là ? Non, je n'enviai rien au souverain pontife, excepté la larme qui s'échappa de son œil si beau, si spirituel, quand, se rappelant le lieu où il était, il exprima sa gratitude : *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam.* Nous te rendons grace, à cause de ta gloire in-

finie. Le chœur, sans être accompagné par l'orgue, entonne l'antienne *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te* : chants de louange qui résonnent à jamais dans les demeures de la divinité ! C'était une acclamation de triomphe qui remplissait même cette vaste enceinte de son retentissement.

Ces parties du service furent suivies de l'Epître, de l'Évangile, du *Credo* et des préparatifs solennels du sacrifice. La victime qui fut offerte était sans tache; elle fut offerte au Dieu vivant et véritable, pour les péchés de tous ceux qui étaient présens, pour tous les chrétiens de toutes les générations, comme la plus agréable pour le salut de tout le monde. Le sanctificateur fut supplié de bénir le sacrifice adressé à la gloire de son nom; et les anges, les archanges et tous les élus furent convoqués autour de l'autel, afin que par leur présence et leur médiation l'atmosphère même fût rendue sainte, et que l'encens avec lequel le temple avait été parfumé fût rendu sacré : le pontife lava ses mains entre les innocens, courba

sa tête découverte, en se tournant vers la multitude immense, l'invita à prier pour que le sacrifice fût agréable au Père tout-puissant, pour qu'elle élevât son cœur et rendît graces au Seigneur Dieu, au Dieu des armées, de la gloire duquel les cieux et la terre sont pleins. A ces appels, le chœur répondit par une autre acclamation de triomphe, en s'écriant : *Hosanna in excelsis!*

La tranquillité qui suivit ces momens, pendant que le prêtre consacra et éleva l'hostie, fut d'une majesté imposante. Le chœur se tut complètement, pas un son ne fut entendu dans cette multitude prosternée, sinon les tons les plus élevés de l'orgue qui, ne flottant que le long du sommet de la voûte, ne contribuaient qu'à unir en une voix de chérubin les oraisons récitées en secret par toute l'assemblée.

La grand'messe terminée, le pape, précédé comme auparavant par le clergé, les évêques, les cardinaux et les officiers de sa maison, fut porté le long de la nef principale; il portait la tiare; de chaque côté de son fauteuil s'éle-

vait une bannière de plumes aussi blanches que la neige ; on dit que ce sont des emblèmes très anciens de la souveraineté sacrée. Il était convenable que, sur le lieu où le sang des chrétiens avait coulé, des bannières de leur victoire fussent déployées ; mais il était encore plus beau de voir que l'homme ainsi élevé au-dessus des têtes du peuple n'avait pas besoin d'un esclave pour l'avertir qu'il n'était lui-même qu'un mortel; il ne donnait la bénédiction qu'en se frappant en silence la poitrine, préférant à tous les fastes de cette pompe humaine l'abnégation de soi-même et l'humilité qui devraient toujours caractériser le ministre de l'Évangile.

CHAPITRE XXVI.

Revenus du pape. — Opinion publique. — Mécontentement. — Froid très vif à Rome. — Saint-Jean-de-Latran. — Saint-Pierre. — Chaire de Saint-Pierre. — Fenêtres. — Le cardinal Weld. — Diplomatie anglaise. — Ascendant de l'Autriche. — Ministre britannique à Rome. — Chapelle Sixtine. — Vêpres. — Collines de Rome.

Tout le monde, je le crois, convient que Grégoire XVI ne se distingue pas moins par son naturel enjoué, son caractère aimable, sa simplicité dans sa manière de vivre, que par

son grand savoir et sa piété sincère. De plus, il encourage les arts avec autant de munificence que le lui permettent les moyens bornés dont il peut disposer; il est extrêmement attentif aux intérêts de ses sujets, enclin à favoriser toute entreprise praticable qui peut contribuer à leur prospérité, enfin, miséricordieux, peut-être à l'excès, comme doit l'être un prélat chrétien, dans l'administration de la justice. En effet, quand je réfléchissais au revenu peu considérable du souverain de Rome, et que je portais mes regards sur les églises magnifiques, les superbes collections d'ouvrages de l'art, les édifices dans lesquels elles sont conservées, et les établissemens splendides si nombreux dans Rome moderne, j'étais obligé de reconnaître que, dans tout mon voyage, je n'avais pas vu un pays où l'argent du public eût été dépensé d'une manière aussi avantageuse pour lui.

Aucun impôt n'a été levé sur le peuple sans être représenté par quelque souvenir de l'usage auquel il a été appliqué, par exemple, une église,

une galerie nouvelle dans le Vatican, un antique arc de triomphe sauvé de la destruction, des statues du travail le plus parfait déterrées et enlevées à l'oubli, un aqueduc réparé, un colisée presque entièrement restauré, des marais desséchés et cultivés, des chemins, infiniment supérieurs à la voie flavienne ou appienne, construits ou renouvelés. Les restes de la Rome des Césars ont été conservés avec tant de soin par les mêmes mains qui ont érigé les édifices chrétiens les plus beaux du monde, que l'étranger venant pour la première fois à Rome est dans le doute s'il doit plus admirer la Rome des empereurs païens ou la Rome des pontifes chrétiens. Je suis intimement convaincu d'une chose, c'est que si la maîtresse du monde ancien fût tombée dans les mains de souverains séculiers, qui auraient eu à assouvir les désirs d'une cour adonnée au luxe, à soutenir des guerres dispendieuses, ou à établir de grandes familles, Saint-Pierre n'aurait jamais existé, Michel-Ange aurait vécu en vain, Raphaël et Titien

seraient morts sans gloire comme ces Miltons muets sur les noms desquels l'immortalité n'a jamais brillé. Rome serait aujourd'hui aussi fatale à la santé, aussi hideuse dans ses rues en ruines que l'est Constantinople, aussi désolée que l'est Athènes ou Palmyre. Les papes peuvent, tant individuellement que collectivement, rendre un bon compte de leur gestion. « *Si monumenta quæris, circumspice.* »

Tôt ou tard cependant, il naîtra, relativement à l'administration civile des États romains, des difficultés qui ne m'échappent nullement. Dans toute l'Italie, il s'élève évidemment un courant constant et puissant d'opinion publique qui est défavorable, et je dois ajouter, avec raison, à un système de gouvernement dont les agens principaux sont des ecclésiastiques. Substituer des légations spirituelles à des délégations d'autorité temporelle, la théocratie à ce qui devrait être uniquement une combinaison de fonctions purement séculières, ne peut, à l'époque où nous sommes arrivés, être encore long-temps en

usage. Le pouvoir papal n'est pas et ne doit pas être assez fort pour lutter contre la révolution qui s'approche sous ce rapport. Même dans l'état actuel des choses, le saint-père a constamment besoin de l'aide de l'Autriche pour maintenir son autorité, et comme la France ne veut pas permettre que cette puissance intervienne seule, elle semble résolue à tenir garnison dans Ancône aussi long-temps que l'Autriche restera en possession de Bologne. Mais une telle position ne peut être permanente.

Il est manifeste que les mécontens des États romains ne désirent pas de se soustraire à la domination temporelle du pape. S'ils en venaient là, ils savent bien qu'ils tomberaient immédiatement sous le joug, soit de la France, soit de l'Autriche, puisque l'idée d'une république italienne, dans la situation actuelle de l'Europe, ne peut être qu'une vision d'écolier. Ce qu'ils cherchent réellement, ce qu'il est le plus de leur intérêt de demander d'une manière paisible et de s'assurer sous une forme durable est un

système constitutionnel de gouvernement, mis en action par des fonctionnaires laïcs, et présidé par le pape comme prince des États romains et non comme évêque du siége de Rome. Il est nécessaire pour toutes les parties que cette question soit promptement résolue, et d'autant plus que la tranquillité apparente de la Lombardie n'est que le repos du volcan. Les matières qui se rassemblent dans les entrailles du temps doivent bientôt s'enflammer, et trouveront leur soulagement dans une explosion, au moment peut-être où on s'attendra le moins à cet événement. Le prince Metternich ne doit pas oublier que l'empereur d'Autriche possède l'Italie septentrionale par une espèce de stipulation qu'une guerre dans une partie quelconque de l'Europe pourrait effacer en un moment. L'histoire nous offre peu d'exemples de domination moins naturelle que celle de l'Autriche en Italie; elle ne la tient par aucun lien moral, elle la retient seulement par l'action de la force physique, et celle-ci doit, dans un moment peu éloigné, céder

à la force plus puissante de la force intellectuelle qui déjà se manifeste dans cette contrée.

Durant les quinze jours que je passai à Rome, le froid fut remarquablement rigoureux ; mais, pendant deux ou trois heures de l'après-midi, partout où on ressentait l'influence du soleil, la chaleur était la même que chez nous au printemps ; le reste du jour et la nuit, c'était un hiver de Sibérie rendu encore plus insupportable par la manière dont presque toutes les maisons sont bâties ; leur plan semble avoir été calculé uniquement pour l'été ; on a oublié totalement que l'hiver pût se faire sentir à Rome : on ne trouve des cheminées que dans très peu de chambres ; et quand il y en existe une, elle est si grande qu'elle donne accès à des courans d'air suffisans pour geler les gens jusqu'à la moelle des os.

Néanmoins, mon temps se passait avec une rapidité étonnante. Après avoir employé deux jours à me promener sur les monts Pincius et Quirinal, le long des bords du Tibre, encore jaunâtre,

et dans les demeures des grands hommes des jours d'autrefois, je fis la tournée des églises, desquelles Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure sont, après Saint-Pierre, les plus magnifiques. Les embellissemens de la première sont réellement sur une échelle plus riche, ses antiques curiosités ecclésiastiques sont conservées avec grand soin, notamment la pierre sur laquelle on dit qu'a été célébrée la sainte Cène. Dans la chapelle Corsini, qui est d'une structure très élégante, indépendamment des monumens de cette famille, il y a un superbe sarcophage de porphyre, que l'on suppose avoir été celui d'Agrippa, trouvé dans le Panthéon. Près de Saint-Jean-de-Latran, sont plusieurs choses bien dignes d'examen. En revenant de ce quartier, je visitai l'arc de triomphe de Constantin, le Colisée, le Forum de Trajan; et ainsi s'écoula un jour noté sur mon calendrier comme un des plus délicieux de ma vie.

Je consacrais ordinairement mes matinées, soit au Colisée, soit à Saint-Pierre; je remarquai que

je pus apprécier le premier, le premier moment où j'y entrai; mais, chaque fois que je pénétrais au delà du portique du second, il me semblait qu'il déployait de nouveaux traits de majesté que je n'avais pas observés auparavant. Quand je me promenai pour la première fois dans ce vaste espace, je fus très mécontent, non de l'édifice, mais de moi-même. Je voyais nettement devant moi toutes les combinaisons du génie, de l'habileté et du goût transcendans, qui avaient pu être réunies pour l'exécution du monument le plus parfait de l'art qui ait jamais été présenté aux regards de l'homme. Mais je venais tout récemment de voir le Parthénon, dont je compris la beauté comme celle d'une médaille antique, ou celle de la physionomie céleste d'une femme, aussitôt que je la contemplai; tandis que, quand je me trouvai dans Saint-Pierre, tout était grand, et en même temps si bien en harmonie, que mon esprit ne pouvait fixer aucun foyer dans lequel pût se concentrer,

pour la formation d'un tableau, le torrent de lumière dont il était entouré.

Je découvris que ce défaut devenait moins sensible quand, par de fréquentes observations, je me fus familiarisé davantage avec les détails de cette construction majestueuse, quand j'eus atteint, dans des positions particulières, des points de vue desquels tous les traits de chaque objet se présentaient à moi avec tous les effets déterminés par l'artiste, et qu'ainsi, pas à pas, je montai l'échelle aérienne conduisant au dôme, et sur laquelle, comme sur celle que vit le voyageur venant de Bersabée, l'imagination eût pu apercevoir les anges de Dieu montant et descendant. L'ordre parfait avec lequel chaque chose est tenue dans ce temple, la propreté recherchée des autels et de leurs ornemens, la beauté des peintures; la grandeur colossale des statues, le silence et la conduite décente des hommes chargés du service journalier, sont des parties d'un grand tout. Dans ce sanctuaire céleste, toutes les pen-

sées qui n'appartiennent pas à la religion sont tournées vers l'éternité.

Le tombeau de Paul III est peut-être le seul objet qu'un goût sévère désirât de voir éloigner de Saint-Pierre. Dans un édifice séculier, il serait moins sujet à la critique. Il se distingue par ces deux célèbres statues dont j'ai déjà fait mention, celle de la Justice, représentée par une jeune fille d'une beauté ravissante, et celle de la Prudence, personnifiée par une vieille femme de la laideur la plus repoussante. Telle était la fascination produite dans des esprits non accoutumés à la contemplation de la beauté, comme perfection du modèle de l'idéal, par le merveilleux contraste de ces deux figures, qu'on jugea absolument nécessaire de cacher les formes de la Justice sous un vêtement de bronze. En conséquence de ce changement, le contraste n'étant plus complet ne produit plus autant d'effet, et le tombeau a pris un certain caractère de caricature ou de pensée plaisante qui ne sied pas dans un tel lieu. Mais, dans toutes les circonstances,

un ouvrage qui montre la Prudence sous une forme hideuse, une des vertus les plus essentielles sous l'aspect le moins attrayant, me sembla, je l'avoue, hors de sa place dans un temple chrétien.

Je ne pus pas non plus me décider à admirer la figure de saint Pierre assis dans la chaire qui, dit-on, appartint à cet apôtre. Le scepticisme de lady Morgan sur ce point donna naissance à une brochure très ingénieuse de mon ami, le docteur Wiseman, président du collège anglais à Rome : cet écrit présente des motifs très plausibles de croyance aux personnes qui désirent de s'attacher aux traditions relatives à cette relique des temps anciens. Quand même mon ami, dont on peut dire que le savoir est vraiment universel, aurait raison dans toutes ses conclusions, cela ne m'empêcherait pas de souhaiter que ce monument fût transporté, comme une curiosité, dans le palais du Vatican, plutôt que d'être présenté au milieu de tant d'autels à la vénération du peuple.

Je sais à peine comment noter comme le résultat du premier sentiment d'une attente déçue, de n'avoir trouvé à Saint-Pierre, ni fenêtre peinte, ni rien qui pût être appelé une fenêtre. Je sais que ce sont essentiellement des ornemens de l'architecture gothique, et que, par conséquent, je ne devais pas supposer que je les verrais dans un édifice du plan duquel tout ce qui tient au gothique a été complètement exclu. Je pense qu'il faut reconnaître que la simplicité absolue des vitraux et la dimension restreinte des fenêtres doivent être entièrement oubliées par ceux qui désireraient conserver dans leurs souvenirs des impressions dignes de ce temple sublime. Cette circonstance démontre qu'une imperfection est cachée dans cette partie du plan qui demande encore à être revue.

L'aspect des rues de Rome a quelque chose d'ascétique, malgré la gaieté des groupes que l'on aperçoit chaque soir dans le Corso. Cela est dû peut-être au grand nombre d'ecclésiastiques que l'on voit passer et repasser partout à chaque

heure du jour. Mais, outre l'effet qui résulte de la présence de tant d'habits cléricaux, il y a dans les traits de Rome même une sévérité qui est très frappante. Bien loin de me déplaire, elle me fit plaisir, parce qu'elle a un caractère plus romain; je pensai même, quoique peut-être cela ait l'air d'un rêve de l'imagination, que le style grave et sévère de l'expression d'un Salluste ou d'un Tite-Live se retrouvait dans les montagnes de la Sabine et des autres hauteurs voisines de la cité éternelle.

Le ministre réel d'Angleterre près la cour de Rome est le cardinal Weld, pour tout ce qui concerne les affaires d'une légation britannique ayant un rapport quelconque avec le séjour et la protection des voyageurs anglais dans cette capitale. Nous y avons bien un consul-général, homme recommandable et très obligeant, toujours prêt à rendre à ses compatriotes tous les services qui sont en son pouvoir; mais on conçoit aisément qu'un homme auquel on doit payer une rétribution pour ses soins, et dont les affaires, comme

banquier et comme négociant, occupent presque tout le temps, n'est pas précisément l'espèce de fonctionnaire public à qui un voyageur anglais devrait être obligé de s'adresser, s'il était dans le cas de requérir son aide contre un acte quelconque des autorités romaines, ou souhaitait d'être présenté au souverain.

L'une des personnes attachées à la légation britannique à Florence réside ordinairement à Rome, et dirige la correspondance semi-officielle qui a lieu entre la cour papale et le gouvernement de la Grande-Bretagne. De temps en temps, il naît des circonstances qui donnent occasion à cette correspondance. Par exemple, lorsque le gouvernement français prit le parti d'occuper Ancône, afin d'empêcher que l'Autriche n'intervînt exclusivement pour apaiser l'esprit d'insurrection qui avait éclaté à Bologne et ailleurs, il devint indispensable que notre gouvernement participât également à la discussion que ces affaires faisaient naître. Le saint-père sollicita sérieusement nos conseils dans cette conjoncture,

et à moins de vouloir renoncer à l'influence que nous avait valu notre position dans le monde, nous ne pouvions éviter de faire une réponse polie à cette demande. En conséquence, nos ministres donnèrent à sa sainteté, dans cette occurrence, les avis qui leur semblèrent les meilleurs. Ils portaient, en substance, qu'il convenait d'écouter les plaintes des insurgens, et de redresser leurs griefs réels. Le mécontentement était manifestement produit par le système de gouvernement local suivi dans les États romains, où l'administration était entièrement confiée aux ecclésiastiques, et conduite d'après des principes ecclésiastiques, tandis que les impôts étaient principalement payés par la portion laïque de la population, qui ainsi n'avait aucun contrôle sur la destination des fonds que l'on dépensait. Il n'était pas douteux que ce système ne fût mauvais dans son principe : les laïques devaient être admis aux emplois temporels du gouvernement, et les ecclésiastiques restreints dans la sphère des fonctions purement spirituelles. Comme le gou-

vernement britannique n'avait pas à Rome un agent accrédité par lequel il pût communiquer cet avis, il fut transmis par une sorte de canal caché, comme si nous eussions senti de la honte ou de la crainte à avoir quelque chose à faire avec la cour de Rome.

De plus, l'octroi d'une constitution par le roi des Deux-Siciles à son peuple était un sujet dont, il n'y a pas long-temps, on parlait ouvertement à la cour de Naples, comme d'une affaire arrangée. Le jeune roi, peu après son avènement au trône, désirait réellement d'établir des institutions libérales, de former un parlement-uni pour ses deux royaumes, d'introduire de grandes réformes dans tout le système de la jurisprudence, et de composer un cabinet dans lequel seraient appelés tous les hommes éclairés du temps actuel, à l'exclusion absolue de ces courtisans surannés qui ont été témoins des révolutions du dernier demi-siècle, sans qu'une seule idée ait changé dans leur tête, et sans qu'ils aient pu comprendre la possibilité d'améliorations sans destruction.

Ces résolutions du roi des Deux-Siciles alarmèrent la cour de Vienne : on y pensait, en effet, que si un parlement était convoqué à Naples, bientôt les habitans de l'Italie septentrionale demanderaient une constitution semblable. Des troupes furent tenues prêtes à marcher sur Naples, afin de prévenir l'établissement d'une forme libérale de gouvernement dans ce pays ; et, à cet effet, il devint nécessaire d'ouvrir des négociations avec la cour de Rome pour le passage des armées autrichiennes par l'État de l'Église. Un seul mot de la Grande-Bretagne, adressé au pape, aurait déconcerté ce projet contre les libertés des Napolitains et des Siciliens ; mais nous n'avions à Rome aucun représentant par l'organe duquel ce mot pût être dit officiellement.

Malheureusement, la menace produisit le résultat désiré. Le prince Léopold, oncle du roi, entièrement dévoué à la politique de l'Autriche, et le ministre de cette puissance à Naples, regagnèrent leur ascendant ordinaire : le roi n'eut autre chose à faire qu'à devenir dévot, et à se

soumettre au contrôle de trois prêtres, savoir : Capriolo, qui était secrétaire du conseil; Coclè, confesseur du monarque, et Scotti, précepteur du prince Louis, son frère. Ainsi, l'Autriche gouverne toute l'Italie, parce que nous n'avons pas de ministre résidant à Rome.

L'attaché de la légation britannique à Florence, qui demeure à Rome, n'a pas de caractère près de cette dernière cour; il n'y est accrédité d'aucune manière; il ne peut présenter un Anglais au pape; il ne peut signer aucun acte public. S'il fait une affaire quelconque de nature diplomatique, c'est à couvert. Les gouvernemens se contentent de le regarder comme si, de chaque côté, ils commettaient une action criminelle, et, comme complices, craignaient à chaque moment d'être découverts, pris sur le fait, exposés aux yeux du public, et punis ignominieusement. Tant que ce système absurde et injurieux prévaudra, chaque Anglais qui va à Rome doit se sentir personnellement dégradé par son existence, puisqu'à moins d'avoir la bonne fortune

de connaître le cardinal Weld, ou de pouvoir tenter de solliciter une grace de quelqu'un de ses compatriotes revêtu d'une dignité étrangère, et duquel il est entièrement inconnu, il n'a aucune manière avantageuse d'obtenir sa présentation à la cour.

Je n'ai pas besoin de dire que le cardinal Weld est toujours accessible à ses concitoyens, et ne paraît jamais plus heureux que lorsqu'il peut les obliger en quoi que ce soit. Mais ce n'est pas là le pied sur lequel les relations entre les deux États devraient être laissées. Le cardinal Weld est, je crois, le premier Anglais qui, à l'exception d'un membre de la maison des Stuarts, ait, depuis la réforme, été admis dans le sacré collége (1). Peut-être s'écoulera-t-il un

(1) Cette assertion est, avec raison, présentée sous forme de doute : indépendamment des deux cardinaux cités par M. Quin, il y a eu, de nos jours, un cardinal Erskine, mort en 18... : il est enterré à Paris dans les caveaux du Panthéon. E.

siècle avant qu'un pareil évènement se présente de nouveau. Jusque-là, nos affaires doivent-elles donc être confiées à un négociant qui n'a pas de rang dans le cercle diplomatique, et à un attaché fugitif de Florence, qui est presque effrayé d'être vu au Vatican?

Je puis parler d'autant plus librement sur ce sujet, qu'ayant depuis long-temps joui du plaisir d'être connu du cardinal Weld et de lord Clifford, son proche parent et son ami, qui ordinairement demeure avec son Éminence au palais Odescalchi, j'avais toute facilité d'être présenté à la cour, ainsi que d'être admis dans tous les cercles et dans tous les établissemens que j'éprouvais le désir de visiter : mais je voyais à Rome un grand nombre de mes compatriotes placés dans une position très différente, position dont ils se plaignaient hautement et justement, comme très mortifiante, parce qu'ils sentaient que tous les autres étrangers avaient des ministres accrédités auxquels ils pouvaient recourir, et que le manque d'une protection semblable nuisait

sérieusement à leur désir d'être introduits parmi les rangs supérieurs de la société.

Le premier jour de l'année 1835, j'assistai à la grand'messe dans la chapelle Sixtine. Elle fut célébrée par le cardinal Franzini, préfet de la propagande. Le pape était présent, entouré de vingt-cinq cardinaux et d'une vingtaine d'évêques : parmi les premiers, j'examinai, avec un intérêt particulier, le cardinal Fesch, dans la physionomie duquel je reconnus une ressemblance frappante avec les portraits les plus fidèles que j'eusse vus de Napoléon. La messe fut chantée dans le style le plus admirable par la musique de la chapelle du pape. Une voix remarquablement aiguë, délicate, douce et mélodieuse, que je supposai celle d'un jeune adolescent ou d'un eunuque, se distinguait parmi toutes celles de ce chœur. A ma grande surprise, j'appris ensuite du cardinal Weld que ces accens étaient ceux d'un homme ayant une nombreuse famille, et qui, par un hasard singulièrement heureux, n'avait pas changé de voix de-

puis sa tendre jeunesse. La chapelle était pleine; je me trouvai par hasard assis dans la tribune près d'un moine que j'avais connu en Espagne, et qui, avant que le service commençât, m'entretint des espérances de don Carlos dans une partie de la Péninsule et de don Miguel dans l'autre. Il était intimement convaincu que ces deux princes étaient des *saints* et que *par conséquent* ils recouvreraient infailliblement leurs trônes. Don Miguel, ayant rétracté l'acte d'abdication qu'il avait signé en Portugal, avait perdu le beau revenu qui lui avait été assuré d'après les clauses du traité de la quadruple alliance; c'est pourquoi il vivait en ce moment des générosités, soit du pape, soit de quelque autre potentat qui, tous les mois, versait, dans le trésor public de Rome, une somme de 300 livres sterling (7,500 fr.) pour sa subsistance. Ce revenu étant très précaire et ne fournissant pas à ce prince le moyen d'équiper une expédition très brillante, je dis au moine que sa prophétie, sur ce point au moins, n'avait pas une grande

fortune d'être réalisée. Quant à don Carlos, les choses paraissaient plus douteuses, mais je pensais que ce prince n'avait guère plus de chance que l'autre d'occuper un trône. Néanmoins, le moine s'était fait une façon de penser fixe sur cette matière, et il répétait que très certainement ces deux princes seraient rois.

Les vêpres furent dites le même jour dans l'église des jésuites avec un degré de splendeur auquel je n'avais jamais rien vu de semblable. L'autel et tout le sanctuaire étaient illuminés jusqu'à la voûte; le chœur était soutenu par les meilleures orgues de Rome; l'édifice, malgré sa vaste étendue, était plein partout. Un membre de cet ordre prêcha; sa figure maigre semblait avoir été fatiguée par l'étude. Son visage était pâle par une suite de ses occupations intellectuelles habituelles; mais quand il s'échauffa graduellement en exposant son sujet, qu'il traita avec un style parfait d'éloquence sacrée, ses yeux lancèrent une lumière qui parut électriser ses auditeurs; il tint leur attention suspendue à ses

paroles pendant une heure entière ; durant tout ce temps, on entendit à peine un souffle dans cette assemblée si nombreuse. Ensuite vint la bénédiction du Saint-Sacrement avec la prière *O salutaris hostia!* qui l'accompagne, et le salut se termina par cette belle et ancienne antienne *Tantum ergo*, que je n'entends jamais sans émotion lorsqu'elle est chantée avec le chant grégorien.

Quiconque veut avoir une vue complète, à vol d'oiseau, de Rome et de ses environs, doit monter sur la tour du Capitole. De là, comme d'un point central, on peut apercevoir les montagnes d'Albano, de Frascati, de Preneste, de Terracine, de Tivoli, de la Sabine, du Soracte, de Mario et du Janicule; les sept éminences sur lesquelles Rome fut anciennement construite, savoir : le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, le Celius, le Palatin, l'Aventin et le Capitolin, et tous les monumens qui restent de sa splendeur ancienne, ainsi que les magnifiques édifices nouveaux qui les rivalisent ou même l'emportent sur eux en éclat et en grandeur.

CHAPITRE XXVII.

Naples. — Variété infinie de costumes dans les rues. — Le charlatan. — Le musicien ambulant. — L'écrivain public. — Le changeur de monnaies. — La marchande de poissons. — Le porte-faix. — Le macaroni. — Rue de Tolède. — Loteries. — Réformes à effectuer. — Résistance. — Le musée. — Retour en Angleterre. — Dépenses du voyage.

Je regrettai d'être obligé de quitter Rome le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, parce que, ce jour-là, des messes sont célébrées, dans l'église de la Propagande, par des prêtres de tous les

pays du monde, spectacle le plus extraordinaire ainsi que le plus intéressant dont quelqu'un puisse être témoin. Mais ce qui est étrange à dire, il n'y a pas de diligence régulière entre Rome et Naples; la seule manière expéditive de parcourir cette route, pour les voyageurs qui n'ont pas leur carrosse, est de prendre la voiture de poste d'Angrisani; elle part aussi souvent qu'il peut trouver assez de gens pour la remplir. Elle était retenue, pour ce jour-là, par trois de mes compatriotes, et je me regardai comme très heureux de pouvoir m'assurer la quatrième place. Le lendemain au soir, j'étais établi à *l'albergo delle Crocodile*, ou l'hôtel des Crocodiles; je le trouvai très bon, quoiqu'un peu éloigné du Muséum, principal point d'attraction à Naples.

Le lendemain, la grande rue de Tolède me présenta le spectacle le plus varié et le plus amusant que j'eusse jamais contemplé : chaque personne a son costume particulier comme si elle assistait à un bal de carnaval ou de fantaisie. Le soleil brillant, sur un ciel sans nuage, répan-

dait çà et là d'éclatans rayons de lumière, tandis que des maisons extrêmement élevées projetaient leurs ombres sur d'autres points, comme pour préparer un théâtre convenable à cette représentation des caractères et des occupations de la nation. Un joyeux gaillard, avec une douzaine de tambourins, arrangés ingénieusement et perchés sur sa tête, tandis qu'il jouait d'un autre qu'il tenait à la main, coiffé d'un bonnet de toile, vêtu d'une veste ronde, un mouchoir de soie proprement noué autour du collet ouvert de sa chemise, un gilet bleu, et un pantalon à raies rouges, invitait les gens à acheter un spécifique excellent pour apaiser les pleurs des petits enfans à la maison. Près de lui, un vendeur de plantes potagères fixe les regards : son âne est chargé d'un sac en nattes, qui se balance également de chaque côté et qui a une large ouverture par laquelle on aperçoit une abondance de choux, de choux-fleurs, de céleri et de salades. Un chapeau en pain de sucre, mais aplati au sommet, couvre sa tête par des-

sus un bonnet de laine; son visage bronzé et son cou nu défient l'ardeur du soleil; une pipe à sa bouche, un gilet rouge, une petite poche par devant pour son argent, et une culotte en calicot, complètent son accoutrement. Il n'a ni bas, ni souliers, ni sandales; lui et son baudet semblent réellement être frères.

Un musicien pieux, qui vit de charités, commence la besogne du jour par jouer devant une statue de la sainte Vierge, devant laquelle brûle constamment une lampe. Son instrument, composé de trois tuyaux terminés par des extrémités en trompettes, dérive sa mélodie d'un sac de vent qu'il remplit avec l'air de ses poumons. Son chapeau pointu est juché sur le haut de son sac pendant qu'il joue sa prière propitiatoire pour obtenir un heureux succès. Son bonnet de nuit est étalé sur son innocente cervelle, sa longue chevelure bouclée flotte par derrière, et laisse voir ses joues hâves et creuses. Son habit vert, son manteau de peau de chèvre, sans manche, sa culotte de couleur cendrée, un morceau

de toile qui, en guise de bas, enveloppe ses jambes et que retiennent des courroies, maintenant aussi ses sandales, montrent que ce n'est pas en vain qu'il a soufflé devant l'image. Dans le fait, il a l'air d'un commerçant recommandable dans sa profession. Nul homme ne peut être honteux de mendier, après une mode comme celle-là.

Les vendeurs de châtaignes rôties toutes chaudes composent une tribu nombreuse dans la rue de Tolède; ils ont des places fixes où ils établissent leur échoppe renfermant un petit feu de charbons toujours brûlans et communiquant sa chaleur à un panier rempli de fruits placés sur le haut et couverts d'une couverture de laine qui les tient chauds. Soit hommes, soit femmes, les gens qui font ce commerce semblent prospérer et sont bien vêtus. L'homme a un bonnet de laine de couleur gaie, un mouchoir de soie noué très serré autour du cou, un joli gilet jaune, une veste ronde de couleur verte, une culotte bleue, des bas blancs très propres,

des souliers bien cirés, un tabouret pour s'y tenir debout, et un tabouret pour s'y asseoir, suivant que ses affaires ou son loisir l'y invitent. Il crie sa marchandise de toute la puissance de sa voix en tenant la main droite à son menton pour la rendre plus forte.

Mais avez-vous vu le marchand de melons? c'est là le portrait de l'indépendance : une culotte en lambeaux, un gilet passablement bon, jaune ou bleu-de-ciel, suivant que le veut le hasard, et une chemise en guenille, composent tout son vêtement. Sur sa tête se balance une longue planche, sur laquelle sont étalées des tranches du fruit doré et savoureux, et sur la paume de la main gauche, une autre planche plus petite, également en équilibre, et offrant d'autres échantillons du même fruit, tandis que de la main droite il agite avec grace une branche de myrte.

Quel est celui que je vois là avec une capote et un capuchon bien propres, courant nu-jambes en tenant sous le bras de jolis petits paniers empilés les uns sur les autres? c'est un pêcheur

qui vend des sardines fraîches les plus délicates du monde et qui viennent d'être pêchées dans la baie voisine. Le marchand de bouteilles, qu'il a presque culbuté dans sa course, est encore une plus grande curiosité. De longues chevilles de bois fichées tout autour du bord de son panier soutiennent des bouteilles minces et à long cou pour le vin ou l'huile. Avec son visage jovial, il a l'air d'un des grands prêtres de Bacchus; il est toujours sûr de bien vendre sa marchandise, car les bouteilles sont si fragiles, qu'il a bien de la peine à satisfaire toutes ses pratiques.

L'écrivain public ou *segretario* est une figure parfaite. Assis à sa table, dans un coin retiré d'une rue, à l'entrée tranquille d'une maison, un vieux chapeau bien râpé ombrageant ses cheveux gris, des lunettes perchées sur son nez, des plumes bien taillées, une bouteille d'encre, du sable, des pains à cacheter arrangés en bon ordre devant lui, il attend qu'on lui demande à rédiger une requête ou une lettre d'amour, une lettre d'un matelot à sa mère, ou celle d'un

créancier à son débiteur, ou bien à traduire de l'italien en français, ou du français en italien ; ou à écrire une pièce de procédure, ou un compte; il est très expéditif, prêt à tout, méthodique, discret, il a les idées nettes; son écriture est bonne : c'est dans son genre un homme très précieux qui attira toujours ma considération particulière à cause de la patience infatigable avec laquelle il attendait ses pratiques trop peu nombreuses et n'arrivant qu'à de longs intervalles.

La gloire de la rue de Tolède est assurément dans ses changeurs d'argent, du moins, suivant leur opinion. Ce sont généralement des femmes ; une partie de leur négoce est d'étaler leurs richesses sur leur personne. Leurs cheveux soigneusement relevés sont attachés et recouverts d'un mouchoir de soie éclatant, formant par devant un nœud un peu coquet. Un front large, des yeux pénétrans et expérimentés, un visage spirituel, indiquent que; si ces femmes commettent des erreurs dans leurs comptes, ce n'est

certainement pas à leur désavantage. Elles sont assises sur une chaise devant leur coffre-fort, sur le couvercle duquel sont disposées en file de petites corbeilles remplies de pièces d'argent ou de cuivre ; des anneaux et de grandes pendeloques d'or massif, d'or véritable, brillent à leurs oreilles. Leur poitrine ouverte montre un collier de corail ou de perles, et un fichu brodé. Un spencer de velours ou de gros de Naples, une robe de mousseline, un joli tablier de soie, des doigts tout couverts de bagues montées en pierres précieuses, quelquefois même en diamans, attirent de tout côté des chalands. Le marchand ambulant, qui a vendu de bonne heure tout ce qu'il avait et est chargé de monnaie de cuivre, vient réaliser en argent son gain à la table du banquier femelle, qui perçoit un petit droit de commission. Le père de famille qui passe et a besoin d'acheter différentes bagatelles change de l'argent contre du cuivre, et paie volontairement la petite commission ; les boutiques voisines qui veulent changer soit du cuivre contre de l'argent,

soit de l'argent contre du cuivre, soit du cuivre et de l'argent contre de l'or, ou de l'or contre de l'argent en telle quantité que ce soit, sont sûres de trouver à la table du changeur tout ce qu'il leur faut; jamais figure de banquier ne fut aussi riante, aussi heureuse, aussi peu préoccupée. Si vous jetez les yeux sur l'une de ces femmes, elle espère bien que vous lui paierez une petite commission; or, ces petites commissions s'accumulent avec le temps, et font de grosses sommes, qui, s'augmentant de génération en génération, finissent par composer une très belle fortune. Un parasol fixé sur le comptoir le préserve, ainsi que sa maîtresse, des ardeurs du soleil.

Les marchandes de poisson frit sont bien moins riches, mais beaucoup plus attrayantes : ce sont de très belles femmes arrivées de bon matin du bord de la mer; on les reconnaît à leur fichu jaune rayé, à leur figure de bohémiennes, à leurs manches de toile blanches comme la neige, retroussées au dessus de leur

avant-bras, qui est superbe, à leur tablier rayé de rouge, et à leurs robes bleues. Que l'homme qui n'aime pas le poisson se garde de chacune de ces sirènes. Avec son poêlon en terre où le feu de charbon est entretenu en agitant un éventail de jonc, ses soles ou ses sardines fumant ou brunissant sur ce feu, le panier de feuilles de glaïeul sèches couvert de feuilles fraîches à côté d'elle, et rempli de poissons vivans tenus au frais sur des couches de joncs récemment cueillis; le visage gai, assise sur un escabeau, son pied séduisant, bien chaussé, s'avançant au delà de son long jupon; non, saint Antoine lui-même se refuserait difficilement à prendre un ou deux poissons frits de ces doigts si bien faits et si propres. Elle tient le poisson au bout d'une brochette, et le tourne et retourne jusqu'à ce qu'il soit complètement préparé; la bonne odeur qui se répand tout à l'entour fait venir l'eau à la bouche.

La marchande d'œufs est bien plus tranquille, quoiqu'elle semble également poser pour qu'on

fasse son portrait, avec son tablier vert bien propre, sa robe brune, ses manches de toile, son mouchoir rouge jeté négligemment autour de sa tête et flottant par derrière ses épaules. Vient ensuite un grand gaillard, à figure de valet de ferme, qui est coiffé d'un chapeau de paille et crie *huile à vendre*. Une outre pleine d'huile, attachée autour de son épaule gauche, laisse couler, par son orifice, la substance liquide dans un pot en cuivre d'une pinte, d'une demi-pinte, ou d'une mesure moindre, pour les chalands qu'il a le bonheur de servir.

Les porte-faix sont maintenant les seuls représentans des lazzaroni qui restent à Naples; ils composent entre eux un royaume dont chaque individu est monarque de tout ce qu'il a sous les yeux. J'en vois un vêtu de sa chemise ouverte par devant et laissant apercevoir sa poitrine bronzée, velue, et ornée du scapulaire qui est son amulette; un caleçon lâche en toile de coton, qui lui descend à peine au dessous du genou, est attaché autour de sa ceinture par un mouchoir

de coton rouge; sa veste bleue est suspendue sur ses épaules; son visage et ses énormes moustaches sont surmontés d'un bonnet rouge; sa main gauche soutient la longue pipe qu'il a à la bouche, de la droite il tient les cordes usées qui sont posées sur un des bouts de son panier oblong et carré, en jonc, qu'il a placé à terre sur l'autre bout; ses jambes et ses pieds nus, hâlés par le soleil, annoncent quelles sont ses occupations; il regarde avec un dédain inexprimable tout ce qui se passe autour de lui. Quand il a fini de fumer, et qu'il s'imagine avoir suffisamment assuré sa dignité par l'attitude qu'il a gardée, il couche son panier à terre, s'y étend, et y dort jusqu'à ce qu'une besogne vienne le tirer de son sommeil.

A chaque coin de rue, il y a une échoppe où on vend du macaroni : on l'y sert, du matin au soir, de toutes les manières possibles; froid ou chaud, tout simplement dans son jus ou dans un bouillon savoureux, ou mêlé avec un peu de suc de viande, ou seulement bouilli, ou cuit au four,

ou en galette, ou en longues cordes qui ont près d'un mille. Il paraît que celui qu'on recherche le plus est celui qui est accommodé au bouillon. On le passe tout chaud, dans un plat de terre, au chaland déguenillé ; celui-ci prend sans cérémonie le macaroni dans sa main, et introduisant à la fois dans sa bouche les extrémités de trois à quatre cordes, lève sa main en l'air, et tout le plat disparaît en un clin d'œil. Le bouillon est bu à volonté, soit avec une cuiller de bois, soit à même du plat ; cette méthode est ordinairement préférée comme la plus expéditive.

On rencontre partout et à chaque heure du jour le marchand d'eau ; le marchand de glace est plus stationnaire, quoique aussi persévérant que lui. Ici, la rempailleuse de chaises est très occupée avec ses joncs : là, une fille de boutique de marchande de modes, jeune et alerte, s'avance un carton à la main, en posant à peine le bout du pied sur le pavé ; elle est toute française et, avec son bonnet enjolivé et ses rubans, complétement désorientée au milieu de tout ce qui

l'environne. Ici, chacun vit dans la rue. La boutique du boulanger est tellement ouverte à tous les regards, que tous les mystères de son art se pratiquent en public : il en est de même du ferblantier, dont le marteau ne cesse pas un instant de frapper; du forgeron, dont les soufflets sont perpétuellement en activité, dont le feu, dans les jours les plus chauds, brûle avec autant d'ardeur que jamais, et dont l'enclume ne se repose pas tant que la journée dure. Toutes les belles boutiques sont dans la rue de Tolède ; toutes les jolies femmes de Naples se promènent, pour se faire voir, dans la rue de Tolède C'est là que les oisifs passent constamment pour employer leurs loisirs; c'est là que les commerçans se réunissent pour leurs affaires ; c'est là que les militaires vont et viennent, soit à pied, soit à cheval, avec leurs uniformes brillans.

La quantité des bureaux de loterie, dans la rue de Tolède et aussi dans toutes les rues de Naples, est surprenante : tous les quinze jours,

peut-être même tous les huit jours, il y a une nouvelle loterie; les bureaux sont tellement fréquentés tout le long du jour, qu'un étranger supposerait que la principale occupation d'un Napolitain est de spéculer sur des billets de loterie, ou plutôt des numéros de loterie, car c'est dans ce système que les chances sont disposées. Le joueur choisit deux ou trois numéros, ou un plus grand nombre, suivant son idée; supposons que ce soit 32, 87, 92, ou toute autre suite qui lui convient le mieux dans la série de 200 ou 300 qui comprend ceux qu'on peut choisir. Sur chacun des numéros qu'il prend il parie autant qu'il veut, jusqu'à une certaine somme, et il la paie. Si un de ses numéros gagne un prix, il reçoit trois ou quatre fois le montant de sa mise.

Si jamais j'avais eu le moindre doute sur les mauvais effets de la loterie, notamment parmi les classes les moins riches de la société, qui paraissaient être les principales pratiques des bureaux de Naples, la foule de pères et de mères

de famille misérables que j'ai vus, l'air triste et désespéré, sortir de ces établissemens *royaux*, les jours de tirage, aurait dans un moment dissipé toutes mes incertitudes. Je le dis à regret, le revenu que ces loteries produisent au gouvernement paraît augmenter constamment; on dit que le roi a, depuis son avènement au trône, réalisé de cette manière près d'un million et demi sterling, et qu'au lieu d'appliquer cette somme au service public, qui, cependant, a grandement besoin d'assistance, il l'a déposée, comme sa propriété particulière, dans les fonds de France et d'Angleterre, afin de s'assurer une bonne retraite dans les cas d'une révolution qu'il appréhende extrêmement.

Toutefois, j'ai appris de gens bien informés qu'en général le peuple napolitain n'est pas encore préparé à un changement violent. On présume qu'il serait satisfait si le conseil des ministres était composé de manière à représenter, à un certain degré, les idées nouvelles et les vœux du temps actuel, au lieu des préjugés vieux

d'un siècle. Comme il a été obligé de payer chèrement à l'Autriche, sous la forme d'une indemnité, les frais de la révolution de 1821, on pense qu'il n'est pas disposé à essayer de si tôt une tentative semblable.

Cependant, il est certain que plusieurs causes de mécontentement existent en Sicile, et qu'il pourra bien éclater par une révolution, à moins que le roi ne fasse droit aux griefs de ce pays, en n'en laissant aucun de côté. Les Siciliens sont obligés de payer les impôts d'après le taux fixé sur la valeur du blé en 1815 et 1816, pendant que les prix du temps de guerre existaient encore. Rien ne peut être moins justifiable que de continuer à se servir d'une base pareille, puisqu'aujourd'hui le Sicilien ne reçoit pas pour son froment le tiers du prix qu'il obtenait alors. L'irritation résultante de ce système d'impôt n'est pas médiocrement aggravée par la haine héréditaire qui a toujours aliéné les Siciliens des Napolitains.

Le roi qui, dit-on, n'espère pas avoir de pos-

térité, a de plus acquis la réputation d'être extrêmement avaricieux; il est gouverné par son oncle le prince Léopold, qui est le vice-roi de l'ambassadeur d'Autriche, et aucun de ces personnages ne paraît enclin à écouter, un seul instant, aucune proposition tendant à une réforme. Un gouvernement composé d'un petit nombre d'hommes doués de talent et de modération, et connaissant bien l'esprit du temps, pourrait rendre des services essentiels aux deux royaumes. Sans toucher aux institutions fondamentales, celles-ci même leur laissent dans leur état actuel la marge nécessaire pour introduire graduellement des améliorations considérables et avantageuses. Le royaume de Naples a ses conseils provinciaux qui exercent une sorte de contrôle sur les finances, du moins pour ce qui concerne toute espèce de dépense locale. Les remontrances de ces conseils vont directement au roi, sans passer par les mains des ministres, et presque toujours le monarque les prend en considération. Le Code Napoléon est en vigueur :

or, l'influence de ce corps de lois civiles penche partout vers la démocratie, à cause de la division et de la subdivision perpétuelles des biens, qu'il ordonne; mais le roi entrave autant qu'il peut cette tendance, en s'arrogeant un pouvoir de dispenser des lois, ce qui, dans certains cas, rend leur effet caduc. Les autorités judiciaires n'opposent aucune résistance à cet abus d'autorité; le nombre de juges et des officiers de justice de diverses qualités est énorme : tous sont mal payés, par conséquent soumis aux ordres de la cour, et sujets à la vénalité. Dans le royaume de Naples, les propriétés territoriales sont excessivement imposées. Les palais sont gardés avec beaucoup de vigilance, sur tous les points, par des régimens suisses : un parc entier d'artillerie est arrangé de manière à pouvoir tirer en un moment sur tout rassemblement, quelque considérable qu'il puisse être. Toutes ces circonstances, réunies à ce qui s'est passé récemment en Portugal et en Espagne, indiquent suffisamment l'approche d'une crise à Naples : je suppose que

les autorités l'attendront avec l'aveuglement ordinaire d'une cour plus occupée de ses projets et de ses intrigues que des intérêts du pays, lorsqu'une commotion imprévue et sanguinaire tirera probablement tout le royaume de sa léthargie.

Le seul Muséum avec ses incomparables et innombrables statues tirées des ruines d'Herculanum et de Pompeï, et rassemblées aussi d'autres parts; ses salles remplies d'ornemens et d'ustensiles des temps anciens et recueillis dans ces villes magnifiques, ensevelies pendant une longue suite de siècles sous la lave et les cendres du Vésuve, comme si elles eussent été mises à part pour l'instruction de notre époque; ses superbes galeries de tableaux; ses marbres, ses bronzes, ses bibliothèques, ses rouleaux manuscrits sauvés d'un incendie arrivé il y a deux mille ans; ces objets, et une infinité d'autres bien dignes d'examen, doivent retenir l'étranger, et l'occuper constamment pendant des mois entiers à Naples, qui est en tout la ville la plus

agréable que j'aie jamais visitée. Il y a dans les rues une gaieté vive, dans l'air une pureté due sans doute au voisinage de la plus belle baie du monde ouverte sur la Méditerranée, que je n'ai éprouvées nulle part.

De plus, n'y a-t-il pas le Vésuve, Herculanum, Pompéï, les objets les plus intéressans qu'on puisse trouver sur la surface du globe, et qui sont en vue l'un de l'autre? Quand on les a bien examinés, ne reste-t-il pas Pouzzoles, Baie, Cume, Castellamare, Sorrente, Salerne, Poestum; les îles de Capri, d'Ischia, de Procida, pour fournir pendant des jours, des mois, des années, des sources d'amusement qu'il est à peine possible d'épuiser. Je me bornai à ce que je pus visiter à mon loisir, je ne vis donc que le volcan, les deux villes ensevelies dans les entrailles de la terre, et dont il a causé la catastrophe, les lieux fréquentés par les anciens Romains, et la demeure sacrée des sibylles.

Le 19 janvier, je m'embarquai sur le navire à vapeur *le San-Francesco*; je longeai la côte

d'Italie jusqu'à Gênes, où je pris terre; je gagnai Turin; je franchis le mont Cenis; puis passant par Genève, Dijon et Paris, j'arrivai le 5 février à Londres, où je me retrouvai dans le sein de ma famille. Je termine cette relation de mon voyage le 22 juillet, un an juste depuis mon départ pour le continent.

DÉPENSES DE MON VOYAGE.

Comme quelques uns de mes lecteurs pourraient souhaiter de faire le même voyage que celui dont je viens de leur offrir la relation, et de savoir d'avance quelles dépenses ils auront probablement à faire, j'ai pensé qu'il ne serait pas hors de propos d'en dresser un état.

	f.	c.
Traversée d'Angleterre à Boulogne par le navire à vapeur.	35	»
Voyage de Boulogne à Paris par la diligence.	50	»
— de Paris à Strasbourg par la diligence.	85	25
— de Strasbourg à Bade par la diligence.	9	»
— de Bade à Carlsruhe par la diligence.	5	»
— de Carlsruhe à Ulm par la diligence	30	»
— d'Ulm à Munich par la diligence	82	»
— de Munich à Vienne par la diligence.	70	»
— de Vienne à Pest par la poste.	108	»
— de Pest à Moldava par le navire à vapeur . . .	42	»
— de Moldava à Orsova dans un bateau de pêcheur.	4	»
— de Gladova à Argalgrad par le navire à vapeur.	34	58

	f.	c.
Voyage d'Argalgrad à Routchouk par le bateau zantiote.	10	»
— de Routchouk à Constantinople à cheval.	604	»
— de Pera à Therapia dans un caïque.	9	70
— de Therapia à Constantinople dans un caïque.	9	70
— de Constantinople à Smyrne par le paquebot.	0	»
— de Smyrne à Voula sur *le Hinde*.	»	»
— de Voula à Napoli sur *le Portland*.	»	»
— de Napoli à Épidaure à cheval.	9	»
— d'Épidaure au Pirée dans un canot.	6	»
— du Pirée à Athènes à cheval.	8	»
— d'Athènes à Corinthe à cheval.	20	»
— de Corinthe à Patras à cheval.	35	»
— de Patras à Corfou par un paquebot autrichien.	67	»
— de Corfou à Trieste par un paquebot autrichien.	118	»
— de Trieste à Venise par un navire à vapeur.	25	»
— de Venise à Ferrare par la diligence.	56	»
— de Ferrare à Bologne par la diligence.	8	»
— de Bologne à Rome par la diligence.	145	»
— de Rome à Naples par la voiture d'Angrisani.	76	»
— de Naples à Gênes par le navire à vapeur.	175	»
— de Gênes à Turin par la diligence.	40	»
— de Turin à Genève par le courrier.	131	»
— de Genève à Paris par la diligence.	78	»
— de Paris à Calais par la diligence.	63	»
— de Calais à Douvres par le navire à vapeur.	7	»
— de Douvres à Londres par la malle-poste.	43	»

Les dépenses personnelles dépendent beaucoup

des circonstances ; on le conçoit aisément : elles peuvent être évaluées à 10 ou 12 francs par jour. Les dépenses de passe-ports, port des effets et autres menues dépenses peuvent être estimées, pour tout le voyage, à 100 francs à peu près. Le prix de la traversée sur le navire à vapeur du Danube de Gladova à Galacz est environ de 50 francs, et de Smyrne au Pirée, par un paquebot, de 40 francs.

Vingt-cinq francs sont, en général, l'équivalent d'un souverain, monnaie d'or de la Grande-Bretagne.

TRAITÉ D'ALLIANCE

CONCLU

ENTRE LA RUSSIE ET LA TURQUIE, LE 8 JUIN 1833.

S. M. I. le très haut et très puissant empereur et autocrate de toutes les Russies, et S. H. le très haut et très puissant empereur des Ottomans, également animés du sincère désir de maintenir le système de paix et de bonne harmonie heureusement établies entre les deux Empires, ont résolu d'étendre et de fortifier la parfaite amitié et la confiance qui règnent entre eux, par la conclusion d'un traité d'alliance défensive.

En conséquence, LL. MM. ont choisi et nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir : S. M. l'empereur de toutes les Russies, les excellens et très honorables le sieur Alexis comte Orloff, son ambassadeur extraordinaire près la Sublime-Porte ottomane, etc., etc. ;

Et le sieur Appolinaire Bouteneff, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Sublime-Porte ottomane, etc., etc. ;

Et S. H. le sultan des Ottomans, le très illustre et très excellent le plus ancien de ses visirs, Hosreu-Mehemet-Pacha, séraskier commandant en chef des troupes de ligne régulières, et gouverneur général de Constantinople, etc., etc.; les très excellens et très honorables Ferzi-Ahmed-Pacha, mouchir et commandant de la garde de S. H., etc., etc.; et Hadji-Mehemet-Akif, effendi, reïs-effendi actuel, etc.;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivans:

Article 1er.

Il y aura à jamais paix, amitié et alliance entre S. M. l'empereur de toutes les Russies et S. M. l'empereur des Ottomans, leurs Empires et leurs sujets, tant sur terre que sur mer. Cette alliance ayant uniquement pour objet la défense commune de leurs États contre tout empiètement, LL. MM. promettent de s'entendre sans réserve sur tous les objets qui concernent leurs tranquillité et sûreté respectives, et de se prêter à cet effet mutuellement des secours matériels, et l'assistance la plus efficace.

ARTICLE 2.

Le traité de paix conclu à Andrinople le 2 septembre 1829, ainsi que les autres traités qui y sont compris, de même aussi la convention signée à Saint-Pétersbourg, le 14 avril 1830, et l'arrangement conclu à Constantinople le 9 (21) juillet 1832, relatif à la Grèce, sont confirmés dans toute leur teneur par le présent traité d'alliance défensive, comme si lesdites transactions y avaient été insérées mot pour mot.

ARTICLE 3.

En conséquence du principe de conservation et de défense mutuelles qui sert de base au présent traité d'alliance, et par suite du plus sincère désir d'assurer la durée, le maintien et entière indépendance de la Sublime-Porte, S. M. l'empereur de toutes les Russies, dans le cas où les circonstances qui pourraient déterminer de nouveau la Sublime-Porte à réclamer l'assistance navale et militaire de la Russie viendraient à se présenter, quoique ce cas ne soit nullement à prévoir, s'il plaît à Dieu, promet de fournir, par terre et par mer, autant de troupes et de forces que les deux hautes parties contractantes le jugeraient nécessaire. D'après cela, il est

convenu qu'en ce cas les troupes de terre et de mer dont la Sublime-Porte réclamerait le secours seront tenues à sa disposition.

Article 4.

Selon ce qui a été dit plus haut, dans le cas où l'une des deux puissances aura réclamé l'assistance de l'autre, les frais seuls d'approvisionnement pour les forces de terre et de mer qui seraient fournies tomberont à la charge de la puissance qui aura demandé le secours.

Article 5.

Quoique les deux hautes parties contractantes soient sincèrement intentionnées de maintenir cet engagement jusqu'au terme le plus éloigné, comme il se pourrait que, dans la suite, les circonstances exigeassent qu'il fût apporté quelques changemens à ce traité, on est convenu de fixer sa durée à huit ans, à dater du jour de l'échange des ratifications impériales. Les deux parties, avant l'expiration de ce terme, se concerteront, suivant l'état où seront les choses à cette époque, sur le renouvellement dudit traité.

Article 6.

Le présent traité d'alliance défensive sera ratifié par

les deux hautes parties contractantes, et les ratifications en seront échangées à Constantinople dans le terme de deux mois, ou plus tôt, si faire se peut.

Le présent instrument, contenant six articles, et auquel il sera mis la dernière main par l'échange des ratifications respectives, ayant été arrêté entre nous, nous l'avons signé et scellé de nos sceaux, en vertu de nos pleins pouvoirs, et délivré, en échange contre un autre pareil, entre les mains des plénipotentiaires de la Sublime-Porte ottomane.

Fait à Constantinople, le 26 juin, l'an 1833 (le 20 de la lune de Safer, l'an 1249 de l'Hégire).

(*Signé.*) Comte ALEXIS ORLOFF. (L. S.)

(*Signé.*) A. BOUTENEFF. (L. S.)

Article séparé et secret du traité d'alliance conclu entre la Russie et la Turquie, le 26 juin 1833.

En vertu d'une des clauses de l'article 1er du traité patent d'alliance défensive conclu entre la Sublime-Porte et la cour impériale de Russie, les deux hautes parties contractantes sont tenues de se prêter mutuellement des secours matériels, et l'assistance la plus efficace pour la

sûreté de leurs États respectifs. Néanmoins, comme S. M. l'empereur de toutes les Russies, voulant épargner à la Sublime-Porte ottomane les charges et les embarras qui résulteraient pour elle de la prestation d'un secours matériel, ne demandera pas ce secours, si les circonstances mettaient la Sublime-Porte dans l'obligation de le fournir, *la Sublime-Porte ottomane, à la place du secours qu'elle doit prêter au besoin, d'après le principe de réciprocité du traité patent, devra borner son action en faveur de la cour impériale de Russie à fermer le détroit des Dardanelles, c'est à dire, à ne permettre à aucun bâtiment de guerre étranger d'y entrer, sous aucun prétexte quelconque.*

Le présent article séparé et secret aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot dans le traité d'alliance défensive de ce jour.

Fait à Constantinople le 26 juin, l'an 1833 (le 20 de la lune de Safer, l'an 1249 de l'Hégire).

(*Signé.*) Comte Alexis Orloff. (L. S.)

(*Signé.*) A. Bouteneff. (L. S.)

TRAITÉ

ENTRE

LA RUSSIE ET LA TURQUIE,

Conclu à Saint-Pétersbourg, par Ahmed-Pacha, *le* 29 *janvier* 1834.

Le très haut et très puissant empereur ottoman, mon bienfaiteur et maître, d'une part, et le très haut et très magnanime empereur de toutes les Russies, de l'autre, animés du désir que leur inspirent l'amitié sincère, la sécurité et la confiance qui existent heureusement entre eux, d'arranger définitivement certains points du traité conclu entre les deux hautes puissances à Andrinople, lesquels n'ont pas été mis à exécution jusqu'à présent, ont nommé, à cet effet, pour leurs plénipotentiaires, savoir : S. M. l'empereur ottoman, S. Exc. mouchir Ahmed-Pacha, conseiller militaire du sérail, ambassadeur extraordinaire de la Sublime-Porte à la cour impériale de Russie, etc.; etc.; et S. Majesté l'empereur de Russie, LL. EExc. le comte Nesselrode, vice-chancelier de l'empire, et le comte Alexis Orloff, général de

cavalerie, aide-de-camp de l'empereur, etc., etc.; lesquels, après avoir montré réciproquement leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Article 1er.

Les deux hautes cours ayant jugé nécessaire d'établir, ainsi qu'il est stipulé dans le traité d'Andrinople, une ligne de démarcation entre les deux empires dans l'Orient, capable de prévenir désormais toute espèce de disputes et de discussion, il a été convenu que l'on tracerait une ligne qui pût empêcher entièrement les déprédations que les peuplades circonvoisines commettaient, et qui ont plus d'une fois compromis les relations de voisinage et d'amitié entre les deux empires; en conséquence, et après que des commissaires de part et d'autre ont eu examiné les lieux, et pris des renseignemens à cet égard, les deux parties contractantes ont résolu de procéder à la fixation des frontières, de manière à ce que le but qu'on s'est sagement proposé dans le traité d'Andrinople fût complètement atteint; et, pour cela, elles ont adopté, de commun accord, la ligne que l'on voit tracée en couleur rouge sur la carte qui est jointe au traité.

Conformément au quatrième article du traité d'Andrinople, cette ligne part du port de Saint-Nicolo, sur la

côte de la Mer-Noire, suit les frontières actuelles de la province de Gouria, monte jusqu'aux confins d'Imiréthi, et de là, elle traverse la province d'Akhalzikhé, et elle aboutit au point où les provinces d'Akhalzikhé et de Cars se réunissent à la province de Géorgie. Ainsi, la plus grande partie de la province d'Akhalzikhé reste, avec les autres pays et terres dont il est question dans ledit traité, sous la domination de la Sublime-Porte, comme on voit par la carte, dont deux des copies ont été faites et collationnées par les plénipotentiaires des deux puissances, et qui, considérées comme faisant partie du présent traité, doivent y être jointes, pour y voir la manière dont les limites futures des deux empires ont été fixées.

Après l'échange des ratifications du présent traité, et aussitôt que l'on aura fait planter des poteaux par des commissaires nommés de part et d'autre, d'après la ligne tracée sur la carte, d'un bout à l'autre, les troupes russes évacueront les terres situées au dehors de cette ligne, et se retireront dans les bornes qu'elle prescrit. De même, les Musulmans qui se trouvent dans les terres peu considérables qui sont comprises dans la ligne qui passe devant le sandjack de Groubhan, et les extrêmités des sandjacks de Ponskron et de Djildir, lesquels voudront s'établir dans les terres de la Sublime-Porte, pour-

ront, dans le terme de dix-huit mois, à dater du jour de l'échange des ratifications du traité, finir les affaires qui les attachaient au pays, et se transporter dans les États turcs sans que l'on y mette obstacle.

Article 2.

Par l'instrument fait séparément à Andrinople relativement aux principautés de Valaquie et de Moldavie, la Sublime-Porte a pris l'engagement de reconnaître formellement les réglemens faits pendant que les troupes russes occupaient ces provinces, par les principaux habitans sur leur administration intérieure. La Sublime-Porte, ne trouvant rien dans les articles de cette constitution qui puisse affecter ses droits de souveraineté, consent, dès à présent, à reconnaître formellement ladite constitution.

Elle s'engage à publier, à cet égard, un firman accompagné d'un hatti-chérif, deux mois après l'échange des ratifications, et à donner une copie du même à la légation russe à Constantinople.

Après la reconnaissance formelle de la constitution, les hospodars de Valaquie et de Moldavie seront nommés; mais pour cette seule fois-ci, et comme un cas tout particulier, de la manière qui a été convenue il y a quel-

que temps entre les deux puissances contractantes ; et ils commenceront à gouverner les deux provinces conformément à la constitution, laquelle est une suite des stipulations dont il a été parlé plus haut.

S. M. l'empereur de Russie, voulant donner une nouvelle preuve des égards et de la considération qu'il a pour Sa Hautesse, et hâter le moment où la Sublime-Porte usera des droits que les traités lui assurent sur les deux provinces, ordonnera à ses troupes, une fois que les princes auront été nommés, de se retirer des deux provinces. Ce point aura son exécution deux mois après la nomination des princes. Et comme une compensation est due en toute justice, pour les avantages que la Sublime-Porte accorde, par faveur, aux Valaques et aux Moldaves, il est convenu et arrêté que le tribut annuel, que les deux provinces doivent lui payer d'après les traités, est fixé désormais à six mille bourses (c'est à dire à trois millions de piastres turques), et les princes auront soin que cette somme lui soit payée annuellement, à compter du 1er janvier 1835.

Il est convenu entre les deux cours que le nombre des troupes qui seront employées comme garnisons, dans l'intérieur des deux provinces, sera fixé d'une manière invariable, et au gré de la Sublime-Porte, et que celle-

ci donnera les drapeaux aux garnisons, et le pavillon aux bâtimens marchands valaco-moldaves qui naviguent sur le Danube.

Article 3.

Eu égard au désir témoigné par Sa Hautesse d'exécuter scrupuleusement les engagemens qu'elle a pris par le troisième article de l'acte explicatif et séparé qui fait suite au traité d'Andrinople, et par le traité de Pétersbourg y relatif, S. M. l'empereur de toutes les Russies a bien voulu offrir de nouvelles facilités dans l'exécution des engagemens imposés, par les actes ci-dessus mentionnés, à la Sublime-Porte; et, par conséquent, il est convenu

1°. Que, quoiqu'il ait été stipulé, par le second article du traité de Saint-Pétersbourg, que la Sublime-Porte paiera annuellement, et pendant huit ans, un million de ducats de Hollande, elle ne paiera que cinq cent mille ducats par an;

2°. Que la Sublime-Porte n'est plus obligée, comme elle l'était jusqu'ici, de payer au mois de mai de chaque année, et en une seule fois, tout l'argent qui était dû pour l'année, et qu'elle paiera désormais les cinq cent mille ducats peu à peu, mais en entier, dans l'intervalle

du mois de mai d'une année au mois de mai de l'année suivante ;

3°. Que Sa Majesté impériale renonce à son droit de demander la différence qu'il y avait, à l'époque de chaque paiement, de la portion des indemnités pour les frais de la guerre et pour le commerce, entre le prix auquel la Sublime-Porte payait le ducat en piastres turques et la véritable valeur des ducats ;

4°. Qu'en outre, Sa Majesté impériale, prenant en considération les embarras dans lesquels le trésor de l'Empire ottoman s'est trouvé dernièrement, consent à défalquer sur-le-champ deux millions de ducats, ce qui est le tiers de la solde des indemnités pour les frais de la guerre ;

5°. Que, vu la défalcation ci-dessus énoncée et les autres dispositions dont il a été parlé plus haut, le total des indemnités est de quatre millions de ducats de Hollande, dont la première portion à payer dans un an, comme un à-compte, consiste en cinq cent mille ducats, et sera payée du 1er mai 1834 au 1er mai 1835, et les portions préalables dans les années suivantes seront payées de la même manière jusqu'à l'acquittement de la dette; mais à condition que les assurances, les garanties, et les facilités stipulées par les articles 4, 5, 6, 7 et 9 du traité de Saint-Pétersbourg, conserveront jusqu'alors toute

leur vigueur, comme s'ils étaient insérés mot pour mot dans le présent traité.

Conclusion.

En vertu des pouvoirs qui m'ont été donnés, j'ai conclu le présent traité, qui sera ratifié par les deux parties contractantes, et dont les ratifications seront échangées à Constantinople, dans le terme de six semaines, ou plus tôt, si faire se peut; j'y ai apposé mon cachet et mis ma signature, et je l'ai remis à LL. EExc. les plénipotentiaires de la cour de Russie à Pétersbourg, en échange de la pièce qu'ils m'ont remise.

Fait le 18 de Ramazan, 1249.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

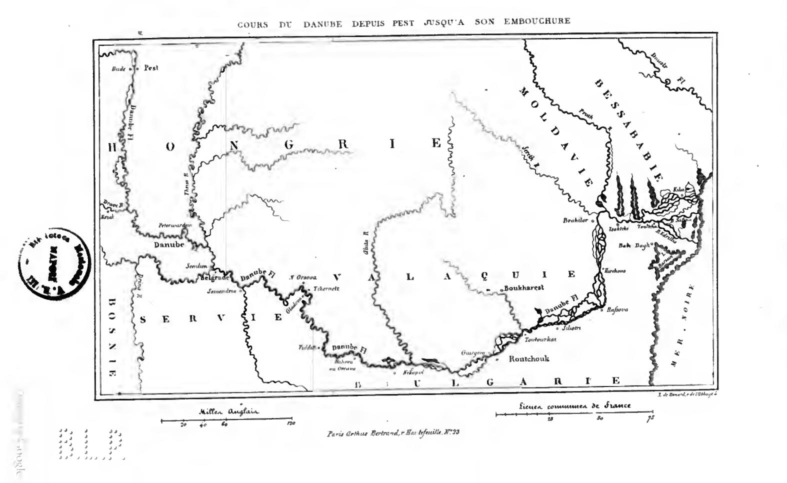
MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

COURS DU DANUBE DEPUIS PEST JUSQU'A SON EMBOUCHURE



Paris Arthus Bertrand, r Hautefeuille, N.° 23

H Vander-Burch

Litho de Becquet

SEMLIN.

Paris. Arthus Bertrand. Editeur.

H Vander-Burch. Litho de Mesquel

PEST,

Paris. Arthus Bertrand. Editeur.

Pl. 1.

H. Vander-Burch

Litho de Becquet

BELGRADE.

Paris Arthus Bertrand. Editeur.

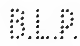
Pl. 2.

M. Vander-Burch. Litho. de Becquet

PEST.

Paris. Arthus Bertrand, Editeur.





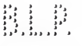
Pl. 3

H. Vander-Burch

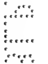
Litho de Bergeret

PETERWARDEIN.

Paris. Arthus Bertrand. Editeur.







Pl. 4.

H. Vander-Burch. Lithe de Becquet.

HALLAGE DE BATEAUX SUR LE DANUBE.

Paris Arthus Bertrand Editeur.

